

OR. SEM.

Ob

804



2



45  
35





# GUIDE DU VOYAGEUR

AU MAROC

ET

# GUIDE DU TOURISTE

PAR

A. DE KERDEC CHÉNY

ACCOMPAGNÉ

D'UNE CARTE DU MAROC

PAR

CH. LASSALLEY.

Aus

August Fischers

Vermächtnis

Prix : 4 fr. 25

35

TANGER

IMPRIMERIE G. T. ABRINES.

1888.

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR.

Déposé.



## A NOS LECTEURS.

---

*Le titre modeste de cet ouvrage n'en indique pas toute la portée ; sans vouloir faire œuvre savante, nous avons cependant cherché à condenser, sous un faible volume, les renseignements les plus nourris sur l'histoire, la géographie, la situation politique, économique et commerciale du Maroc. Notre plan a été de donner au public un ouvrage qui servit à la connaissance et à l'appréciation du Moghreb et Akssa (Maroc) par les personnes qui ne voyagent pas, tout en fournissant aux touristes et aux voyageurs, dans ce pays qui attire aujourd'hui l'attention du monde civilisé, le fil d'Ariane qui leur permettra d'y guider d'un pas sûr et leur esprit et leurs voyages et leurs dépenses.*

*Tout ce qui est contenu dans le présent GUIDE a été vu, parcouru, étudié par l'auteur ou par ses amis ; confronté avec les ouvrages de MM. Ereckmann, de Foucault, etc., les voyageurs indigènes et étrangers dignes de la foi la plus scrupuleuse.*

*Quant à la CARTE DU MAROC ci-jointe, elle contient quelques erreurs. Il n'en existe pas encore de parfaite. Si nous devons faire une nouvelle édition, nous offrirons à nos premiers acheteurs une Carte faite par nous-même, rectifiant toutes les erreurs que contiennent les cartes actuelles dont une des meilleures (d'ensemble) est celle de M. Ch. Lassailly, que nous joignons, faute de temps, à cet ouvrage.*

Tanger, 22 décembre 1888.

A. DE KERDEC CHÉNY,  
Rédacteur en chef du RÉVEIL DU MAROC.





# GUIDE DU VOYAGEUR AU MAROC.

---

## PREMIERE PARTIE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

---

## LE MAROC

---

### ESQUISSE HISTORIQUE.

---

On prétend que Phut, premier fils de Cham, chassé de Chanaan par les Hébreux conquérants, fut le premier habitant du Maroc. Il est avéré que les Phéniciens, puis les Grecs, y commercèrent ; mais l'histoire certaine de ce pays ne commence qu'avec les Romains qui en firent la conquête. Leurs historiens — qui sont les premiers à parler du Moghreb — disent que leurs légions y soumièrent un peuple dont l'origine phénicienne était évidente ; c'étaient les Gétules, qu'ils appelèrent Mauri, et dont ils nommèrent le pays Mauritanie Tingitane (de *Tingis*, Tanager).



Cette fertile contrée fut le grenier de Rome pendant cinq siècles, jusqu'à ce que Genséric, roi des Vandales, venant d'Espagne, soumit le pays à sa puissance. Bélisaire, général de Justinien, empereur romain, battit les Vandales auxquels il reprit le Maroc. Cinquante ans après la mort de Mahomet, les musulmans Oméiades, en 681, prirent Tanger, et de là passèrent en Espagne; de cette époque date au Maroc la religion qui aujourd'hui encore en tient les habitants sous un joug fataliste. En 788 de J.-C., Edriss, cinquième descendant d'Ali, gendre du Prophète, chassé de l'Hedjaz par les musulmans Abassides, s'enfuit jusqu'à Tanger, et de là se réfugia parmi les tribus berbères Ouaraba, à Zeroun. Ses vertus et son illustre descendance le firent élire chef par ces montagnards à l'aide desquels il répandit l'islamisme en soumettant les pays voisins à sa domination. Son fils Edriss II, portant comme son père le titre d'Iman, étendit les possessions primitives, bâtit la ville de Fez, conquit tout le Maroc et le convertit de force à la religion de Mahomet. L'Empire du Moghreb El Aksa — ou Maroc — était fondé.

Cette dynastie des Edrissides régna deux cents ans, de 788 à 990 de J.-C. Sa domination s'étendit sur le Soudan et l'Ifrika (Afrique) jusqu'à Alger; mais en 955 de J.-C., les califes Oméiades d'Espagne lui imposèrent leur suzeraineté.

La dynastie des Zeneta, originaire d'une tribu

berbère du Sud, renversa les Idrissides et tint le pouvoir de 990 à 1069 de J.-C. Elle étendit le royaume, déjà très vaste, de ses prédécesseurs et bâtit Oudjda dont elle fit sa capitale.

Mais bientôt les Almoravides la renversèrent à leur tour. Le monarque le plus remarquable de cette dynastie fut Yousef ben Tachefyn, qui, appelé en Espagne par les rois Oméiades, battit les chrétiens à la mémorable et funeste journée de Zalacca (1086), fut nommé, le premier, Emir ou Prince des Croyants, régna sur l'Espagne et le Maroc, le Soudan et l'Ifrika, et transféra la résidence des souverains à Maroc qu'il bâtit au pied de l'Atlas. Cette dynastie conquit les îles Baléares et recula jusqu'à Tunis les bornes de son immense Empire.

En l'an 1144 de J. C., elle fut détrônée par les Almohades, venus du désert. Ceux-ci portèrent à son apogée la grandeur musulmane en Occident. Ils régnèrent sur la majeure partie de l'Espagne et du Portugal, sur la Tunisie entière, l'Algérie, le Maroc, le Soudan dont la limite méridionale se trouvait à quatre mois de marche. L'Emir Yacoub el Mansour (le Victorieux) écrasa les Infidèles à la sanglante bataille d'Alarcos (1198) ; le soir de cette inoubliable journée, les muezzins crièrent aux musulmans la prière du Moghreb d'un minaret formé de dix-huit mille têtes de chrétiens. A la suite de cette victoire, l'Emir fit construire la fameuse Giralda de Séville, qu'il embellit, l'Alcazar, les quais du Guadalquivir, agrandit Grenade, Cordoue, Fez

et Maroc, villes qui atteignirent alors à l'apogée de leur splendeur. Il bâtit la ville de Rabat, sur la côte marocaine de l'Océan, et la tour Hassan, à peu de distance. Son successeur, El Naser, fut battu par les chrétiens à la fameuse journée de Las Navas de Tolosa (en arabe Hisn el Onkab), en 1212. Cette date marque le principe de la décadence musulmane en Espagne, et, au Maroc, le commencement des troubles qui enlevèrent le trône à cette brillante dynastie des Almohades, remplacée par celle des Mérinides en 1222.

Celle-ci perdit une partie de l'Espagne, mais son Empire africain resta immense. En 1350, les guerres intestines désolèrent le Maroc et amenèrent une succession de dynasties qui ne méritent aucune mention. En 1492, les Maures, chassés d'Espagne, se réfugièrent au Maroc où ils durent habiter les villes de la côte; le nom de Maures, par lequel les Espagnols désignaient leurs conquérants, est resté appliqué à ces fugitifs et à leurs descendants par les Marocains eux-mêmes qui ne voulurent pas les accepter dans les villes de l'intérieur.

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, les tribus du Tafilet (Tafilet) élurent roi Ali, chérif de la Mecque et descendant direct d'Ali et de Fathma, celui-là neveu, celle-ci fille du Prophète. Le chérif-roi agrandit rapidement sa puissance jusqu'au Maroc proprement dit où il renversa la dynastie des Saadites, alors régnante. Il fonda la dynastie des empereurs du Maroc,

sultans-chérifs (chefs sacrés), dite Tafilali ou Filali, qui couvrit le pays de crimes, de sang, et plongea le Maroc dans une complète décadence. La puissance de ses prédécesseurs diminua avec chacun de ses sultans successifs qui furent continuellement en guerre, d'abord avec les Portugais, puis avec les Espagnols, les Hollandais, les Anglais, les Français.

Cette dynastie étant dans l'histoire moderne, nous donnons la liste de ses souverains :

ALI CHÉRIF EL TAFILALI ; excellent règne.

EL REISCHID, son successeur, régna par la terreur.

MULEY ISMAEL, despote sanguinaire, créa la garde noire composée de 10.000 nègres ; il eut 4.000 femmes, 1.200 fils. Il demanda à Louis XIV la main de la fille de la duchesse de La Vallière.

MULEY AHMED, surnommé El Debehi (l'Avare) ; crapule féroce.

MULEY ABD ALLAH ; fut tué par les Berbères révoltés contre son despotisme sanguinaire. C'est l'inventeur du supplice qui consiste à coudre un homme vivant dans un taureau éventré pour les laisser putréfier ensemble.

SIDI MOHAMED ; ramena la paix, entretint des relations avec l'Europe et s'entoura de renégats.

MULEY YEZID ; régna par la terreur ; il a laissé le souvenir de ses atroces persécutions contre les juifs.

MULEY HASCHIM ; régna quelques jours.

MULEY SOLIMAN, que les chrétiens forcèrent à supprimer la piraterie ; par contre, il trouva moyen de fermer le Maroc aux nations civilisées.

ABD ER RHAMAN, le Cruel, battu à Isly, en 1844, par le maréchal Bugeaud.

SIDI MOHAMMED ; assez bon règne. Il fut battu par les Espagnols à Tétuan (1859-1860). Il est le père du sultan actuel :

Sa Majesté Chériffienne MULEY HASSAN EL TAFILALI, qui règne depuis 1872 et dont il n'y a que des éloges à faire si on le compare à ses prédécesseurs.



## CHAPITRE II.

---

# TRAITÉS.

---

Divers traités régissent les relations des Etats étrangers avec l'Empire du Maroc. Dès le XV<sup>e</sup> siècle, Henri III, de France, conclut un traité et installa une agence commerciale à Fez ; ensuite les Portugais, puis les Espagnols, enfin les Anglais passèrent avec le Maroc diverses conventions, après les guerres qu'ils eurent avec lui. Ces conventions régissaient surtout le droit de passage dans le détroit et la protection contre les pirates, en échange de contributions annuelles payées par les Etats européens en matériel de guerre ou en espèces. Mais ce n'est qu'en 1844, après le bombardement de Tanger et Mogador par la flotte française, que fut conclu le premier traité permettant de commercer, traité qui est le point de départ des relations internationales actuelles.

Diverses conventions l'ont modifié depuis, notamment le traité de 1856 avec l'Angleterre dont le fac-simile a été conclu avec l'Espagne en 1860, époque à laquelle a été reconnue, pour tous les Etats représentés réclamant ce droit en vertu de leurs anciens traités, la situation de la nation la plus favorisée.

D'après les Capitulations, qui sont la loi pour les Echelles du Levant, le personnel et les employés indigènes des légations ou des consulats sont considérés comme nationaux du drapeau qui les couvre.

En 1863, la France conclut avec le Maroc une convention qui étendait ce privilège de protection aux agents commerciaux employés dans le pays par ses nationaux, le nombre de ces agents étant limité à deux par maison de commerce.

Le droit de protection — question brûlante — reste ainsi déterminé.

Cependant survint la convention de Madrid de 1880 dont un article additionnel élargissait le droit facultatif de protection à douze personnes par nation représentée, dans le cas de récompenses à accorder pour services rendus par des Marocains.

Dans cette même convention on stipula les impôts agricoles que devraient payer au Trésor chériffien les protégés des nations. C'était une concession à l'effet d'obtenir du Sultan le droit de propriété pour les Européens. Mais ce droit est resté illusoire, parce que, dit l'article XI :



“ Nul ne peut acquérir de propriété sans le consentement préalable des autorités locales ”; et au Maroc, exception faite de Tanger, ce consentement ne peut être obtenu.

La prochaine conférence de Madrid ajoutera probablement une nouvelle page au meli-melo diplomatique dans ce pays.

CHAPITRE III.

---

EXPOSÉ

DE LA

SITUATION AU MAROC

ET DE LA

QUESTION D'OCCIDENT.

---

Un vaste pays plus grand que l'Espagne dont il est séparé par le détroit de Gibraltar, un sol d'une fertilité exceptionnelle fécondé par un climat plus beau que celui des Hespérides, un règne minéral fabuleusement riche, mais sans emploi — tout cela au pouvoir des Maures dégénérés, ignorants, réfractaires à la civilisation moderne, gouvernés par le despotisme appuyé sur une administration perverse, le fanatisme et la superstition — tel est le Maroc.

Jadis les rois de Fez ont régné de Séville à Tombouctou, de l'Océan au royaume de Tlemcen ; aujourd'hui leur descendant S. M. Muley Hassan El Tafilali, Empereur du Maroc, ne règne effectivement que sur le quart du pays compris entre la Méditerranée et le détroit de Gibraltar au nord, l'Océan à l'ouest, le désert au sud et l'Algérie à l'est. Tout le Riff, tout le Sous, le pays des Chleukh, tous les Berbères de l'Atlas ne subissent qu'une autorité nominale sous forme d'un tribut annuel souvent contesté et qu'il faut même bien des fois recouvrer à l'aide du sabre, du pillage et de l'incendie. Jadis les puissants monarques maures conquérants, brillants protecteurs des lettres et des arts, s'enorgueillissaient de vastes capitales : Séville, Grenade, Cordoue, Fez, Mekhinez, Maroc, cités pleines de magnificence et d'éclat, foyers intellectuels et artistiques où tout le monde musulman et même le monde chrétien allaient se policer et s'instruire. Aujourd'hui leur successeur promène son sceptre dédoré et vacillant de Maroc à Mekhinez et à Fez, tristes ruines d'un glorieux passé, d'où il lui faut sans cesse aller combattre les tribus révoltées ou celles qui refusent l'impôt. Là où ses ancêtres passaient en souverains incontestés, les chemins lui sont fermés ; il doit contourner les massifs des rudes Berbères où jamais ne s'aventure le fez pointu de ses soldats. Son armée est l'antithèse des brillants escadrons maures dont les cimenterres firent trembler la chrétienté ; ses

ports sont ensablés et déserts. Le fameux pavillon rouge des pirates ne peut plus flotter sur les mers et la marine se réduit à un seul vapeur toujours immobile dans la baie de Tanger.

Depuis que le canon européen a bombardé les repaires des pirates; depuis que la civilisation, dans la personne de ses représentants, a pris pied sur les côtes du Moghreb El Aksa, celles-ci sont trop près de l'Europe au gré des Marocains. Tanger, dans laquelle le Sultan s'efforce de circonscrire l'effort des Nesrana, est presque délaissée par son souverain qui n'y porte jamais les pas de son cheval et qui ne la désigne que sous le nom de Medina el Kelba (chienne de ville).

Ne pouvant éviter cette maudite imposition des ministres et des consuls étrangers, le Sultan séjourne ou voyage dans l'intérieur de son Empire; il laisse à Tanger auprès des Européens son ministre des affaires étrangères dont le principal devoir est de jouer ces infidèles, de temporiser, de traîner en longueur toutes les questions diplomatiques. L'éloignement du souverain, dont il faut l'avis, le consentement, la signature, favorise cette méthode qui ne manque pas d'une excellente raison d'être. En effet, la présence du Sultan est continuellement nécessaire à l'intérieur du pays pour maintenir l'autorité qu'il a fait accepter à son avènement par de nombreuses expéditions contre les tribus récalcitrantes.

La politique intérieure tient dans la maxime :

“ Diviser pour régner ”. En entretenant les dissensions qui arment les tribus les unes contre les autres, se servant de celles-ci pour l'aider à réduire celles-là, S. M. Chériffienne évite le coup fatal que lui porterait l'union de toutes celles disposées à secouer le faible joug qu'elle parvient à leur imposer, en chassant les gouverneurs faits pour pressurer abominablement et par tous les moyens possibles leurs administrés, voler et ceux-ci et leur souverain. En outre, comme l'autorité religieuse du Sultan est le meilleur appui de son autorité politique, il est naturel qu'on favorise le fanatisme et l'ignorance, seules bases du despotisme, qui disparaîtraient rapidement au contact journalier des Européens.

La politique extérieure chériffienne craignant une telle éventualité, se défiant de la force et des intentions des nations civilisées, consiste donc à mettre des barrières à l'effort continu et menaçant des Infidèles pour ouvrir le Maroc à la liberté du travail. Dans ce but tous les moyens sont bons : promesses jamais tenues ou le moins possible, tentatives de corruption, toutes les ruses de la diplomatie orientale. A la conférence de Madrid, en 1880, feu Sid Bargasch, ministre des affaires étrangères du Sultan et délégué de son gouvernement, a su jouer tous les représentants des puissances réunies, et sans l'intervention énergique de l'amiral Jaurès — pour la France — le mal eût été plus grand. Au moyen d'un fallacieux prétexte qu'il a fait

gober à nos représentants, le rusé marocain a fait retirer, à la seconde ligne du paragraphe XI, ce qu'il accordait à la première, c'est à dire le droit pour les Européens d'acquérir propriété. Ce droit serait la clef du Maroc ; il est en ce moment illusoirement, dérisoirement accordé, étant soumis au consentement préalable du Sultan qui refuse toujours.

Les ambassades qui se rendent à la cour chériffienne sont bien reçues, cajolées, flattées ; on leur fait force protestations, force cérémonies ; on retarde par tous les moyens la discussion des affaires diplomatiques qui amènent la mission toujours chargée de riches cadeaux. On lui promet beaucoup, mais pour plus tard, puisqu'il faut tenir compte des difficultés, de ci, de là, entravant la bonne volonté du Sultan et du grand vizir. En fin de compte, l'on n'arrive à accorder une petite concession qu'en échange d'une autre. Comme exemple, il suffira de citer le résultat de la dernière ambassade belge. Elle fit présent au Sultan d'un chemin de fer réduit qui fut monté à Mekhinez dans un jardin impérial, fonctionna et sembla être beaucoup prisé à la cour chériffienne. Celle-ci promit d'accorder à une Compagnie belge la concession d'une voie ferrée pour relier Fez à Mekhinez. Or, l'ambassade était à peine repartie pour Tanger, qu'on démonta l'affaire, et les pièces, pêle-mêle, allèrent rejoindre dans l'ancien palais de Muley Ismaël, converti en magasins, les cadeaux des puissances civilisées que le Sultan

relègue obstinément dans un coin des vieux bâtiments, sous la garde des cigognes et des pigeons qui nichent dessus.

A la cour marocaine le grand objectif du moment est l'abolition du droit de protection. Les assemblées d'eulémas (savants) et de notables y étudient depuis plusieurs mois la façon d'amener les Puissances à en consentir la suppression, en compensation d'avantages plus ou moins fictifs. L'ambassade marocaine au Pape est dans le programme ; il faut qu'on ait cru trouver un moyen efficace de porter au droit de protection un coup de Jarnac, pour que le Chef des Croyants du Moghreb ait consenti à l'envoi, sous l'égide de la très-catholique Espagne, des salamalecs et des doublons d'or au chef religieux des chrétiens. C'est toujours l'application du système des compliments, des protestations, des séductions en monnaie sonnante et rebattue ou en propriétés, pour ouvrir un joint, adoucir les angles des questions épineuses, amoindrir une concession inévitable ou enfourer dans les archives les réclamations et les demandes ennuyeuses. Cette mission à Rome a été si secrètement proposée que tout le monde l'ignorait au moment même de son départ de Tanger sur une frégate espagnole. La France, l'Angleterre et l'Italie ont senti le camoufflet et sauront s'en souvenir. Un effet immédiat de ce coup de théâtre s'est déjà produit : l'Italie, vexée, refuse de prendre part à la Conférence de Madrid projetée et provoquée par l'Espagne

et le Maroc. D'autres effets ne tarderont pas à se faire sentir sous peu, de la part des nations qu'on a gratuitement offensées par un coup de trop fine politique.

Les ministres du Sultan ont un argument qui sert d'épouvantail contre la politique des Puissances. Ils font valoir que si leur souverain, par une politique trop prévoyante, ouvrait le Maroc aux chrétiens, le fanatisme de ses peuples musulmans amènerait une guerre sainte contre les Roumis et lui coûterait peut-être et le sceptre et la vie. Certes, le Maroc abonde en sectaires farouches et en purs fanatiques ; mais ils ne suffisent pas à constituer un danger bien grand pour le chef de leur religion si celui-ci voulait résolument et graduellement entrer dans une telle voie. En outre, il aurait le concours des puissances pour consolider son autorité.

Cet argument spécieux contre l'adoption d'une mesure sage et pratique est l'œuvre de l'entourage de S. M. Chériffienne et de tous les dignitaires, fonctionnaires intéressés au maintien de la triste condition actuelle du pays. Les esprits bien pensants, se basant sur leur connaissance des populations marocaines, croient que la majeure partie d'elles accepterait facilement le contact des étrangers qui amèneraient forcément un régime plus tolérable, bienfaisant au lieu d'être nuisible.

Il est certain que S. M. Muley Hassan jouit d'une réputation de bonté, de simplicité, d'intelligence. Mais il est musulman ; il ne peut



guère aimer les Européens dont il craint l'activité et la puissance. Cependant il ne saurait bien longtemps encore soustraire le Maroc à un événement inéluctable, si la division — sa grande force contre les tribus turbulentes — n'était son auxiliaire apprécié dans le camp des Puissances, jamais unies, toujours rivales. S. M. Chériffienne trouve là encore une application facile du principe : " Diviser pour régner. "

Une route maritime d'importance capitale — le détroit de Gibraltar, — la compétition des intérêts politiques et commerciaux ayant en but un pays vierge, fertile et jouissant d'une position géographique exceptionnelle, voilà plus qu'il n'en faut pour produire des rivalités éternelles dans le camp des grandes puissances. Deux empires musulmans, l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident, tiennent encore les clefs de la Méditerranée — vestige de leur antique puissance ; l'Europe se rue à leur conquête : son effort n'est arrêté que par ses propres dissensions. La crainte des conséquences, sur l'échiquier européen, de la chute de l'Empire turc permet à l'Homme malade de prolonger sa vie. Mais dans la question d'Occident, cette raison ne vaut pas ; le Maroc est hors d'Europe, et, de plus, il n'occupe qu'un côté du détroit de Gibraltar dont l'autre est hors de litige, tandis que la Turquie est assise sur les deux rives des Dardanelles. La disparition de l'ordre actuel des choses marocaines ne saurait influencer sur la carte de l'Europe.

Le respect pour les titres de propriété de S. M. Muley Hassan serait-il en partie la cause de la prolongation d'une situation pénible, contraire aux intérêts de tous ? On sait ce que valent les titres de propriété en politique. La seule raison — nous le répétons avec insistance — est dans les intrigues, les rivalités des nations civilisées.

Et pourtant jamais occasion plus belle n'a été offerte aux diplomates de prouver qu'ils n'exercent pas un art vain dont l'unique résultat est de goberger ses grands-prêtres, au détriment des pays qu'ils guident censément dans la bonne voie. Il suffirait de s'entendre avec l'esprit de justice et le bon sens. Cela paraît simple, c'est vite dit ; mais, en l'état présent, c'est plus difficile à réaliser que la quadrature du cercle.

En effet, l'Espagne a sur le Maroc des prétentions séculaires, quoique les Portugais y soient venus les premiers, y aient les premiers fondé des établissements, lesquels ont duré un siècle. Elle se consolera aisément de Gibraltar, qui ainsi deviendrait nulle, si le bout d'isthme de Ceuta pouvait s'allonger jusqu'à Mogador en passant par Fez et s'étaler jusqu'au cap Spartel. Ce serait un beau fleuron pour la couronne de la régente ; mais il semble bien lourd pour l'Espagne moderne encore incapable de s'administrer. Cette puissance a dû comprendre dans les champs de Tétuan (1859-60) ce que coûterait la conquête du vaste Moghreb El

Aksa, pays sans routes et où sur d'immenses espaces l'eau et les vivres font défaut, tandis que les massifs de montagnes sont peuplés de tribus belliqueuses prêtes à une terrible guerre de partisans sur le front, les flancs et les communications d'une armée envahissante.

Il est impossible, en outre, que la France et l'Angleterre permettent à la même puissance de tenir les deux côtés du détroit de Gibraltar qu'il faut aussi libre que le canal de Suez. En 1860, des Anglais ont combattu dans les rangs des Maures, et des artilleurs britanniques *incogniti* étaient prêts à défendre Tanger. En dernier ressort, l'action officielle du Royaume-Uni eût couvert le Maroc de sa protection.

Tout en jalousant l'Angleterre et lui tenant rancune, l'Espagne craint davantage la France qu'elle croit toujours voir pénétrer au Maroc par l'Algérie, se porter sur Fez par Ouchda et Tlemcen, sur Tafilet par Méchéria. Or, si la politique française, depuis la bataille d'Isly, a eu des vellétés de reculer à l'ouest la frontière de sa colonie, elle les abandonna après une étude approfondie des difficultés à vaincre. Et alors la France avait les mains libres.

Il faut bien reconnaître que le Maroc est un danger pour l'Algérie, tandis qu'il n'en est pas un pour l'Espagne; c'est un foyer de sectes fanatiques, de soi-disant saints, prêcheurs de guerre sainte, un nid d'où sortent constamment des émissaires qui troublent la colonie française, où viennent se réfugier les insurgés après la défaite.

En ce moment encore, un chérif derkaoua, du côté de Tafilet, cherche à soulever les tribus, prêche la guerre sainte. L'effervescence est déjà grande ; la France peut se préparer à réprimer une grande insurrection dans le Sud Oranais, comme en 1881-1882, à moins que S. M. Chériffienne, se sentant menacée elle-même, ne le fasse pour ses voisins.

Il y aurait donc intérêt majeur à supprimer radicalement une source continuelle de troubles, une menace incessante qui deviendrait péril très grave dans le cas où la mère-patrie luttant en Europe, la colonie devrait se défendre elle-même.

Une telle raison est péremptoire ; l'Espagne ne peut arguer d'un mobile analogue.

Bien des personnes affirment qu'en tous cas il vaudrait mieux confier le Maroc à une administration française, anglaise ou russe, qu'au système administratif dont tous les étrangers et les Espagnols non fonctionnaires se plaignent de Barcelone à Cadix.

La politique coloniale a peu de partisans en France ; le Tonkin est trop récent. Il est raisonnable de croire que les ministres français, en présence d'horizons noirs de nuages et de baionnettes, réservent avant tout les forces de la nation pour la garde du sol déjà mutilé, sinon pour mieux. L'occasion est perdue — pour bien du temps — où M. Jules Ferry aurait pu installer la France à Fez, plus près, avec un bon climat, au lieu d'aller à Hué, si loin, dans un

climat malsain. Que l'Espagne ne s'inquiète pas tant d'une possibilité qui n'est pas probabilité, si toutefois sa politique ne veut absolument avoir une crainte. . . . pour avoir un prétexte.

Quant à l'Angleterre, sa politique est au Maroc ce qu'elle est ailleurs : propager son influence, étendre sa domination pour donner du champ à ses industriels et à ses commerçants, s'installer — si possible — sur les routes maritimes. Elle agit avec esprit de suite, avec ténacité dans la poursuite d'un but déterminé longtemps à l'avance ; elle sait profiter des moindres circonstances et se les rendre favorables. Pour elle, le détroit de Gibraltar est d'une importance capitale ; elle connaît toute la valeur future du Moghreb, en apprécie la situation géographique. Elle y surveille donc les autres nations avec un soin jaloux. Le détroit libre, sinon pour elle seule, tel est son but. Ses représentants successifs à Tanger ont tous été des hommes de valeur, dans le sens britannique du mot ; ils ont su appuyer tantôt l'une des puissances pour faire pièce à l'autre, obtenir ce que n'ont pu se faire accorder les autres, conquérir pour leur commerce et l'influence de leur pays une situation prépondérante, en se posant comme les protecteurs du Maroc envers et contre tous. Les exemples que nous fournit l'histoire de la politique anglaise donnent du corps à l'hypothèse suivante : la France, l'Allemagne et l'Italie étant occupées à vider leurs querelles



en Europe, l'Angleterre mettrait l'occasion à profit pour s'installer au Maroc d'une façon effective. L'hypothèse a d'autant plus de consistance, que les Anglais reconnaissent la faute commise par leurs ancêtres, en 1684, d'abandonner Tanger après avoir reçu cette ville des Portugais en 1662, et d'en avoir détruit le port construit de leurs propres mains. Lord Nelson déclarait que Tanger est le complément indispensable de Gibraltar, tant au point de vue militaire qu'au point de vue du ravitaillement ; cette affirmation ne semble pas avoir, de nos jours, perdu de sa valeur, malgré les changements radicaux survenus dans la science navale depuis la mort de l'illustre amiral.

L'Allemagne n'a pas au Maroc d'intérêts politiques directs. Elle y a un ministre résident et est très bien vue à la cour chériffienne où elle est considérée comme une protectrice plus désintéressée que l'Angleterre. Cependant le Moghreb peut devenir un facteur important de la politique générale de l'Allemagne, comme il l'est déjà pour son commerce, lequel y gagne chaque jour du terrain au détriment des Anglais et des Français. Entre les mains de M. de Bismarck, ce n'est pas une quantité négligeable ; il en fera une pomme de discorde ou un gage de concorde, d'après ce que l'une ou l'autre forme pourra lui rapporter. Des Allemands, bien placés pour juger de haut, pensent que si avec le Maroc le Chancelier savait guérir la plaie saignante de l'Alsace-Lorraine, il en

ferait un baume pour la France, sans beaucoup se soucier ni de ses très chères alliées, ni de l'Espagne, ni de l'Angleterre. Il ne laisserait cette dernière s'installer au Maroc que forcé par la nécessité, pour obtenir un appui effectif dans un péril pressant. Cette éventualité est improbable dans l'état actuel de l'Empire allemand; aussi le prince de Bismarck se contente-t-il d'observer les événements, de veiller à la liberté du détroit et à l'intégrité du Maroc, quitte à s'en servir au moment propice. Pour l'instant, la politique allemande intrigue au Maroc en faveur du commerce national et contre les autres puissances; mais il n'y a pas lieu de croire que ce soit dans un intérêt immédiat.

L'Italie, tout en ayant ici un ministre plénipotentiaire, n'y a pas d'intérêts politiques directs et presque pas d'intérêts commerciaux. C'est surtout comme puissance méditerranéenne qu'elle surveille l'Espagne et la France, car elle craint pour la liberté du détroit. Tunis lui reste sur le cœur; elle prend ombrage du développement des côtes françaises sur la Méditerranée. Son action au Maroc est surtout dirigée contre la France qu'elle ne laisserait guère y venir chercher d'autres Kroumirs, étant sûre d'être appuyée par les feux de l'astre dont elle est un des satellites giratoires. Malgré toute la considération dont croyait jouir auprès du Sultan feu le ministre d'Italie, M. Scovasso, la puissance qu'il représentait a reçu un soufflet marocain à Rome même. Il est fort heureux

que le coup vienne de l'Espagne, et c'est une leçon dont l'amitié de l'Allemagne n'a pas préservé l'Italie.

L'Autriche-Hongrie n'a au Maroc que des intérêts commerciaux dont s'occupe un consul général. En politique générale, elle marche ici dans le sens de la triple alliance.

Seule, parmi les grandes puissances, la Russie n'est pas représentée au Maroc où elle n'a ni intérêts, ni sujets, ni protégés. Cependant, aussi bien que d'autres, elle pourrait y apporter ses intrigues pour mettre un atout de plus dans son jeu. Il est même probable qu'elle pense sérieusement à prendre voix, sous peu, dans le concert discordant des crialleries européennes en Occident. S. M. Chériffienne ne s'en trouvera ni mieux, ni guère plus mal, si toutefois ce nouveau facteur dans la question d'Occident ne produit des résultats qu'il serait oiseux de prévoir dès maintenant.

Les Etats-Unis d'Amérique, le Portugal, la Belgique, la Suède, la Hollande s'occupent surtout de leurs intérêts économiques respectifs, isolément ou en s'appuyant tantôt à l'une, tantôt à l'autre des grandes puissances. Il n'est pas rare qu'elles se donnent politiquement la main dans les affaires générales du Maroc pour contrebalancer les voix et l'influence, contrecarrer efficacement les desseins ou les manèges des autres nations. Elles aussi guettent, espionnent, intriguent.

En somme, les puissances directement inté-



ressées dans la question d'Occident se jalourent et manœuvrent à la cour chériffienne l'une contre l'autre. Celles moins directement intéressées, sous prétexte de veiller à la liberté du détroit, de maintenir l'équilibre méditerranéen, intriguent contre les premières de façon à faire du Maroc un facteur de leur politique générale. Les petites nations profitent de ces rivalités et de ces jalousies pour soigner leurs intérêts particuliers et se liguent tantôt contre l'une, tantôt contre l'autre de leurs grandes sœurs. De sorte que les tentatives pour ouvrir le pays se font isolément, donc sans résultat, le Sultan prenant pour prétexte qu'il ne peut accorder aux uns ce qu'il a refusé ou devra refuser aux autres. Tout ce vilain manège fait admirablement le jeu de la cour chériffienne qui sait l'art de l'entretenir et juge très bien que sans cela il lui faudrait ou composer ou céder la place.

Pour être justes, reconnaissons que les abus de pouvoir commis par certains Nesrana, les façons d'autres qui considèrent le Maroc comme une vache à lait, les menées — sous le couvert de traités et de la force — pour s'enrichir, sont bien faits pour exciter le ressentiment du Sultan et lui inspirer de la méfiance contre les propositions honnêtes des puissances. Ces vilénies sont des armes terribles entre les mains de la politique chériffienne qui sait en user et en abuser.

Aussi l'Empire marocain, qui supporte impatiemment la poussée européenne dans les

villes du littoral et voit d'un mauvais œil les industriels, les négociants, les savants d'Europe s'efforcer à étudier son sol, ses ressources, son climat, résiste autant qu'il le peut et ne se laisse arracher les concessions que par bribes et à de longs intervalles. Longtemps encore il résistera victorieusement, malgré toutes les démonstrations navales aussi ridicules par leur fréquence que par leurs résultats. Tant qu'un événement de force majeure, à prévoir ou hors des prévisions humaines, ne forcera pas une grande puissance à opérer le Maroc envers et contre tous ; tant que les événements en Europe ne permettront pas à quelque autre d'apporter ici un régime meilleur avec le travail et la lumière, le Moghreb El Aksa fermera à la civilisation ses portes soigneusement gardées. Ce sol fertile, qui devrait nourrir et enrichir quarante millions d'hommes laborieux, restera aux trois quarts inculte et ses richesses minérales inviolablement enfouies sous le veto du souverain ; ses huit millions d'habitants végéteront dans leur triste condition actuelle sans autre avenir que des famines périodiques et le joug odieux de fonctionnaires despotiques, vicieux, cupides, qui volent et les deniers du pauvre peuple et ceux du Sultan leur maître.

Demander à nos diplomates de trouver une solution acceptable à une question qui devient chaque jour plus irritante, serait une grande naïveté. Chacun d'eux a ses bonnes raisons de ne pas voir d'issue à la situation ou de ne pas

dire celle qu'il prépare. L'école politique des Metternich et des Bismarck n'est pas celle qui apportera les solutions basées sur le bon sens et la justice, puisque la force et l'intrigue prirent le droit; et nous ne voyons pas à l'horizon s'avancer une école nouvelle qui donnerait enfin satisfaction aux travailleurs de toutes les nations, obligés par la nécessité de féconder les terres les plus ingrates, de trouver des débouchés nouveaux. Le détroit libre et le Maroc ouvert, avec ses propriétaires ou sans eux, tel est le desideratum qu'une politique aussi étroite qu'égoïste empêche de réaliser.

## CHAPITRE IV.

---

### LE MAROC.

---

## SITUATION ÉCONOMIQUE.

---

La position géographique du Maroc au nord-ouest du continent africain est des plus heureuses tant au point de vue commercial qu'à tous autres égards. Ayant ses côtes nord sur la Méditerranée et le détroit de Gibraltar, tout son flanc ouest sur l'Océan, adossé d'autre part à l'Algérie par l'est, au Soudan par le sud, il semble que ce pays doive être le trait d'union naturel entre l'Europe qu'il touche presque et tout le Soudan occidental d'où l'on atteint le cœur du continent noir. Son principal port, Tanger, est à trois heures de vapeur de Gibraltar, six de Cadix, quatre jours de Marseille, cinq de Londres.

Le sol du Maroc est un des plus riches du monde. De hautes montagnes s'élèvent au-dessus de la limite des neiges éternelles qui alimentent des fleuves importants traversant des vallées et d'immenses plaines d'une fertilité prodigieuse. De ces fleuves, trois : le Sebou, l'Oued Bou Regra (ou rivière de Rabat) et l'Oued Tensift (ou rivière d'Azemour) pourraient facilement devenir navigables pour former des canaux naturels pour le transport des marchandises, de la mer au cœur de l'Empire chériffien et au pied de l'Atlas ou inversement.

Les brises de la mer et les cimes neigeuses des montagnes contribuent, avec la position géographique du Maroc, à lui constituer un des plus beaux climats, sous lequel tous les produits connus seraient cultivés avec de splendides résultats dans un sol inépuisable, et à faire de ce pays, comme autrefois, un des greniers de la Terre.

Les richesses minérales y sont aussi des plus considérables. Le cuivre du Sud est des plus estimés ; le fer oligiste, les pyrites de fer très riches s'y rencontrent en quantités immenses. L'argent, l'or, le platine, le plomb, l'antimoine, le nickel, l'étain, le soufre y existent aussi ; mais l'étendue et la richesse des gisements ne sont pas connues ; tandis qu'il est acquis que le charbon de terre, le pétrole, le sel s'y trouvent en quantités considérables. Les anciens historiens du Moghreb disent que des cours d'eau

fournissaient de leur temps des pierres précieuses très estimées.

Les animaux domestiques sont : le chameau, l'âne, la mule, le mouton, la chèvre, et constituent une grande richesse, l'élevage ne coûtant que peu de soins dans les pâturages immenses formés par les terres incultes. Les chevaux du Maroc sont nombreux, à très bas prix, doués d'un grand fond et d'une sûreté de pied exceptionnelle ; ceux d'Abda sont les plus estimés. La race bovine est aussi une source de grandes richesses.

Les montagnes de l'Atlas possèdent de vastes forêts ; le chêne, le chêne liège, le jujubier, le cèdre, l'acajou, le sandal, le tamarin, etc. y sont très communs. Il y a au Maroc deux essences forestières méritant une mention spéciale : l'avar (*callitris quadrivalis*) et l'arganier. L'avar est un arbre de grande valeur dont le bois, au grain très fin, est dur, aromatique, plein de lignes et de nœuds qui en font une essence précieuse en ébénisterie. Il en existe, dans les districts de Gda Wisam et de Dukkala, des forêts considérables ; mais l'exportation en est interdite, et même il est très difficile d'obtenir une autorisation pour en commercer dans l'intérieur du Maroc.

L'arganier (*argania sideroxydon*) se trouve principalement dans la province de Haha, au sud de Mogador, où il occupe des espaces considérables. Il fournit des baies jaunes qui servent à la nourriture des bestiaux ; ceux-ci en rejettent

le noyau. De ces noyaux on retire une huile très riche, d'odeur pénétrante et particulière, également employée pour l'éclairage et les usages culinaires. Ce produit est coté plus haut que les huiles d'olive.

Tous les arbres fruitiers de l'Europe viennent admirablement au Maroc : à Fez, Tétouan, Tanger, etc., les fruits sont abondants. La vigne également vient très bien et donne des vins tels qu'ils font prévoir pour le Moghreb un superbe avenir vinicole quand la culture et l'industrie pourront y prendre leur essor. Dans un jardin, près de Tanger, nous connaissons un cep de vigne, enlacé à un arbre, qui donne, sans soins de culture, un hectolitre de vin.

Les oliviers, les orangers, les amandiers, les figuiers forment de vastes jardins ou s'éparpillent dans les campagnes et fournissent d'abondantes récoltes. Le citronnier, le cédrat sont très communs. Le dattier croît surtout dans les régions du Sud. Les dattes de Tafilet jouissent d'une réputation universelle.

Parmi les *animaux sauvages* on cite principalement : le sanglier, la hyène, le lynx, le chacal, le renard, le chat sauvage, l'icneumon, le porc épic, la gazelle, l'antilope, la belette, la loutre, le putois, etc. Le lion, qui existait au treizième siècle, a complètement disparu ; il est très rare d'en rencontrer dans l'Atlas.

Les *volatiles* : poules, outarde, perdrix, coq de bruyère, ramiers, tourterelles, caille, poule de Carthage, vanneau (quatre espèces), pluvier,

courli, bécasseau, bécassine, canard (dix variétés), sarcelle, merle, alouette, corbeau, aigle, faucon (plusieurs variétés), héron, martin-pêcheur, flamant, ibis, autruche, cigogne, pinsons, moineau, hirondelle (deux variétés), verdier et les oiseaux de mer. Le pluvier et le guépier (vulgo chasseur d'Afrique) passent par vols considérables et ne séjournent qu'environ un mois.

Le poisson est abondant sur les côtes marocaines. Depuis l'antiquité la plus reculée, des escadres de voiliers portugais, espagnols, etc. se donnent rendez-vous, chaque année au printemps, de Larache au cap Spartel, pour y pêcher. La sardine, l'aloise, les rougets, l'anchois, sont en abondance. A Mogador, la langouste n'a presque pas de valeur. Les côtes de l'Océan fournissent des coquillages splendides.

*Agriculture.* — Quoique le Maroc possède d'immenses étendues de terre arable, l'agriculture est dans un état tout à fait primitif et la vingtième partie des terres cultivables reste en friche. Les instruments aratoires sont d'un modèle antédiluvien et fabriqués dans le pays. Aussi le cultivateur marocain, au lieu de labourer, ne réussit qu'à gratter la terre, ce dont il se contente pour semer. Et cependant les récoltes de blé, d'orge, de maïs, de fèves, de pois, de lentilles, etc., etc., sont splendides : preuve indéniable de la fertilité excessive du sol. Si la terre était convenablement cultivée, elle produirait dix fois plus qu'elle ne donne actuelle-



ment; et si toutes les terres arables, dont la majeure partie est en friches, étaient mises en culture, le Maroc pourrait nourrir et enrichir 40.000.000 d'habitants.

Si le Maroc est une des contrées les plus riches et les plus fertiles, c'est aussi le pays le plus mal gouverné. Un gouvernement exécrable appuyé sur une administration corrompue jusqu'à la moëlle rend nuls tous les bienfaits de la nature et, avec un état à peu près latent d'anarchie, plonge dans la décadence et la misère un peuple de 8.000.000 d'habitants périodiquement décimés par des famines épouvantables, tandis que des richesses incalculables restent inutilement enfouies dans le sein de la terre et que le sol reste inculte ou négligé. A quoi bon tant produire, dit le Marocain, pour que les gouverneurs, les agents du fisc me prennent tout. Je produis pour vivre et cela suffit. Mieux vaut ce système, que d'être soupçonné d'amasser des richesses, ce qui me mènerait à la prison ou à la mort, tout au moins aux coups de bâton pour me faire révéler la cachette où j'enfouis mon trésor supposé.

Aussi vienne une mauvaise récolte par suite de sécheresse, d'excès d'eau ou d'une invasion de sauterelles, la famine, avec son cortège d'horreurs, ne peut être évitée.

Le gouvernement défend l'exportation du blé, des chevaux; et, sous peine d'avoir les yeux crevés, il est interdit d'extraire aucun minéral. Les hauts fonctionnaires, peu payés

du reste, trouvent le moyen de se faire des revenus fabuleux ; ils entretiennent soigneusement l'ignorance et le fanatisme du peuple pour continuer à s'engraisser à ses dépens, tout en volant le Sultan qu'ils empêchent aussi d'entrer dans la voie des réformes dont l'introduction ruinerait leur exécration administration, consoliderait le pouvoir du souverain et enrichirait l'Etat et la population.

La majeure partie des populations du Maroc sont agricoles. Elles vivent dans des villages formés de huttes en pisé couvertes de chaume, affreux gourbis qui ressemblent plus à des silos ou à des écuries qu'à des maisons habitables. Seules les tribus berbères, indépendantes dans leurs montagnes, ont des villages formés de maisons bien construites. Les tribus nomades du Sud vivent sous la tente et font principalement le service de convoyeurs par caravanes qui transportent du Soudan au Maroc, et vice versa, les produits destinés aux échanges. Les longues files de chameaux traversent les plaines du Maroc, l'Atlas, le désert, emportant les produits du Moghreb et de l'Europe, puis reviennent avec les produits du centre de l'Afrique et du Soudan, après un voyage qui dure parfois six mois ou un an.

Les voies de communication du Maroc sont de simples sentiers tracés par les bêtes de somme et les pieds nus des indigènes, à travers monts et vallées. Dans la saison des pluies les terres détrempées, les fleuves, les rivières, les

torrents grossis, le manque de ponts, entravent les voyages.

Les moyens de transport sont primitifs, incommodés, onéreux ; tout est transporté à dos d'âne, de mule, de cheval et surtout de chameau, même sur le littoral. Dans un tel pays une voiture est un contre-sens ; il n'y existe pas même une ville où elle pourrait circuler.

Les Européens sont très clairsemés. A Tanger, ils sont environ 6.000, y compris plus de 4.500 Espagnols et le personnel des Légations. Dans les autres villes maritimes, ils peuvent être comptés sur les doigts. Le commerce est presque entièrement aux mains des juifs.

L'Industrie est encore ce qu'elle était au temps de Mahomet. Elle ne consiste guère que dans la confection d'objets d'usage local. Fèz fabrique des broderies d'or renommées, des ceintures de soie et or, des fichus et tissus de soie, des babouches, peaux, objets tressés en palmier ou en jonc. Tétuan est célèbre pour ses armes, meubles peints, babouches, tissus de laine et de coton ; Casablanca, pour ses tapis ordinaires et objets tressés en palmier. Azemour fabrique des tapis brodés très renommés, des haïks fins ; Saffi, de la sparterie. Rabat est connue par les tapis qui en portent le nom, nattes, objets peints. Mogador est célèbre pour ses objets de métal travaillé, ses babouches brodées, et Maroc, pour ses peaux. Le Sous fabrique de superbes armes indigènes incrustées, ciselées, ornées d'or ou d'argent ; ses objets de

métal travaillé et incrusté sont les plus renommés.

Les caravanes du Sud emportent beaucoup de produits de l'industrie marocaine dont une grande partie est encore expédiée en Algérie, Tunisie, Egypte, Sénégal.

En résumé, le Maroc, favorisé par la nature, dans son sol, son climat, sa position géographique, est une tache sombre dans le tableau des nations civilisées, dédiées à l'activité fiévreuse et au progrès dans toutes les branches de l'industrie. Le voyageur, après un court voyage sur le détroit de Gibraltar, tombe subitement dans une civilisation décadente, étrange de nos jours, qui le rejette à dix-huit siècles en arrière dans une succession de scènes et de tableaux bibliques, à deux pas des côtes méridionales de l'Europe moderne.

Telle est la première impression du touriste qui arrive à Tanger; les voyages dans l'intérieur ne font que la confirmer en l'accentuant et l'impriment dans l'esprit d'une façon indestructible.

## CHAPITRE V.

---

### LE MAROC.

---

# GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

---

La mer Méditerranée, depuis la frontière algérienne à l'embouchure de la rivière Moulouya, et le détroit de Gibraltar séparant l'Europe de l'Afrique, forment au nord la frontière naturelle du Maroc dont l'Océan baigne les côtes nord-ouest et ouest. Parmi les diverses opinions des géographes arabes et européens de notre époque, la mieux fondée, basée sur les faits actuels et non la tradition du passé ou les aspirations des souverains du Maroc, est celle qui arrête les côtes ouest de ce pays au cap Noun, détermine la limite méridionale par une ligne courant approximativement du cap Noun vers l'extrémité sud-est du Tafilet, et marque la

frontière est par le cours de la Moulouya et son prolongement idéal vers le sud. Le Maroc est donc compris entre les 29<sup>e</sup> et 37<sup>e</sup> parallèles nord, 4<sup>o</sup> et 12<sup>o</sup> méridiens ouest, en chiffres ronds.

La chaîne de l'Atlas (en arabe, Djebel Idra-  
ren Dran) traverse cette région du nord-est au  
sud-ouest et s'étale en un massif central sous  
les noms de Djebel Mesetalsa, Djebel Marizan  
et Djebel Maaran. Ce massif se prolonge vers  
le nord-est par le Djebel Lakdar et le Djebel  
Fendrerera en une chaîne unique, tandis que  
vers le sud-ouest il se divise en deux chaînes  
presque parallèles qui vont finir à l'Océan ;  
l'une, sous les noms successifs de Djebel Su-  
chana, Dades et Wrika, s'allonge jusqu'au cap  
Ghriri ou Aferin, où elle devient les Djebel  
Aïda, Aghab, puis Djebel el Hadid ; l'autre va  
mourir doucement vers le cap Noun par les  
Djebel Saghrern et Aouloud.

Le nord et le nord-ouest du Maroc sont ren-  
dus montagneux par des contreforts d'altitudes  
variables venant, par diverses bifurcations,  
former de cette partie du pays une contrée  
tantôt montueuse, tantôt montagneuse, coupée  
de vallées et de petites plaines généralement  
très fertiles.

Les contreforts que l'Atlas projette vers le  
sud-ouest vont mourir au loin, dans les sables  
du désert, tandis que ceux de l'ouest, très espa-  
cés et d'altitude médiocre, s'allongent jusqu'à  
l'Océan en formant les limites des immenses

plaines auxquelles les neiges éternelles de l'Atlas fournissent les cours d'eau qui les arrosent.

Le plus au nord de ceux-ci est l'Oued Kous, à deux journées de marche au sud de Tanger, sur le détroit de Gibraltar. Il passe à Alcazar et son embouchure dans l'Océan se trouve à Larache. Il arrose une plaine fertile, mais bien moins importante et vaste que celle du Gharb que traverse l'Oued Sebou, dont elle est séparée par une série de collines formant la limite commune des deux bassins. Ce cours d'eau est le plus important du Maroc tant par le régime de ses eaux, ses affluents, que par l'importance politique et la fertilité de la contrée qu'il arrose. Sauf quelques obstacles naturels qui obstruent son cours, il est navigable en tous temps. Il prend sa source dans le versant ouest du massif central de l'Atlas, coule d'abord du sud-ouest au nord-ouest jusque près de Fez — ville sainte et capitale du Maroc — à 4 kilomètres au nord de laquelle il reçoit, sur sa gauche, l'Oued Fâs (ou rivière des perles) ; puis il va presque constamment vers l'ouest et se jette dans l'Océan à Meh'dia, ancienne ville bâtie par les Portugais.

Ce fertile et important bassin confine, au sud, à celui de l'Oum er Rbiâ qui sort du versant sud-ouest du Djebel Maaran, coule vers l'ouest-nord-ouest, puis vers l'ouest, à travers un vaste pays généralement plat, arrosé par quelques affluents sans importance. Son embouchure dans l'Océan est à Azemour, petite

ville délaissée, près du cap Blanco et à peu de distance de Mazagan.

L'Oued Tensift prend sa source au Djebel Maaran, au sud de l'Oum er Rbiâ, arrose l'immense plaine bornée par l'Atlas, l'Océan et le bassin de l'Oum er Rbiâ. C'est la plaine de Marakech (Maroc), ville située au pied du versant nord-ouest des Djebel Dades et Djebel Wrika, à courte distance de l'Oued Tensift qui se jette dans la mer entre Saffi et Mogador, à Ben Hamida.

Puis vient l'Oued Sous, le plus méridional, qui part du massif central de l'Atlas et coule du nord-est au sud-ouest, entre les chaînes parallèles des monts Atlas; il arrose la contrée dont il porte le nom. Son embouchure dans l'Océan, sans importance, est au sud d'Agadir.

Nous avons déjà mentionné la Moulouya, seul cours d'eau valant une mention par son importance toute stratégique, en ce qu'il marque la frontière de l'Algérie et du Maroc.

Le versant sud-ouest de l'Atlas donne naissance à trois cours d'eau qu'il est bon de citer. Ce sont, de l'est à l'ouest, l'Oued<sup>3</sup> Guir, l'Oued Guers, l'Oued Draâ, qui coulent du nord-ouest vers le sud-sud-ouest, se dirigeant vers le désert où ils se perdent, après avoir traversé la région du Tafilet et des contrées très mal connues.

Pour terminer cette notice sur<sup>2</sup> la géographie physique du Maroc, nous ferons observer que ce pays, par suite de sa conformation orographique particulière, comprend plusieurs régions



très distinctes; seul le centre du pays, depuis le versant nord-ouest de l'Atlas jusqu'à l'Océan, forme une contrée sans solution de continuité.

A l'est, le "Riff" s'étend depuis l'Algérie jusqu'au détroit de Gibraltar. C'est une région montagneuse très distincte du système de l'Atlas et dont les limites nord et sud sont marquées par la Méditerranée, au nord, et la vallée qui court au pied de l'Atlas depuis les environs est de Fez jusqu'à Oachda, sur la frontière algérienne.

Le Tafilet est complètement isolé du reste du Maroc par l'Atlas, de même que le Sous qui est nettement délimité par le bassin de l'Oued Sous, entre les chaînes parallèles qui partent du massif central vers le sud-ouest.

Le massif central est un pays sauvage, une Suisse marocaine, d'un caractère spécial, dont les échelons s'étalant à l'ouest et au nord-ouest vers Fez, dans le bassin de l'Oued Sebou, interdisent toute communication directe et facile entre cette ville et Maroc, dans le bassin de l'Oued Tensift.

La population est formée de races diverses. Les montagnes sont peuplées de Berbères, habitants aborigènes du Maroc que les Arabes conquérants ont chassés des plaines où résident ces derniers qui dans la suite des siècles se sont croisés avec les Arabes africains venus de l'est, des populations conquérantes venues du sud et avec les Maures d'Espagne depuis 1480. Beaucoup des descendants de ces derniers habitent

encore les villes du littoral et tiennent presque, avec les juifs, tout le commerce du Maroc. L'évaluation la plus approximative est celle qui porte vers 10 millions le nombre des habitants dont 250.000 israélites.

\*  
\* \*  
\*

Nous n'énumérons ici que pour mémoire les villes du Maroc, puisqu'il en sera parlé en détail dans la seconde partie de ce livre.

Sur la Méditerranée, de l'est à l'ouest, sont : Melilla, ville-forte, aux Espagnols ; Tétouan, près du détroit de Gibraltar ; Ceuta, extrémité sud-est du détroit de Gibraltar, sur une presqu'île, en face de la pointe d'Europe (ville appartenant également aux Espagnols) ; Tanger, sur la baie de ce nom et sur le détroit, à quelques kilomètres du cap Spartel, extrémité occidentale du nord africain.

Sur l'Océan, du nord au sud :

Larache, Rabat, Salé, Casablanca, Mazagan, Saffi et Mogador, puis Agadir.

Dans l'intérieur : Maroc, au sud ; Mekhinez et Fez, au centre nord ; Alcazar et Arzila, petites villes du nord ouest.

A l'est et au nord : Ouchda (ou Oudjda), sur la frontière d'Algérie, route de Tlemcen à Fez.

A l'est et au sud : Tafilet.



CHAPITRE VI.

LE MAROC.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

*Gouvernement.* — L'autorité souveraine est exercée par un Chérif, descendant de la famille du Prophète, élu par le peuple, directement. Le Chérif, — anciennement appelé Emir de-Croyants, roi d'Andalousie, — porte simplement le titre de Sultan ; dans les relations internationales, il est d'usage de le désigner par les titres de S. M. Chériffienne, Empereur du Maroc. Son pouvoir est absolu, à la fois religieux et politique. Toutes les charges, toutes les fonctions sont directement conférées par le Chef de l'Etat, sans aucun contrôle ; il dispose, sans appel, de la vie et des biens de ses sujets.

La Cour chériffienne se compose d'un grand vizir, sorte de ministre d'Etat, qui est, après le souverain, le plus grand personnage du Maroc ; il aide et conseille son maître dans les affaires de l'Empire, est chargé de l'exécution des volontés supérieures. Il est arrivé parfois que le grand vizir a joué le rôle d'un maire du Palais. On n'arrive généralement au Sultan qu'en passant par la filière du grand vizir, sauf les jours d'audience publique, le vendredi de chaque semaine, quand le souverain à cheval revient de la Mosquée. Les ministres de la guerre, des finances, le caïd mechouar (ministre des réclamations), le secrétaire du Sultan, le secrétaire chargé des archives et du sceau impérial, un grand maître du palais, composent en général la Cour chériffienne. Le commandant de la garde impériale — c'est aujourd'hui un Anglais, — les personnages de passage, les gouverneurs en visite, le harem de S. M., doivent être compris comme faisant partie de sa suite habituelle, qui comprend encore le Maghrzen, une foule de secrétaires, d'employés divers, des douanes, du Trésor, du Maghrzen (administration centrale), militaires de l'artillerie et du corps dit des ingénieurs, par euphémisme.

L'Empire marocain comprend quatre grands gouvernements répondant aux anciens royaumes de Fez, de Tafilet, du Sous et Maroc, subdivisés en dix-sept provinces. L'énumération de ces provinces est tout à fait sans intérêt, chacune étant tantôt augmentée, tantôt mor-

celée, selon les besoins de la politique intérieure et l'état de soumission de ses habitants.

Le Taflet et le Sous sont complètement indépendants et n'acceptent du Sultan que l'autorité religieuse. Le Maroc, politiquement, est donc réduit aux anciens gouvernements de Fez et de Maroc, dont il faut retrancher le vaste territoire du Riff, au nord, et les territoires appartenant aux tribus berbères du massif central (Aït Youssi, Aït Thschegrouschen, Beni M'Guild, Zaïr ou Zaïres, etc.)

Nous pensons donner une connaissance plus exacte du Maroc, en le dénombant de la façon ci-dessous. Nous ferons d'abord remarquer qu'amalat veut dire province et que les amalats cités sont les seuls qui aient une assiette à peu près stable.

Au nord : les amalats de Tandja (Tanger), de Tétouan ;

À l'est : l'amalat d'Oudjda, séparé de l'amalat précédent par la région indépendante du Riff, peuple de berbères aussi insoumis que belliqueux, se gouvernant eux-mêmes par le système patriarcal ;

Le long de la côte ouest, du nord au sud :  
Amalat el Gharb ;

Le pays des Beni Hassen, gouverné par divers caïds ;

L'amalat de Rabat ;

Le pays des Chaouïa, divisé en quatre gouvernements ;

L'amalat d'Azemour, avec les villes d'Aze-

mour et de Mazagan ; il est borné à l'ouest par l'Océan, à l'est par les Chaouïa qui ont sur leur flanc occidental les pays des Zaères et des Zémour, au sud par l'oued Oum er R'biâ ; et, au sud-est des Chaouïa, se trouve l'amalat de Tadla, adossé aux rampes de l'Atlas central.

Au sud des Chaouïa et de l'amalat d'Azémour vient le pays des Dukala, divisé en quatre gouvernements ;

Puis la province d'Abda, capitale Asfi ou Saffi ;

Le pays des Chaâdma, divisé en dix huit fractions gouvernées par des caïds.

La dernière division politique du Sud est la province de Haha, divisée en douze fractions, avec la ville de Mogador ; elle s'étend, sur l'Océan, jusqu'au cap Guir qui est la limite nord du Sous, pays indépendant, quoique le Sultan le comprenne dans sa juridiction.

A l'est des Haha et au sud des Chaâdma sont les M'Touga et diverses tribus qu'il serait fastidieux d'énumérer ici et qui forment de petits gouvernements dont quelques-uns sont soumis, d'autres mi-indépendants, les autres insoumis. A l'est de ce groupe viennent les amalats de Demnaat et de N'Tifa.

La ville de Maroc, au pied de l'Atlas, est dans le pays des Rah'mna, vaste division politique qui possède un seul amel ou gouverneur général.

Les Seragh'na s'étendent à l'est des Rah'mna, au nord-ouest des Demnaat, au sud des Chaouïa.

La région centrale du Maroc est occupée par les massifs montagneux dont les populations berbères repoussent l'autorité politique du Sultan.

Au nord et au nord-ouest de ce massif central est l'amalat de Fez, centre de l'Empire ; à l'est de celui-ci l'amalat de Thez'a, puis, au nord-est, celui d'Oudjda, déjà cité.

Donc tout le Riff, au nord-est de Fez, les pays des Aït Youssi, des Aït Tschegrouschen, au sud et au sud-est de Fez, sur la route de Tafilet ; les pays des Zemour, Zemour Chellah, au sud et sud-ouest de Mekhinez, les Beni M'Guild, les Zaères, les Zaïanes, les Aït Séri, les Aït Ioufella, au centre de l'Atlas ; tous ces territoires ne doivent pas être politiquement compris dans la juridiction du Sultan qui n'a pu y maintenir aucun gouverneur, pas plus qu'au Tafilet et au Sous géographiquement compris dans le Maroc. Politiquement ils forment des gouvernements indépendants.

Les capitales sont Fez, Mekhinez et Maroc, résidences du Sultan.

Outre ces capitales, les villes principales sont : sur les côtes de la Méditerranée, Melilla (aux Espagnols), Ceuta (aux Espagnols), Tétouan, Tanger ; sur l'Océan, Larache, Rabat-Salé, Casablanca, Mazagan, Saffi, Mogador.

A l'intérieur, il faut citer aussi la petite ville d'Alcazar, située à l'intersection des routes de Fez et de Mekhinez à Tanger, Larache ; la ville de Meknessa, dans la vallée de Fez à Oudjda, à la frontière algérienne.

Zeroun est la ville sainte, berceau de la dynastie qui fonda l'Empire marocain, où fut élu roi par les berbères, Edriss, fils d'Hossein, venu d'Arabie pour fuir la persécution des Abassides. C'est la ville sacrée par excellence où l'euro-péen ne peut entrer ; elle est située à côté de l'ancienne Volubilis.

Nous ne faisons ici que mentionner ces noms auxquels nous nous arrêterons en détail dans le Guide du Touriste.

Les provinces sont administrées, sans contrôle, par des gouverneurs nommés ou imposés par le Sultan. A côté d'eux il existe parfois un amin (intendant). Les fractions ou subdivisions sont administrées par des caïds.

Les villes ont un gouverneur et divers administrateurs pour les douanes, les marchés, la sûreté publique qui est illusoire, les travaux publics (expression dérisoire), les eaux, etc. . . .

Les cadis, placés sous l'autorité du gouverneur, administrent la justice qui s'exprime en coups de bâton, amendes, emprisonnement, crevaison des yeux, ou exécution capitale et sommaire.

Les notaires publics se nomment adouls ; ils enregistrent et certifient les ventes et, en général, tous les actes publics.

Les eulémas (savants) — on les compte sur les doigts — forment un corps moral appelé en consultation dans les affaires privées et publiques. Leur science, en dehors d'un peu d'arithmétique et d'astronomie, est toute doctrinaire ;



elle repose sur la connaissance de l'histoire de l'Islamisme d'après les historiens arabes et celle du Coran que plusieurs peuvent réciter par cœur d'un bout à l'autre.

Le droit public et privé repose uniquement sur les Chraâ ou lois données par le Coran qui est une arme à deux tranchants.

Les mosquées sont soutenues par les biens qu'elles détiennent par legs ou dons des fidèles. Ces biens sont appelés : Habous. Ceux-ci sont administrés par un Nader. Aux mosquées sont attachés des imans et des Khatib, personnages officiels. Ces sortes de prêtres président à la prière et veillent au maintien de l'ordre aux heures où le muezzin appelle les musulmans à la prière. Le Khatib est une sorte de prédicateur. Chaque vendredi, à midi, il monte en chaire et prononce le Khotbah ou sermon, contenant la louange de Dieu, celle du Prophète et une espèce de *Domine salvum* pour le Sultan régnant.

On désigne sous le nom de *Maghrzen* la réunion des administrations centrales des finances, guerre, la police, des contrôleurs, des douanes, etc. Les approvisionnements, les achats, les opérations administratives sont la plupart du temps exécutés par l'intermédiaire du *Dar-el-Maghrzen* qui comprend aussi les hauts agents du fisc, régulièrement. Le *Maghrzen* comprend en outre les troupes du *Guich*, formées par les tribus qui bénéficient de terres appartenant au Sultan.

*Impôts.* — Les impôts d'un pays musulman sont ceux prescrits par le Coran : le fythrâ, l'achor, le cinquième du butin fait sur les Infidèles. Mais selon les besoins du gouvernement et l'avidité des fonctionnaires, ils se multiplient sous des formes diverses ; et leur mode de perception est tel, que la meilleure partie reste entre les mains des fonctionnaires. Ceux en vigueur au Maroc sont : l'Achor, dîme sur les récoltes ; Z'kâ, contribution sur le bétail et les biens immeubles, dans les pays agricoles, les habitants des villes étant censés payer le Z'kâ en aumônes aux pauvres ;

Les droits de douane 10 p. o/o à l'entrée et à la sortie des marchandises dont l'exportation ou l'importation est permise ;

Le Fythrâ est l'impôt prescrit par le Coran sous forme d'aumônes aux pauvres le jour de rupture du jeûne du Ramadân ;

Le Djeziâ est une taxe capitation imposée aux étrangers (ici les israélites) et fixée, à discrétion des autorités, à tant par an ;

Enfin les impôts des marchés ou Souks.

*Armée.* — Le Sultan du Maroc possède une armée dite régulière dont l'instruction est faite dans le sens européen par des missions militaires étrangères. Une garde royale — le seul corps bien tenu et bien vêtu — est dressée à l'anglaise sous le commandement du Caïd Mac Lean, ancien officier de Gibraltar, attaché à la personne du Sultan, mais sans caractère officiel.

Cet officier sert aussi au souverain d'homme d'affaires pour divers achats en Europe.

L'artillerie a été stylée par la première mission militaire française de 1877 ; elle se compose de diverses batteries de campagne de différents systèmes, servies par quinze compagnies de cent hommes, dites Miâ. Le Maroc vient de passer un marché d'un million avec la maison Krupp pour renforcer le corps de l'artillerie auquel sont attachés des espèces d'ingénieurs marocains dressés par les étrangers et des jeunes ouvriers mécaniciens ayant reçu l'éducation nécessaire en Europe, surtout en Belgique.

L'infanterie et la cavalerie, mal tenues, mal disciplinées, mal vêtues et plus mal payées, forment avec le corps précédent un corps permanent d'environ 15.000 hommes.

Outre cette armée, les tribus, en temps de guerre, fournissent des contingents qui se réunissent au Sultan sous la conduite de leurs gouverneurs, de leurs caïds et de leurs cheïks ; le Sultan ne pourvoit pas à leur entretien — chaque homme reçoit une paye mensuelle de sa tribu. On les appelle Nouaïb, tandis que le mot Guich désigne les troupes fournies par les tribus du Maghrzen.

Au Maghrzen appartiennent les familles qui fournissent les soldats permanents, familles qui vivent sur des terres inaliénables appartenant au Saltan.

(Depuis quelques jours seulement le Sultan

a donné le fusil Henri Martini à ses Askars (fantassins).

La *Marine* n'existe pas et les ports ne possèdent aucun travail de la main des hommes.

—♦—

CHAPITRE VII.

---

LE

COMMERCE INTERNATIONAL  
DU MAROC.

---

Nous n'avons garde d'oublier que depuis quelques années beaucoup de voyageurs viennent au Maroc dans le but d'étudier le pays au point de vue commercial. Aussi donnons-nous ci-dessous des renseignements et des tableaux statistiques qui permettront de se former une idée générale du commerce marocain avec les nations étrangères. Il est clair que le commerce qui se fait par terre avec l'intérieur du continent, échappant à toute investigation, ne peut être indiqué même approximativement.

Les personnes qui voudraient des détails plus circonstanciés que ceux donnés ici pourront toujours s'adresser aux bureaux du journal LE RÉVEIL DU MAROC, à Tanger, journal hebdomadaire, politique et commercial, dont le

personnel se mettra à la disposition des voyageurs pour tous les renseignements qu'il leur serait agréable d'avoir soit dans leur passage à Tanger, soit même par correspondance — (joindre une enveloppe affranchie, avec l'adresse).

Depuis quelques années le commerce des ports marocains s'est un peu amélioré.

La majeure partie du trafic se fait sous les pavillons français et anglais. L'Espagne gagne du terrain — lentement — depuis qu'elle a organisé des services plus réguliers et fréquents sur Tanger, et que la Compagnie Transatlantique de Barcelone a prolongé sa ligne marocaine sur la côte ouest jusqu'à Mogador.

Les marchandises allemandes commencent aussi à attirer l'attention sur les marchés du Maroc. Des commis-voyageurs visitent le pays et font des affaires chaque année plus importantes, à Fez, Mekhinez, Maroc, toutes les villes du littoral, grâce au bas prix de leurs articles. L'Allemagne arrive ainsi à enlever une partie du trafic à l'Angleterre surtout, puis à la France.

La Belgique fournit un peu de sucre, des fers, des chandelles, quelques toiles, quelques faïences.

Vienne introduit des draps, des cotonnades, et les calottes rouges, l'unique coiffure au Maroc.

La France tient le principal marché pour les sucres et les tissus de soie; l'Angleterre pour les thés, les cafés, les cotonnades, les draps que remplacent, peu à peu, ceux de l'Allemagne.

La Hollande et l'Italie font quelques rares affaires; leur commerce d'importation ne semble pas devoir bientôt se développer.

Les vapeurs anglais apportent au Maroc, en transbordement à Londres, les marchandises de Belgique, de Hollande, et de l'Allemagne par Hambourg. Celles d'Italie et d'Autriche y viennent sous pavillon français par la Compagnie Générale Transatlantique.

Gibraltar fait avec Tanger un chiffre d'affaires assez élevé, soit par fournitures directes, soit par marchandises venant d'autres pays et transbordées à Gibraltar pour Tanger ou Tétouan, Larache et Rabat, etc. ....

Les tableaux suivants donnent les chiffres d'importation et d'exportation pour 1886 seulement, les états pour 1887 n'ayant pas encore été centralisés à Tanger.

\*  
\*\*

*TABLEAU des Importations à Tanger en 1886*

Articles.	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
			£
Sacs vides.....	balle.	133	2.660
Chandelles, bougies..	quintal.	1.816	4.561
Chechias (calot. rouge.)	douzaine.	1.125	1.125
Ciment .....	quintal.	3.702	729
Produits chimiq., dro- guerie.....	caisse ou paqu.	222	1.434
A REPORTER.....			10.509

*Importations à Tanger en 1886 (Suite).*

Articles	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
			£
	REPORT.....		10.509
Draps .....	balle	282	36.660
Café .....	quintal.	526	2.104
Cuivre et bronze .....	do.	858	3.810
Coton Cotonnades ....	balle et boîte.	2.802	189.565
Coton brut .....	quintal.	412	1.768
Porcelaine, faïence, terraile .....	caisse ou tonn.	.....	3.457
Madriers (bois Suède).	douzaine.	406	977
Teintures (campêche, cochenille, indigo) ..	.....	.....	1.885
Farine (amér. et franç.)	quintal.	1.980	1.375
Objets d'ameublement.	.....	.....	3.419
Cristallerie, verrerie ..	.....	.....	3.190
Epicerie et provisions de bouche .....	.....	.....	3.893
Gommes, benzine.....	quintal.	270	447
Grosse quincaillerie, clous, fils .....	.....	.....	4.029
Peaux .....	quintal.	1.196	3.190
Encens .....	do.	16	240
Fer, ferraille, poutrel..	do.	9.091	5.612
Toiles .....	caisse.	274	14.411
Allumettes .....	grosse.	8.900	890
Huiles (colza, lin, oliv.)	.....	.....	596
Pétrole .....	caisse.	3.615	1.085
Peinture et vernis ....	quintal.	529	797
Soie brute .....	do.	646	36.176
Epices .....	do.	964	3.252
Articles de bur., papier	.....	.....	1.661
Sucre (cassé, en poudre et Candi, etc.) .....	quintal.	5.828	6.085
	A REPORTER.....		341.083



*Importations à Tanger en 1886 (Suite).*

Articles	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
			£
	REPORT.....		341.083
Sucre en pains.....	quintal.	22.793	27.352
Thé .....	panier.	3.600	14.401
Tabac .....	quintal.	1.772	3.770
Vins et spiritueux .....			8.599
Divers.....			29.597
Espèces.....			421.793
	TOTAL.....		421.793

*Provenances :*

BOUGIES parafines et stéariques. — Surtout d'Allemagne, par Londres. Un peu d'Angleterre. Peu de France.

DRAPS. — Augmentation de l'importation due aux visites des agents allemands et autrichiens. Marché anglais perdu ; tout d'Allemagne.

COTONNADES. — Viennent de Manchester : mousseline, mouchoirs, imprimés, Merseys, etc... Importation française minime. En 1886, un ordre très important pour cotonnades a été donné en Angleterre par le gouvernement marocain.

ALLUMETTES. — Principalement de France.

SUCRE EN PAINS. — De France. Peu de Belgique.

SUCRE CANDI. — Tout d'Angleterre.

THÉ. — do.

*Importé de :*

Gibraltar et Angleterre .....	292.251 liv.
France et Algérie. . . . .	119.349 —
Espagne. . . . .	3.349 —

Il faut déduire du chiffre anglais toutes les marchandises importées en transit sous ce pavillon.

*TABIEAU des Importations à Larache en 1886.*

Articles.	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
			£
Chandelles, bougies...	quintal.	1.889	3.267
Café.....	do.	318	1.033
Coton brut.....	do.	686	2.744
Cotonnades.....	balle.	493	49.300
Fer en barres.....	quintal.	2.900	1.450
Fer vieux.....	do.	3.540	1.050
Pétrole.....	caisse.	5.400	2.160
Soie brute.....	quintal.	206	9.476
Épices.....	do.	568	3.468
Sucre en pains.....	do.	30.494	39.642
Thé.....	caisse.	1.820	10.920
Bois.....	douzaine.	514	1.576
Feuilles de zinc.....	quintal.	570	1.140
Drap laine.....	yard.	135.000	40.500
Autres articles.....			4.565
TOTAL.....			172.231

Grande-Bretagne.....	135.872 liv.
France.....	36.239 —
Portugal.....	129 —
Total égal.....	172.231 liv.

\*  
\*  
\*

*TABIEAU des Importations à Rabat en 1886.*

Articles	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
			£
Coton manif. et fil.....	balle.	.....	51.813
A REPORTER.....			51.813

*Importations à Rabat en 1886 (Suite).*

Articles	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
			£
	REPORT.....		51.813
Sucre en pains.....	quintal.		23.028
Thé.....	caisse.		4.310
Peaux.....	quintal.		2.903
Autres articles.....			15.852
TOTAL.....			97.906

Grande-Bretagne.....	68.664 liv.
France.....	28 335 —
Autres pays.....	907 —
Total égal.....	97.906 liv.

\*  
\*\**TABLEAU des Importations à Tétouan en 1886*

Articles	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
			£
Cuivre et bronze.....	quintal.	285	1.083
Pierre à feu et à aiguis.	do.	500	500
Chandelles, bougies...	livre.	36.000	909
Draps.....	pièce.	800	6.400
Café.....	quintal.	330	825
Coton manufacturé.....	balle et boîte.	542	19.460
Cristallerie, verrerie, porcelaine, etc.....	boîte, balle, harasse.	133	1.246
Ameublements.....			1.420
A REPORTER.....			31.834

*Importations à Tétouan en 1886 (Suite).*

Articles	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
			£
	REPORT.....		31.834
Grosse quincaillerie.....			1.132
Fer.....	quintal.	7.940	2.382
Allumettes.....	grosse.	2.499	240
Huiles (olive, lin, pé- trole).....	baril, caisse, estagnon.	3.449	1.299
Riz.....	quintal.	240	144
Salpêtre.....	do.	830	1.245
Épices.....	sac et boîte.	100	300
Sucres.....	quintal.	3.499	3.675
Acier.....	do.	100	50
Thé.....	panier.	140	700
Tabac.....	quintal.	129	332
Vins, liqueurs, alcool, bière.....			900
Autres articles.....			3.438
	TOTAL.....		47.671

*Provenances :*

Gibraltar.....	45.064 liv.
Marseille, Oran.....	1.097 —
Espagne.....	700 —
Total égal.....	47.671 liv.

\*  
\*  
\**Importations à Casablanca en 1886.*

(Valeur en liv. st. de 25 fr.)

Chandelles, bougies.....	1.963 £
Draps.....	1.970
A REPORTER.....	3.933 £

*Importations à Casablanca en 1886 (Suite).*

(Valeur en liv. st. de 25 fr.)

REPORT.....	3.933 £
Coton manufacturé .....	96.850
Cristallerie, verrerie, porcelaine, etc. ....	2.130
Quincaillerie .....	2.725
Fer .....	1.770
Tissus de soie .....	1.800
Sucre .....	38.106
Thé.....	8.076
Divers.....	13.431
Espèces.....	29.140
TOTAL.....	197.961 £

*Provenances :*

Angleterre.....	123.415 liv.
France....	51.008 —
Portugal.....	8.000 —
Allemagne.....	7.912 —
Espagne.....	3.560 —
Autres pays.....	4.066 —
Total égal.....	197.961 liv.

\*  
\*\**Importations à Mazagan en 1886.*

(Valeur en liv. st. de 25 fr.)

Tissus de coton.....	93.550 £
Draps .....	5.709
Fer .....	314
Fer-blanc .....	350
Thé .....	2.445
Sucre .....	14.230
Chandelles, bougies.....	701

A REPORTER..... 117.290 £

*Importations à Mazagan en 1886 (Suite)*

(Valeur en liv. st. de 25 fr.)

REPORT.....	117.290 £
Espèces.....	90.732
Divers.....	18.144
<b>TOTAL.....</b>	<b>216.166 £.</b>

*Provenances :*

Angleterre.....	131.408 liv.
Espagne.....	62.079 —
France.....	22.079 —
Portugal.....	600 —
<b>Total égal.....</b>	<b>216.166 liv.</b>

\*  
\*  
\**Importations à Saffi en 1886.*

(Valeur en liv. st. de 25 fr.)

Drap.....	5.000 £
Tissus de coton.....	30.000
Fer.....	2.050
Sucre.....	20.000
Thé.....	3.750
Chandelles, bougies.....	1.500
Autres articles.....	3.000
<b>TOTAL.....</b>	<b>65.900 £</b>

*Provenances :*

Grande-Bretagne.....	43.800 liv.
France.....	7.100 —
Allemagne.....	10.000 —
Belgique.....	2.000 —
Hollande.....	3.000 —
<b>Total égal.....</b>	<b>65.900 liv.</b>

*Importations à Mogador en 1886.*

(Valeur en liv. st. de 25 fr.)

Sacs vides.....	465 £
Verroterie .....	520
Bière: .....	380
Articles de métal.....	612
Bougies .....	2.980
Draps.....	4.904
Orge .....	600
Confitures .....	815
Articles cuivre .....	6.580
Tissus de coton.....	112.221
Lambourdes .....	605
Teintures .....	684
Faïence .....	1.680
Cristallerie, verrerie.....	3.500
Fûts vides .....	2.500
Peaux de vache.....	6.785
Fer en barres.....	4.250
Tissus de fil.....	1.460
Soieries .....	12.170
Epices.....	1.986
Papier.....	864
Acier .....	582
Sucré .....	42.600
Thé .....	17.241
Tissus de laine .....	2.720
Articles divers.....	14.867
Numéraire .....	10.520

---

 TOTAL..... 255.091 £
*Provenances :*

Grande-Bretagne .....	192.729 liv.
France.....	59.769 —
Allemagne .....	1.200 —
Espagne .....	193 —
Cabotage.....	1.200 —

---

 Total égal, ... 255.091 liv.

*RECAPITULATION, en livres sterling et par provenances, des Importations au Maroc en 1886.*

Grande-Bretagne et Gibraltar. .	941.150 liv.
France et Algérie. . . . .	341.483 —
Espagne. . . . .	49.325 —
Allemagne, Portugal, Hollande, Belgique, Italie, Autriche - Hongrie. . . . .	79.779 —
Total général. . . . .	1.411.737 liv.

\*  
\* \*

*TABLEAU des principaux articles exportés de Tanger en 1886.*

Articles	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
			£
Alpiste . . . . .	quintal.	5.265	2.895
Tapis . . . . .	balle.	257	3.855
Fantaisie . . . . .	boîte.	50	500
Dattes . . . . .	quintal.	3.943	10.614
Teintures . . . . .	.....	676	1.014
Oufs . . . . .	millier.	23.830	46.482
Volailles . . . . .	douzaine.	8.898	5.339
Peaux de chèvres. . . . .	quintal.	3.996	10.389
Poil de chèvre et de cheval. . . . .	do.	804	1.125
Peaux . . . . .	do.	252	812
Cuir Taflet. . . . .	do.	268	670
Viande . . . . .	do.	8.008	14.615
A REPORTER. . . . .			98.310



*Exportations de Tanger en 1886 (Suite).*

Articles	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
			£
		REPORT.....	98.310
Bœufs.....	tête.	16.330	97.980
Babouches.....	balle.	733	21.090
Effets et curiosités marocaines.....	colis.	122	964
Cire abeille.....	quintal.	1.090	5.450
Laine en suint et lavée.	do.	120	471
Tissus laine indigènes	balle.	208	8.040
Divers.....	colis.	159	6.189
Espèces.....			38.490
		TOTAL.....	277.794

\*  
\* \**TABLEAU des Exportations de Larache en 1886.*

Articles	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
			£
Haricots.....	quarter.	61.678	61.678
Alpiste.....	do.	4.980	10.973
Pois.....	do.	400	1.560
Laine en suint.....	quintal.	7.580	18.950
Laine lavée.....	do.	210	550
Autres articles.....			2.840
		TOTAL.....	96.551

*TABLEAU des Exportations de Rabat en 1886.*

Articles	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
Laine .....	quintal.	6.117	15.708
Marchandises laine ....	balle.	164	7.530
Peaux de chèvres.....	do.	663	5.304
Grains(haricots et maïs)	quarter.	1.670	1.441
Autres articles .....			4.696
TOTAL.....			34.679

\*  
\* \**TABLEAU des Exportations de Tétouan en 1886*

Articles	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
Amandes .....	quintal	208	624
Paniers (vides).....	pièce	45.000	225
Haricots.....	quarter	1.250	1.000
Œufs .....	millier	645	1.032
Volaille.....	douzaine	300	120
Fruits frais.....			150
Peaux de chèvres et peaux tannées.....	quintal	188	170
Alpiste .....	do.	1.024	512
Maïs .....	quarter	650	624
Oignons .....	quintal	900	360
Oranges.....	millier	2.750	2.200
Raisins .....	quintal	1.500	900
Babouches .....	pièce	5.600	840
Tabac à priser.....	quintal	50	550
Costumes .....	pièce	280	168
Noix .....	quintal	90	55
AREPORTER.....			9.530

*Exportations de Tétouan en 1886 (Suite).*

Articles.	Unités	Quantités	Valeur en liv. st. de 25 fr.
			£
		REPORT.....	9.530
Cire .....	quintal	70	315
Autres articles.....			2.344
		TOTAL.....	12 189

\*  
\*  
\**Exportations de Casablanca en 1886.*

(Valeur en liv. st. de 25 fr.)

Fèves.....		19.253	£
Cire.....		2.230	
Fenugrec.....		4.861	
Peaux de chèvre.....		11.612	
Lentilles.....		4.926	
Mais.....		80.846	
Pois chiches.....		28.231	
Laines.....		74.407	
Articles divers.....		6.739	
		TOTAL.....	233.105

\*  
\*  
\**Exportations de Mazagan en 1886.*

(Valeur en liv. st. de 25 fr.)

Laines.....		11.911	£
Amandes.....		3.055	
Mais.....		55.569	
Fèves.....		36.759	
Pois chiches.....		55.665	
Peaux de chèvre.....		5 376	
Cire.....		2.029	
Articles divers.....		29.159	
		TOTAL.....	202.503

## EXPORTATIONS

*de Saffi* (1886).

	£
Huile d'olive.....	10.000
Amandes.....	1.990
Laines.....	4.392
Fèves.....	58.800
Maïs.....	21.509
Blé.....	6.400
Orge.....	4.500
Gomme.....	600
Peaux de chèvre..	9.000
Poil de chèvre....	850
Cire.....	1.150
Pois chiches.....	4.900
Cumin.....	1.200

TOTAL.....125.192

*de Mogador* (1886).

	£
Amandes.....	48.255
Orge.....	958
Fèves.....	7.202
Cire.....	16.168
Citrons.....	1.000
Peaux de chèvre..	63.898
Gomme arabique..	4.230
Gomme sandaraq..	15.336
Maïs.....	2.569
Huile d'olive.....	143.324
Articles divers....	2.825
Numéraire.....	5.728

TOTAL.....311.493

TRANSPORT de Mogador à Saffi...	60 milles	\$ 15 la tonne
— à Maroc.....	120 —	\$ 25 —
— à Agadir.....	80 —	\$ 20 —
— à Tarudant.....	150 —	\$ 30 —

(La charge de chameau est de trois quintaux).

\*  
\*\*

## RECAPITULATION

*en livres sterling et par pays de destination,  
des Exportations du Maroc en 1886.*

Grande-Bretagne.....	654.540 liv.
France et Algérie.....	332.417 —
Espagne.....	147.373 —
Portugal, Italie, Hollande, Alle- magne.....	66.875 —

TOTAL.....1.201.205 liv.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

255  
058  
202  
168  
000  
898  
230  
336  
569  
321  
825  
728

493  
me

on,

liv.

liv.

---

DEUXIÈME PARTIE.

---

GUIDE DU TOURISTE  
AU MAROC.

---





DEUXIÈME PARTIE.

GUIDE DU TOURISTE.

CHAPITRE PREMIER

RENSEIGNEMENTS

TARIFS pour l'embarquement et le débarquement  
des passagers dans les ports du Maroc. (\*)

A TANGER. — De terre à bord ou vice versà :  
1 fr. 50 par tête et 0 fr. 25 par bagage de  
volume et de poids ordinaire ; le péage de l'u-  
nique môle auquel on accoste est acquitté par  
le batelier sur le prix de 1 fr. 50.

(\*) Les bagages des voyageurs sont visités en douane,  
à l'arrivée, avant d'entrer en ville.

Le Tarif ordinaire est suspendu quand la baie est agitée ; le pavillon jaune arboré à l'extrémité du môle ou sur les bâtiments de la Marine signifie : " Mer mauvaise, Transport hors tarif." Dans ce cas, le passager doit débattre le prix avec les bateliers ; il paiera de 5 à 40 ou 50 fr. par tête, selon l'état plus ou moins menaçant de la baie.

Quand la marée est très basse, les barques ne peuvent accoster au môle ; elles s'échouent alors en face de la douane, et les passagers sont transportés de leur bord à terre, ou vice versâ, sur le dos d'arabes, moyennant 25 centimes.

Dans tous les autres ports du Maroc — aucun ne possède de môle — le tarif ordinaire est généralement de 2 fr.

L'hiver, les voyages sur les côtes marocaines sont soumis aux conditions de la mer. Il arrive parfois qu'aucun vapeur ne peut entrer dans une baie ou en sortir pendant une semaine entière.

Pendant huit mois de l'année — sauf de rares exceptions — les services maritimes sont très réguliers comme délai de voyage.

\*  
\* \*

*Pour les marchandises.* — Toutes les marchandises importées au Maroc paient un droit *ad valorem* de dix pour cent. Si le prix exigé par la douane semble trop élevé, on a le droit de s'acquitter en marchandises en en donnant le un dixième.



TARIF de débarquement des marchandises  
de bord à terre :

la tonne.....	( 4 fr.
	16 réaux.
“ a ton ” .....	( 3. s. 2 d $\frac{1}{2}$ .
du rivage aux magasins et des magasins à la douane.	( $\frac{3}{4}$ de réal for 100 of weight, soit environ 0 fr. 23 par quintal.
magasinage...	( chaque caisse, 0.33 de réal ou 25/33.
	( chaque balle cerclée, 0 fr. 50 — non cerclée, 0 fr. 25

TARIF d'embarquement des marchandises :

par tonne. . . .	( 13 réaux.
	3 fr. 25.
	2 s. 7 d $\frac{1}{2}$ .

Les Tarifs sont les mêmes — ou à peu près — dans les autres ports du Maroc. A Mogador seulement il y a trois passages de la mer à la ville, et entre chacun un transport réglé par un tarif spécial.

### Monnaies.

Pour les relations internationales et les paiements à la douane, l'or et l'argent français ont cours en faisant prime sur les monnaies d'Espagne qu'on trouve dans toutes les villes du littoral et même dans l'intérieur. L'or

anglais fait également prime. Les billets anglais et français sont recherchés et priment de 1 à 2 ou 3 p. o/o.

La monnaie d'argent marocaine a été frappée à Paris pour le compte du Sultan. Elle comprend :

La pièce de cinq francs, appelée "ouahad de réal" par les indigènes ;

La pièce de 2 fr. 50, dite "nouss de réal" ;

— 1 fr. 25, dite "rbâ de réal" ;

— 0 fr. 50, dite "zoudj de velloun" ;

— 0 fr. 25, dite "ouahad de velloun".

Une affreuse monnaie indigène, faite d'un métal impur, cuivre, étain, zinc, antimoine, etc. mélangés par une mauvaise fusion, est appelée "fouss".

L'unité est la *mouzouna*, appelée "blanquillo" en espagnol ; elle est égale à 0 fr. 01, composée d'un fouss grand et d'un petit.

Une "once" vaut 0 fr. 04, ou quatre blanquillos, soit quatre fouss grands et quatre petits ou 8 petits et 2 grands, ou, etc.

Un "medkal" vaut 0 fr. 40 ou 40 blanquillos.

Le franc vaut 27 onces ou 108 blanquillos ou 108 mouzounas.

La pièce de cinq francs vaut, au Maroc, 13 medkals et demi, soit 5 fr. 40 en fouss. — La valeur comparative du medkal est variable.

Le "kintar" vaut 100 medkals.

## Poids.

Sur la côte on compte les thés et cafés en livres anglaises; le sucre, en livres françaises. Pour la laine il y a une grande livre indigène spéciale.

Dans l'intérieur l'unité de poids est le *retal*, soit 0 k. 850. Dans le centre du Maroc, elle est aussi appelée *harria* ou *bacalia*.

Elle se subdivise en  $\frac{1}{2}$ ,  $\frac{1}{4}$ ,  $\frac{1}{8}$ . On compte aussi les subdivisions par once.

L' "once" égale environ le poids de 6 pièces de 16 flouss.

Le "retal attarin" vaut 500 grammes.

Le "kintar" vaut 100 retals.

## Mesures.

### Mesures linéaires.

Sur la côte, en yards ou en mètres, selon la marchandise. La mesure du pays est la *cala*, qui égale 0 m. 50. Il y a ensuite le "cheber" (palme), le "saâ" (heure de chemin).

### Mesures de capacité.

Liquides : huiles : *Parcola* est l'unité. Elle vaut, en poids d'huile d'olive indigène, 62 livres anglaises.

Grains : *almud*; vaut 35 kilog. de poids en blé indigène, ou 75 livres anglaises. Se subdivise en 8 "tomenin" ou en 16 "garraf". — A

Maroc, le "haroba", 210 litres ; le "muedd",  $\frac{1}{5}$  de haroba.

Les liquides provenant d'Europe sont comptés par les mesures adoptées dans les pays de provenance.

### Hôtels, Voyages et Guides-Interprètes.

Tanger possède des hôtels pour tous les goûts, pour toutes les bourses. Le voyageur pourra se renseigner amplement sur ce chapitre essentiel dans les annonces-réclames ajoutées à cet ouvrage. Nous devons borner notre tâche, dans cette partie, à n'accepter que des réclames sur lesquelles les voyageurs pourront en toute sécurité baser un choix selon leurs goûts et leurs moyens.

En arrivant à l'unique môle, qui sert de débarcadère, on y trouve, en débarquant, une foule importune de guides-interprètes et de portefaix indigènes, qui parlent plus ou moins bien diverses langues européennes, outre l'arabe qu'ils savent tous de naissance. Pour couper court à des sollicitations ennuyeuses, il suffira d'indiquer d'une façon déterminée le nom de l'hôtel auquel on veut descendre. L'employé de l'hôtel indiqué se chargera alors seul de faire transporter les colis, passer la visite à la douane et accompagnera à destination.

Les guides-interprètes de Tanger forment une classe de gens ignares, rapaces, dont aucun

n'est capable de faire un cicerone intelligent. Ils peuvent tout juste servir à guider le voyageur dans les rues de Tanger et les environs, à faire visiter les bazars, servir d'interprète en saisissant la moindre occasion de réaliser un bénéfice sur les dépenses de leurs clients. Ils accompagnent les touristes dans les excursions autour de Tanger, mais ne peuvent donner que des indications banales; ils ne savent rien de l'histoire, des lieux célèbres par les événements du passé, ou des endroits intéressants au point de vue archéologique. Les seuls que nous pourrions recommander sérieusement comme *ciceroni* ne font pas le métier de guide-interprète; ils consentiraient seulement à faire des voyages à l'intérieur avec des touristes de distinction, désireux de connaître le Maroc sous toutes ses faces.

M. LÉON DAVIN, né à Tanger, photographe, électricien. Il a visité presque tout le Maroc en garçon intelligent qui a quelque instruction; il a en outre pratiqué des fouilles archéologiques sous la direction de M. Tissot, puis avec M. de Lamartinière. C'est un compagnon de route doux, aimable et *débrouillard*. Il parle l'arabe, le français, l'espagnol et un peu d'anglais;

M. ANTONIO SOTIRY, un colosse, enfant du pays, qui tient aujourd'hui un café et fait le commerce des conserves, vins et liqueurs, tabacs, etc... Il a parcouru toute la côte qu'il connaît *intelligemment*, ainsi que Fez et Mekhinez. Il a surtout fait avec M. le comte de Chavagnac

les voyages du Riff à Tanger, par terre et par mer, et le voyage de Tanger à Ouazzan, Fez, Meknessa, Tedla, Oudjda, Oran.

Il tient tentes, lits de campagne à la disposition des voyageurs pour lesquels il se charge d'organiser les voyages.

Les guides-interprètes de profession les plus connus comme *guides* et *interprètes* sont les suivants :

EL ARBI BEN DAJAMAN, muni d'excellents certificats, attaché à la Villa de France; parle français, anglais, espagnol. A beaucoup voyagé.

MOHAMMED BEN HADJ, attaché à l'hôtel Continental, le plus bel homme de Tanger; parle anglais très bien, français assez bien, espagnol et arabe. — *Certificats.*

HADJ KADDOUR SAHVA, de l'hôtel Continental; parle plusieurs langues. — *Certificats*

ABRAHAM OBADIA; roule le Maroc depuis sa naissance. Homme affable, connaît bien le français, l'espagnol, l'italien et naturellement l'arabe. Il accompagne les voyageurs avec ses propres bêtes, fournit la tente et tout ce qu'il faut en voyage. Il est indépendant de tout hôtel.

Les autres guides-interprètes de Tanger ne peuvent être recommandés par une plume impartiale, les uns pour manque de connaissances, les autres pour diverses raisons. — Nous faisons remarquer que pour conserver toute liberté de plume, nous n'acceptons aucune réclame des

guides interprètes, et cela dans l'intérêt même du voyageur.

Un garçon qui mérite d'être employé est un guide-cuisinier-interprète qui a déjà pas mal battu le Maroc et parle l'anglais, le français, l'espagnol, l'italien ; il est européen et s'appelle LORENZO.

VOYAGES. — Les voyages par terre sont très coûteux au Maroc. Il faut emmener montures, bêtes de charge, tentes et accessoires, provisions solides et liquides, un peu de pharmacie ; par contre on peut rédaire la garde-robe et le linge à ce qui est strictement indispensable. Outre un guide-interprète, on se fait accompagner par un "moghrazni" (cavalier du Maghzen), donné par la Légation ou le Consulat dont on dépend. Ce soldat, payé 5 fr. par jour, couvre le voyageur de la responsabilité du gouvernement marocain, fait donner des vivres, de l'orge, etc...

On peut, à ses risques et périls, faire le voyage sans être accompagné. Personne ne s'y oppose, mais on perd tout droit à réclamer contre les vols, les attaques, etc. dont on pourrait être victime sur le territoire marocain. Il est donc préférable, avant de se mettre en route, d'aller se faire inscrire au consulat de la nation dont on est citoyen, en présentant les pièces d'identité, puis demander un soldat et faire la déclaration des valeurs qu'on emporte à l'intérieur.



## CHAPITRE II.

# VILLES ET ITINÉRAIRES.

### Tanger.

A trois heures de navigation sud-ouest de Gibraltar, les eaux du détroit pénètrent dans la côte marocaine entre des collines dont la disposition générale forme un hémicycle comprenant la baie de Tanger. L'ouverture en fait face à la côte espagnole et les extrémités en sont marquées par les masses rocheuses qui terminent brusquement les collines sur les eaux du détroit. Vers l'est, c'est la pointe Malabat ou Blanqui, un entassement de roches grises sur les flots sombres, couronné d'une vieille batterie à embrasures et d'une tour ruinée, dite tour Blanqui, visible de toutes parts, qui servit autrefois de phare et de télégraphe aérien. Vers l'ouest de la baie, à dix milles de mer, c'est la muraille de granit noir d'où la citadelle de Tanger domine le détroit et la ville qui étage, en arrière



et au pied de la forteresse, ses blanches terrasses en gradins irréguliers sur les pentes s'élevant de la baie vers l'ouest.

La Casbah (ou citadelle) occupe tout le sommet du petit mamelon rocheux, de façon à commander le détroit par sa face nord — la principale — et, par son flanc droit, l'entrée de la baie. Ses hautes murailles crénelées enserrent le palais du gouverneur (Bacha) de Tanger, bâtiment appelé du nom de Dar el Maghrzen, le Mechouar ou maison de justice, une grande mosquée, des batteries, des prisons, des logements de soldats et de vastes écuries.

La muraille du nord, bâtie sur les rochers qui descendent presque à pic dans le détroit, est garnie, dans sa partie ouest — point le plus élevé de la Casbah — de diverses batteries dont une seule mérite mention. C'est le Bordj Nâam, construit récemment par des officiers anglais de Gibraltar pour le compte du Sultan; il est armé de deux canons Armstrong de vingt tonnes. Des artilleurs marocains y habitent; ils s'occupent principalement à tresser des paniers pour gagner leur vie, à jouer aux cartes et à boire le thé. Leur solde est dérisoire, équivalente à trois sous par jour. Aussi sont-ils très complaisants pour l'étranger qui désire visiter la batterie et jeter un coup d'œil sur le détroit, moyennant une petite offrande qui les met tous en liesse.

Près du Bordj Nâam est une voûte sous laquelle passe la ruelle le long du mur nord. Le

touriste trouvera là une inscription romaine, dans une pierre ; nous lui souhaitons de pouvoir arriver à la déchiffrer.

La partie basse de la Casbah, à l'est vers la baie, est occupée par les prisons (habs), vieilles constructions délabrées prolongées par le bâtiment du Bit-el-Mal (Trésor) dont le vieux style maure et les rangées de colonnes forment une façade de couleur toute locale. Par les lunettes des portes, le touriste donne librement un coup d'œil dans les enceintes où grouillent pêle-mêle les prisonniers. Ceux-ci viennent alors demander la charité ou offrent leurs travaux de palmier, de junc tressés, pour subvenir à leur nourriture dont le gouvernement marocain n'a aucun souci. Les gardiens, accroupis devant les portes, laissent trafiquer sans dire un mot ; quand leurs prisonniers ont de l'argent ils en profitent.

Le Mechouar, ou maison de justice, est sur le flanc du Bit-el-Mal, dont le sépare une courte montée pavée conduisant au grand portail mauresque qui donne accès dans l'intérieur du Dar el Maghrzen, ou palais du gouverneur. Le Mechouar est un simple portique formé de colonnes précédées d'un grillage, en arrière duquel est la chambre où le Cadi (juge) donne ses audiences et prononce les sentences traduites en coups de bâton par le bras d'un soldat.

Le palais du Bacha est une vaste habitation dont la cour intérieure est entourée de seize colonnes de marbre formant portique. Les

chambres principales ont de superbes plafonds en bois spécial tiré du Riff, sculpté, peint et doré, dans le plus pur style indigène. Les colonnes du Mechouar et du Dar el Maghrzen proviennent d'un ancien temple romain découvert sous ces lieux. Il faut une permission pour visiter.

Une place rectangulaire, mal tenue, s'étend entre les murs est de la Casbah et les prisons, le Mechouar et une partie de la muraille nord. C'est vraiment l'endroit le plus maure de Tanger. Bien des amateurs ont croqué ou photographé ce site, bien des peintres se sont inspirés de son style, de la façade du Bit-el-Mal. Rarement le costume européen y vient faire tache, dans un tableau de couleur locale intense et pure, avec les soldats assis sur les degrés du Mechouar, du Bit-el-Mal, devant la maison du Bachu, les gardiens accroupis ou étendus devant les portes basses des prisons, les enfants maures jouant sur la place, les chevaux entravés à la corde, les femmes ou les parents des prisonniers apportant à ceux-ci quelque secours ou quelque nourriture. Il faut voir cette place vers neuf heures du matin quand le Cadi rend la justice convertie en coups de bâton par les bras des askars (soldats) ou des moghrzeni (soldats du Maghrzen); il faut la voir encore au soleil couchant quand le calme le plus absolu a fait place au mouvement de la journée.

De cette place, la porte dite Bab el Assa, vers l'est, et celle du sud dite Bab el Casbah

donnent accès aux deux chemins qui de ces côtés descendent à la ville. De Bab el Casbah on a devant soi un beau panorama. La porte domine une pente très courte, mais unie et très rapide, qui dégringole vers les pâtés de maisons descendant à la baie et dont les terrasses sont parfois peuplées de femmes maures. De là l'œil du touriste embrasse tout Tanger. En avant, la ville s'élève, avec ses vieilles murailles crénelées, jusqu'au sommet du mamelon où se trouve le cimetière des juifs; à droite, elle redescend en suivant toujours la ligne des créneaux, pour se relever contre et jusqu'au pied de la Casbah. En avant, vers la droite, le regard dépassant l'enceinte fortifiée, découvre le Grand Soko (marché extérieur) dominié par la Villa de France avec ses ombrages touffus; trouve plus bas le jardin, plein de verdure, du Consulat d'Allemagne, de là remonte au cimetière maure coupé par un chemin pavé, et s'élanche sur la montagne (El Monte) garnie de maisonnettes et de villas mi-cachées dans les jardins. En avant, vers la gauche, au pied de la ville, s'étendent la baie, sa plage sablonneuse et les dunes, puis la plaine des salines, la rivière avec un pont en ruines; l'œil du touriste remonte ensuite les collines fermant la baie et, de sommets en sommets, va s'arrêter au loin sur les pics des montagnes de Ceuta, et ceux de Tétouan à l'horizon. Les nombreux pavillons bariolés des légations, flottant aux hampes, mettent sur Tanger une note gaie qui complète le coup d'œil.

Mais l'impression change vite quand on parcourt la ville. C'est un labyrinthe de ruelles tortueuses, sales, étroites, un dédale de voies pleines d'immondices, dans lequel un étranger ne peut se reconnaître.

L'artère principale est celle que le voyageur gravit aussitôt débarqué. Elle s'élève depuis les bâtiments de la douane — on dit "la Marine" — jusqu'à la porte du Grand Soko, en traversant le "Soco Chico" (petit marché intérieur et central) qui forme, au centre de Tanger, une place aussi petite qu'affreuse, entourée d'échoppes arabes et espagnoles adossées à des maisons. Du pavage, il suffit de dire que Blondel disait qu'il n'avait plus à prouver ses talents d'équilibriste, puisqu'il avait monté et redescendu sans accidents la grand'rue de Tanger.

Quittant la douane, et après en avoir dépassé la première porte, on monte entre deux murs jusqu'à Bab el B'har (porte de la Marine) en laissant à gauche une batterie basse faisant face à la baie et désarmée depuis peu. Immédiatement après Bab el B'har, une grande porte donne accès à une batterie moderne, dite Bordj Tepana, armée de deux canons Armstrong de côte.

Quittant la montée principale et tournant à droite de Bab el B'har, on suit une rue tortueuse qui conduit le long de Bordj Hadjaoui (batterie des saluts) au-dessus de la Marine. En haut de la rue, à droite, se trouvent la maison de S. A. le Chérif d'Ouazzan, puis l'hôtel

Continental dont l'entrée précède immédiatement une voûte conduisant à la place dite de Dar Baroud (de la poudrière), place bien mauresque d'où l'on accède à la pointe extrême de Tanger et au Bordj Richa armé de deux canons Armstrong. Cette batterie commande à la fois le détroit et l'entrée de la baie. Une rue tortueuse, escarpée, horriblement pavée, mais pittoresque, s'élève de Bordj Richa au Bab el Assa, porte est de la Casbah.

Reprenant la montée principale depuis Bab el B'har, on laisse à gauche le Bordj Topana protégé par un mur élevé auquel font face de mauvaises masures; à l'extrémité de ce mur, descend une rue entre le Bordj et la Mosquée, vers Bab dar Dbaâ qui regarde la plage. Quant à la Mosquée, elle n'a rien de remarquable; le minaret est, comme toujours, une tour carrée dont les faces sont ornementées de médaillons très ordinaires en briques de l'ez dites "azouléas."

Depuis la Mosquée jusqu'au Petit Soko, à droite et à gauche, des magasins, des bazars et les bureaux des Compagnies de navigation françaises, espagnoles et de Gibraltar. Les postes espagnole et anglaise se trouvent, la première sur le Petit Soko (Soco Chico), la seconde en avant d'arcades; elles ont chacune, dans la façade, une horloge publique. A gauche de la poste espagnole s'élèvent les bâtiments européens des Légations d'Italie, d'Espagne et de Portugal; la légation d'Angleterre a son entrée

sous une arche voûtée, plus bas que la maison de Portugal, *rue des Légations*.

Au Soco Chico se tient tous les soirs un petit marché de femmes indigènes, vendeuses de pain, de fruits, etc., de confiseurs marocains étalant leurs bonbons étranges. A la clarté des lampions fumeux, des chandelles souffreteuses disposées sur le sol ou éclairant les échoppes curieuses qui entourent la place, cela fait un spectacle dont le pittoresque est augmenté par les groupes de femmes et d'enfants se pressant, se disputant à la fontaine.

Du Soco Chico, l'artère morte vers Bab el Fas (porte de Fez) qui la termine; de petites boutiques juives, arabes, peu d'européennes, la bordent de droite et de gauche. Trois maisons y font contraste avec les constructions basses de la rue. C'est d'abord, et à gauche, le portail de la maison habitée par Si Mohammed Torrès, ministre des affaires étrangères du Sultan; immédiatement après, la maison, précédée d'une grille, appartenant aux Franciscains espagnols, dont le supérieur est le Père Lerchundi, évêque apostolique de Ceuta, personnalité très connue au Maroc et dans le monde diplomatique.

L'église catholique des Pères est adjacente à leur maison et ouvre sur la rue, en dedans de l'alignement général. Plus haut et à droite, sont deux belles maisons appartenant à des israélites.

En avant de Bab el Fas, la rue forme une petite place d'où descend, vers la droite, la rue

conduisant au guichet de la poste française, établie dans la Légation de France.

L'étroite porte de Bab el Fas est percée dans le mur de fortification. Elle est continuellement obstruée par une foule bigarrée, allants et venants, des ânes chargés ou à vide, des mules, des cavaliers européens ou indigènes. Là passent tous les types, tous les costumes de l'Europe occidentale et du Maroc. Les cris continuels de "Balek, Balek!" (attention ou gare!) jetés par les conducteurs d'animaux, les portefaix et les cavaliers, le tintement des sonnettes agitées par les porteurs d'eau chargés de leurs outres pleines, avec des gobelets en cuivre brillant, forment un brouhaha continu; et le tableau varie incessamment.

Immédiatement après, de Bab el Fas à gauche, est l'entrée du marché ordinaire, resserrée entre des murailles garnies d'arcades, où juifs, maures et chrétiens, des restaurateurs marocains, des femmes arabes, des bouchers indigènes ou espagnols, à l'abri sous les arcades ou des huttes de branchage, vendent à une cohue bariolée les viandes, légumes, fruits, le poisson, etc... Cela mérite un tour dans les étroites allées où l'on en est quitte pour quelques bouculades inoffensives.

Un passage voûté, muni d'une porte, conduit de là au Grand Soko.

Cependant reprenons la promenade depuis Bab el Fas, en avant de laquelle s'étend, toute bossuée, la place des Sammari (maréchaux-fer.



rants), dans un cadre irrégulier de vieilles murailles. Des mules, des chevaux, des ânes attendent leur tour de se faire chausser par les maréchaux ferrants en djelabia (nom marocain du burnous), dont les uns travaillent les pieds des animaux tandis que d'autres, accroupis dans des espèces de niches, appréhendent à froid les fers sur des enclumes microscopiques.

Les Sammari sont non seulement maréchaux-ferrants, mais encore vétérinaires. Le touriste pourra les voir parfois mettant le feu aux bêtes malades ou pratiquant des saignées; ce sont les deux remèdes auxquels se borne à peu près leur art qui sait encore guérir, traiter au beurre rance et au savon noir les animaux malades. En contre-bas, à droite, une nouvelle porte donne issue de la place; c'est Bab-es Sammari, toujours encombrée comme la précédente. Elle donne sur une route pavée, close entre les fortifications et le jardin de la Légation allemande, et sur laquelle ouvrent trois portes nouvelles, outre celles qu'on passe.

Immédiatement à droite, c'est la porte du "Fondak del Trigo" (caravansérail du blé). Dans un vaste espace, très sale, entouré de murailles crénelées, se tient le marché des grains apportés de l'intérieur à dos de chameaux. Cela vaut un coup d'œil en passant; on observe sur le vif les modes du pays pour vendre et acheter; l'on assiste à des discussions drôlatiques que la mimique expressive des acteurs suffit à faire comprendre en partie.

Bab el Marchan sépare la précédente porte du jardin de la légation d'Allemagne, clos par un vilain mur. De cette porte la route suit l'extérieur des fortifications en descendant jusqu'à un petit pont et en laissant à gauche un petit chemin qui conduit au cimetière européen. Une pente assez rapide, mais large, assez bien pavée, monte jusqu'au Consulat d'Amérique. De ce point une courte montée s'élève jusqu'à Bab el Marchan, porte ouest de la Casbah ; à gauche, deux sentiers s'élèvent doucement entre les buissons jusqu'au plateau de Marchan.

A gauche de Bab el Sammari et en face des portes du Fondak et de Bab el Marchan, on passe sous Bab-es Sok qui donne accès au grand marché extérieur. La route pavée le traverse et s'élève vers la Villa de France, point culminant qui domine tout ce terrain en pente et compris entre les murailles et le cimetière maure, de l'est à l'ouest. En face de Bab-es Soko, la bordure supérieure du marché est formée par une courte ligne de constructions basses, terminée au chemin pavé par une maison européenne.

Les grands marchés se tiennent les jeudi et dimanche de chaque semaine. Dans la partie supérieure du Soko, sous la Villa de France, c'est le marché aux bestiaux destinés à Cadix et à Gibraltar. Les produits amenés par les campagnards, paille, herbe, fruits, légumes, charbon de bois, volaille, œufs, laitage, sel, etc. sont vendus dans la partie qui s'étend à gauche de la route pavée, entre la bordure supérieure

et les murailles de la ville. Des tas d'immon-  
dices et deux restes de marabouts vénérés des  
Arabes en sont les seuls ornements. Le coup  
d'œil offert par le marché est assez curieux  
pour le touriste. Anes, mules, chevaux, chargés  
ou déjà débarrassés de leurs fardeaux, sont  
mêlés aux groupes compacts de maures, fem-  
mes et hommes, accroupis ou debout, vendant  
leurs produits aux Tangériens qui marchandent  
en arabe, espagnol, voire même en français ou  
en anglais. C'est une Babel de costumes bibli-  
ques et européens, de types formant contraste.  
Le marché aux enchères des ânes, mules et  
chevaux se tient sur la route pavée.

Les charlatans indigènes ne manquent pas  
au tableau : charmeurs de serpents, jongleurs,  
chérifs (saints) diseurs de bonne aventure, tou-  
jours avec l'accompagnement obligé de musi-  
que indigène ; farceurs de tous genres, entourés  
d'un cercle de badauds qui jettent parfois un  
"flouss," et n'ont sur ceux d'Europe que la  
différence du costume, de la langue et du teint.

En face de la légation d'Allemagne, et contre  
la route pavée de "El Monte," se tiennent les  
chameaux déchargés. Au coucher du soleil, les  
chameliers font agenouiller leurs bêtes qui  
braient, mugissent, beuglent ou grognent pour  
s'accroupir aux cris de "Zit, Ogód, iallah!"  
accompagnés de gestes et de coups de badine.  
Elles sont disposées en cercle, la tête au centre  
ou sur deux rangées parallèles face à face pour  
manger l'orge du soir, avant la nuit. Le repas

du chameau est curieux à observer ; quand il est terminé, celui qu'on dénomme le " vaisseau du désert " relève son long col et sort de la gueule une vessie d'eau qui fait un glou glou très fort et particulier ; après quoi l'étrange gargoulette est retirée à l'intérieur. (Nous rappelons que l'organe génital du chameau est disposé de l'avant à l'arrière).

Ces immenses bêtes ainsi accroupies, les chameliers campés sous les tentes devant lesquelles brûlent des feux, les piles de ballots composant les charges de la caravane, donnent l'idée du campement d'une caravane dans une oasis de l'Afrique.

Du cimetière maure, on domine Tanger qui descend vers la baie, la plage, la partie est du détroit ; la Casbah découpe nettement sur le ciel ses sombres murailles et ses bâtiments, sa mosquée dont le minaret s'élève au dessus des faites environnants. La rampe de Bab el Casbah s'étale nettement sous la porte où passent continuellement des Maures dont le costume, vu à distance et dans un cadre pittoresque, produit un effet artistique.

Puisque nous sommes en dehors des fortifications, faisons la promenade du Marchan. Deux chemins y conduisent : celui déjà cité, depuis le pont situé au pied de la rampe qui monte au consulat d'Amérique, et un autre partant du pont et s'élevant à gauche en cotoyant l'endroit qui sert d'abattoir public.

Le plateau du Marchan est le prolongement

ouest du mamelon de la Casbah ; il s'étend le long du détroit par des pentes abruptes et rocheuses où le touriste découvrira aisément d'anciens tombeaux phéniciens. Il a environ un kilomètre de long sur trois ou six cents mètres de largeur. Des villas européennes, précédées ou entourées de jardins le bordent sur la mer et le côté opposé. La vue court de là sur tout le détroit et les sierras d'Espagne depuis le cap Trafalgar jusqu'au rocher de Gibraltar. Au sud les collines du Maroc s'étagent et arrêtent la vue ; à l'est et au sud est, la Méditerranée, la montagne des Singes et les pics de Tétouan ferment l'horizon. A l'ouest, se dresse "El Monte" (La Montagne) aux flancs verdoyants ombrageant de nombreuses villas, séparé du Marchan par un profond ravin aux flancs escarpés, au fond duquel coule la Rivière des Juifs pleine de rocs. A l'embouchure de cette rivière — ou plutôt torrent — dans la mer, est une caverne assez profonde où l'on a trouvé des instruments de l'âge de pierre, ce qui pourrait la faire attribuer aux troglodytes.

Le "Tangier's Cricket Club" tient au Marchan ses réunions hebdomadaires, auxquelles prennent part les Anglais et les Américains de la colonie.

A Tanger, il n'y a guère d'autres promenades que ce plateau, le chemin d'El Monte, et la plage. Mais cette dernière est la plus fréquentée. Des constructions européennes s'y sont élevées depuis peu d'années ; des cabines roulantes

sont à la disposition des amateurs de bains de mer ; deux établissements espagnols louent ces cabines et les accessoires de bain ; ils vendent aussi des rafraîchissements. C'est le rendez-vous des baigneurs, des promeneurs à pied et à cheval. On parcourt les dunes ou l'on suit la plage jusqu'à la rivière des Salines.

La nuit tombée, les portes de la ville se ferment et la vie tangérienne se concentre dans l'intérieur des maisons. Il ne reste au voyageur qu'à visiter le Tanger nocturne ou à s'enfermer au salon de lecture, ou au "Smoking room" de son hôtel. Pas de cafés, pas de distractions comme en Europe.

Il existe bien un cercle espagnol, près de la poste anglaise, et un autre cercle, dit du Commerce, composé des commerçants israélites ; mais on n'y est admis que sur la présentation d'un ou plusieurs sociétaires. Ils sont du reste à l'état rudimentaire. Assister à un mariage israélite est une aubaine très difficile à se procurer. Il est plus facile de tomber sur un mariage arabe ; assez fréquemment on peut rencontrer l'escorte d'une mariée maure promenée de nuit, à la lumière des torches, sur une mule portant une litière fermée qui cache l'épousée aux yeux de tous. On se fera indiquer par son hôtel deux cafés maures, très propres, où l'on ira boire un café indigène ou une tasse de thé à la verveine, pour avoir occasion d'examiner les lieux et les gens (prix : 10 centimes la tasse).

Le touriste se ferait une fausse opinion du

Maroc s'il voulait juger tout le pays d'après Tanger. Dans cette ville, la population est mêlée : 6.000 Maures ou nègres façonnés au contact des Européens, 8.000 israélites vivant sous l'égide des pavillons étrangers, 5.000 Espagnols et un millier d'autres Européens, dont le noyau est formé par les personnels des légations, constituent un centre très différent des autres villes marocaines. Le mellah — ancien ghetto des juifs — n'y existe pas. On y parle l'arabe, l'espagnol, le français, l'anglais ; des hôtels à l'euro-péenne reçoivent le voyageur qui ne change pas d'habitudes en passant le détroit. Ce n'est plus l'Europe, il est vrai, mais ce n'est pas encore le Maroc ; c'est une ville bâtarde et neutre qui n'est plus entièrement marocaine et pas encore européenne. Les pâtés de maisons mauresques y sont dominés par des constructions nouvelles qui chaque jour gagnent du terrain, tachant la couleur locale d'affreux volets verts et des lignes sans grâce d'une architecture hybride qui n'a d'euro-péen que la rigidité et la platitude. Pour l'artiste, c'est désolant ; son vieux Tanger s'enlaidit, va disparaître. Peintres, hâtez-vous ! Par contre, le voyageur qui vient à Tanger dans un but utilitaire a tout lieu de se réjouir : par les volets verts, par l'absinthe française, le gin anglais, les bières allemandes et l'aguardiente d'Espagne, la civilisation s'infiltré au Maroc. Quand S. M. Chériffienne aura pris goût aux apéritifs d'Europe, la conquête pacifique du Maroc sera faite.



\*  
\* \*

Anthée est réputé fondateur de Tanger ; les Arabes de leur côté ont une autre légende sur la naissance de Tandja (nom arabe de cette ville). Laissons de côté le merveilleux et disons que les origines, l'emplacement et l'histoire de Tanger sont absolument obscurs. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, en se basant sur les traditions berbères et sur quelques allusions nettes des auteurs grecs, c'est qu'il existait une ville de ce nom dès la plus haute antiquité, et bâtie par les Amazirgues. Elle était située dans la petite plaine qui se trouve au fond de la baie, à quatre kilomètres sud-est de la ville actuelle ; l'emplacement est marqué par l'oued Hakk, une tour ruinée ayant servi de télégraphe aérien, les jardins et la rivière des Salines. Il n'en reste pas de vestiges. Procope dit qu'en cette plaine, près d'un puits, il y avait deux colonnes de pierre blanche sur lesquelles étaient gravés ces mots en lettres phéniciennes : " Nous sommes les exilés de notre pays par Josué, le voleur, fils de Navé. "

Les ruines qu'on trouve à cet endroit, sur la rivière, et qu'on aperçoit distinctement de tous les points de la baie, doivent appartenir à l'oppidum construit lors de l'occupation romaine.

Quoi qu'il en soit, on appelle cet endroit Tandja el Balia, ou le Vieux Tanger.

Les quelques fouilles superficielles faites dans cette plaine par M. Tissot, puis par M. de La-



martinière, n'ont amené que la découverte d'épaves romaines dont les briques portent, sur champ, les lettres I M P A U G. (*Imperator Augustus*).

Des redoutes construites par les Anglais autour de la ville, il ne reste rien.

Dans la ville actuelle, on trouve des traces évidentes de l'occupation romaine et des Portugais ; quant aux Goths, aux Vandales, aux Grecs et aux Phéniciens, il n'en reste pas un seul souvenir.

En démolissant les maisons de la ville, on trouve des constructions romaines. Sur l'emplacement de l'église des Franciscains on a mis à jour une superbe mosaïque romaine qui ne fut pas conservée.

Sur le plateau du "Camino ancho," au jardin Scovasso, on a trouvé des colonnes dont la forme semble être grecque.

Les fondations de la citadelle sont romaines ; une inscription illisible s'y remarque sur le mur nord près du Bordj Nâam.

Une inscription portugaise portant le millésime de 1623 est encore très nette sur une pierre qu'on trouve en longeant le mur de la Marine depuis le môle jusqu'en dessous de la maison du "Printemps" ; elle atteste que les Portugais sont les auteurs de ces murailles.

A la Casbah, on a retrouvé les restes d'un temple romain avec de belles colonnes en marbre qui garnissent aujourd'hui le Mechouar et le palais du gouverneur. Les monnaies romai-

nes se rencontrent assez fréquemment. Quant aux monnaies lybio-phéniciennes, on n'a recueilli jusqu'ici que deux ou trois pièces, et encore dans les environs de Tanger.

A l'endroit où commencent les dunes, sur la plage et sur la rivière des Salines, on aperçoit les restes d'un pont qui semble avoir possédé une assez grande longueur, à en juger par la hauteur de la demi-arche restée seule debout. Ce pont est attribué aux Romains qui avaient tout près de cet endroit (peut-être même les ruines que nous avons déjà signalées au fond de la plage en sont-elles les vestiges) une espèce de camp retranché, avec magasins pour les vivres et les approvisionnements en tous genres. Les historiens disent que les pirates arabes, poursuivis par les Espagnols, se réfugiaient dans la rivière qui possédait alors une embouchure très large et profonde. Pour éviter de laisser approcher les ennemis, les pirates firent sauter le pont qui depuis est resté sans réparations.

\*  
\*\*

NOTICE HISTORIQUE. — Nous renvoyons à l'ouvrage de Lamprière pour la légende arabe de la fondation de Tanger par Sedded ben Had, qui gouvernait le monde et choisit l'emplacement pour y faire bâtir sa capitale.

L'histoire certaine de cette ville ne commence qu'avec les Romains qui en firent *Tingis* (sous Claude elle porta le nom de *Treducta Julia*) et

l'occupèrent jusqu'à l'arrivée des Goths d'Espagne que chassa Bélisaire. Ils l'abandonnèrent à la chute de l'empire romain. Aussi jusqu'en 672 n'a-t-on plus sur l'histoire de Tanger que des données tout à fait vagues.

En 672, arrivèrent d'Orient les Oméiades qui dans leur poussée triomphante avaient déjà pris Melilla et Ceuta. C'est de Tanger qu'ils s'élançèrent sur les côtes d'Espagne que leur ouvrit la célèbre victoire de Guadalete en 711. En 780, les Edrissides élevèrent Tanger aux Oméiades, maîtres de l'Andalousie. Jusqu'en 1610, cette ville appartient aux sultans du Maroc. A cette date, Alphonse V, de Portugal, l'enleva d'assaut, après que ses cinq frères eurent été repoussés avec grandes pertes. Tanger fut dès lors la capitale des possessions portugaises sur les côtes marocaines, et ce fut pendant 53 années. Quand Don Juan VI, de Portugal, maria l'infante Catherine à Charles II d'Angleterre, il lui donna en dot 2.000.000 de cruzados, Bombay et Tanger qui fut aussitôt occupé par les Anglais. Les Portugais avaient construit la plupart des murailles qui protègent Tanger, en se servant des fondations romaines. A la Marine et sous la batterie Tepana, on trouve une inscription portugaise très lisible portant la date de 1823.

Leurs successeurs complétèrent le système de défense et construisirent un port entre deux môles qu'ils firent sauter en quittant Tanger dont l'occupation coûtait des sacrifices de tous

genres, les Maures ne cessant de harceler la garnison qui souffrit de nombreux échecs.

Depuis 1684 jusqu'à nos jours, Tanger est resté au pouvoir des Sultans. Il n'y a rien à mentionner de remarquable que le bombardement que fit subir en 1791 la flotte espagnole et celui de 1844 par l'escadre du prince de Joinville.

\*  
\* \*

CLIMAT. — Avant de quitter Tanger, il est utile de parler de son climat.

Il tient le milieu entre celui d'Alger et celui des Iles Canaries, moins sec que le premier, moins humide que le second. Une certaine humidité saline très saine flotte dans l'air toute l'année. L'hiver, il faut s'en garder. Cela n'a pas de conséquences pour les constructions européennes bien faites, mais les maisons maures en souffrent passablement.

Huit mois de l'année sont beaux, secs, sans pluie. Environ quatre mois sont occupés par la saison des grandes et des petites pluies.

La température moyenne de l'hiver ne descend jamais au-dessous de 12° ; celle de l'été se trouve vers les 28° centigrades. Il fait beaucoup moins chaud à Tanger que sur les côtes de l'Andalousie.

Les vents dominants sont ceux de l'est : on les appelle " el Levante " ; ceux de l'ouest sont moins fréquents : ils s'appellent " Poniente ". Ceux du sud et du nord sont très rares.

Par sa proximité de l'Europe, sa situation, à cause de son climat et de sa baie admirablement disposée pour former un magnifique port, avec peu de dépenses, Tanger est destinée à prendre un essor formidable et subit, dès qu'un événement politique quelconque ou la volonté de S. M. Chériffienne ouvrira le Maroc à notre civilisation. Elle a un avenir brillant comme station balnéaire d'été, séjour de villégiature, place de transit pour l'importation et l'exportation. Déjà malgré les obstacles de tous genres, la poussée européenne se fait très fortement sentir. Quelques routes, quelques améliorations autour et au dedans de la ville suffiraient à y attirer une foule de voyageurs. Le touriste trouverait alors tous les agréments de l'Europe avec les scènes d'un monde biblique dans un cadre qui n'est inférieur qu'à celui du Bosphore.

### Les excursions aux environs de Tanger.

Aucun touriste ne vient à Tanger sans faire une promenade au Cap Spartel, distant de 16 kilomètres. Les chevaux de louage, fournis par l'hôtel ou pris directement chez les loueurs, vous y portent en deux ou trois heures selon qu'on veut pousser la marche. Les personnes qui n'ont pas l'habitude du cheval feront bien de louer une mule, monture commode, facile, au pied sûr et rapide ; il est difficile de tomber

des selles larges et rembourrées dans lesquelles le plus mauvais cavalier se trouve à son aise.

On sort de la ville par Bab-es-Souk (porte du marché extérieur) et on suit le chemin qui tourne à droite devant la légation d'Allemagne, en laissant à gauche la montée qui traverse le grand Soco. La route assez mal pavée passe entre les talus du cimetière maure tout plein d'aloès dont les grandes tiges centrales semblent former un grand jardin d'asperges de Cent gardes, nom que nous leur donnions en Algérie. On s'élève légèrement jusqu'au consulat d'Autriche-Hongrie, construction élevée, précédée d'un jardin aussi rococo que la maison. Puis le chemin s'enfonce sous deux bords de verdure jusqu'à la descente où s'arrête le pavage. En face, au delà du petit vallon, se dresse El Monte, présentant sa face sud-est couverte de gourbis isolés. On arrive bientôt au Ruisseau des Juifs que l'on passait jadis sur un pont qui fut détruit par les eaux de l'hiver 1886-87. On passe à gué. C'est le pied de "El Monte." Par un chemin assez mauvais et rapide on gravit la première pente, laissant à droite les restes d'un aqueduc romain jeté au-dessus du ravin dont l'ouverture fait une jolie échappée sur la mer. Au haut de la montée, on aperçoit un joli portail mauresque défigurée par un volet vert et une porte également verte. C'est l'entrée du jardin de l'ex-consul général d'Amérique à Tanger, M. Mathews. Le chemin court ensuite sous la verdure, de chaque

côté des jardins avec leurs villas garnies de fleurs grimpantes, discrètement voilées sous des rideaux de verdure. On laisse à droite la chapelle des Pères Franciscains, puis un marabout marqué par un drapeau. Le chemin tourne alors à droite, descend jusqu'à une fontaine, laquelle est à peu de mètres de la montée, pavée et très raide, qui tourne brusquement à gauche pour conduire au sommet d'El Monte.

Depuis le bas de la Montagne, le touriste qui monte voit constamment le panorama s'étendre, s'élargir. Arrivé sur la montagne, il se trouve récompensé des efforts de sa monture qui a péniblement hissé jusque-là son cavalier. Tanger, la baie, la plage, la tour Blanqui, le détroit tout entier, Tarifa, Gibraltar, la Méditerranée, la Casbah, le Marchan, les vallons du sud, les collines, puis les cimes, les arêtes et les pics qui ferment l'horizon à l'est et au sud est, le regard embrasse tout ce vaste et superbe panorama. La route descend, remonte, et l'on aperçoit alors et l'Océan et l'ouest du détroit; cet endroit est appelé B'hareïn (les deux mers). Pour peu qu'on veuille s'en donner la peine, on trouvera, à quelques mètres de cette place, un fort banc de coquillages pétrifiés; fait dont nous n'avons pas besoin d'indiquer les déductions toutes naturelles. On jugera sur place. On grimpe le dernier sommet, puis on redescend sur le détroit, entre des sites agrestes, des rocs énormes, et l'on a vite atteint le Cap Spartel où se dresse le phare construit

avec la permission du sultan Si Mohamed, père du souverain actuel, par des ingénieurs européens. C'est la pointe extrême nord-ouest du continent africain.

C'est l'ancien cap de la Vigne, de Strabon. En creusant le terrain, on trouve parfois d'énormes ceps de vignes qui justifient la dénomination du géographe ancien. Il nous paraît peu probable que l'assertion du même auteur puisse être bien établie quand il fait du Cap Spartel le siège de la ville de Mediouna. Ce site agreste, sauvage, n'aura pas tellement changé de configuration qu'il puisse avoir servi, même dans ces âges déjà reculés, d'emplacement à une ville considérable. En tous cas, rien dans les rares trouvailles faites à cet endroit ne vient appuyer cette opinion.

Aujourd'hui le phare, de style mi-oriental à l'intérieur, s'élève majestueusement solitaire sur des assises de rochers qui dominent les flots ; son feu blanc fixe, avec lentilles paraboliques en gradins, éclaire à 25 milles les eaux de l'Océan et du détroit.

Dans sa simplicité, sa sauvagerie grandioses, le Cap Spartel produit sur le touriste une impression très réelle : au loin le cap Trafalgar et les côtes d'Espagne, l'Océan infini ; tout contre, des pics rocheux, des côtes agrestes échancrant la mer dont la blanche écume forme des festons de dentelles bordant les sables, les rocs ou les broussailles sombres des rivages ; quelques faucons planant dans le ciel



bleu ou perchés immobiles sur la cime du roc, tel est le panorama à l'extrémité nord-ouest du continent africain.

M. Gunper, l'aimable gardien-chef du Phare, fait complaisamment visiter la tour aux personnes munies d'une permission consulaire. Au besoin, on trouve chez lui quelques rafraîchissements.

La "Farola," tel est le nom donné dans le pays au phare du cap Spartel.

A peu de distance, on trouvera les fameuses grottes, dites improprement d'Hercule. En fait, ce ne sont que de simples carrières de pierre meulière. On a retrouvé des restes préhistoriques pétrifiés dans les blocs extraits par les ouvriers.

### Cheflaka.

Entre le cap Spartel et la rivière B'har'har (oued Malhar), la route de Fez et l'Océan, s'étend une région dont la partie centrale porte le nom de Cheflaka. C'est un pays de collines giboyeuses entrecoupées de vallons courts et étroits, où quelques lacs offrent au chasseur de beaux coups de fusil. On trouve là du sanglier, de l'oie sauvage, du canard, la poule de Carthage, du vanneau, des bécassines, la caille, le ramier, l'ibis, la cigogne, la perdrix rouge, le lièvre et le lapin. Il est encore possible d'y faire une belle journée de chasse, quoique les visites

cynégétiques des officiers de Gibraltar, des ministres résidant à Tanger, des chasseurs de profession tant arabes qu'euro-péens, aient en partie dépeuplé ces parages. Sir John D. Hay, ex-ministre d'Angleterre, feu M. Scovasso, d'Italie, M. Diosdado, ministre d'Espagne, Nemrods endurcis pendant leurs loisirs diplomatiques, chassaient et chassent généralement le sanglier, non au fusil mais à la lance. Le Halouf er-Rabâ (sanglier) du Maroc est de petite taille; cependant il faut du coup d'œil et du sang-froid pour le tuer à la lance et à cheval. Il est arrivé que les parties joyeuses furent gâtées par les coups de boutoir d'un solitaire.

L'excursion de Cheflaka est intéressante, même sans partie de chasse. Le touriste simplement armé d'une jumelle et d'une cravache en guise d'appareil guerrier, trouvera des sites charmants, des vues pittoresques sur tout le pays environnant et, au loin, sur l'ossature complexe qui soulève le pays de tous côtés jusqu'à l'horizon, jusqu'aux rivages de l'Océan et du détroit.

En parlant de Cheflaka, nous ne devons pas oublier de renseigner ceux de nos lecteurs qui voudraient consacrer quelques journées à saint Hubert tout en visitant les environs de Tanger.

Ils trouveront dans la partie "Annonces" les personnes ou les hôtels avec lesquels ils pourront arranger une partie cynégétique en se faisant fournir armes, provisions de chasse, tente, etc. Ils pourront battre tout le pays de-

puis Cheflaka jusqu'à Tétouan, par Mediar, le Fondak, en revenant par les Andjera et la pointe Blanqui. Les amateurs qui ne veulent pas coucher hors de Tanger iront passer leur journée vers un des points que nous venons de nommer, pour rentrer en ville à la nuit tombante.

### Agla.

A sept kilomètres ouest de Tanger, le long des rivages du détroit, est le site pittoresque nommé Agla. On y va par le chemin de El Monte qu'on suit jusqu'au bout en laissant à gauche la montée du cap Spartel. C'est une charmante promenade sous la feuillée, sauf quand le chemin, quittant la dernière villa de la montagne, s'élève en dominant le détroit qu'on découvre en entier. Une descente rapide et difficile s'enfoncé, entre des broussailles et des rochers, dans un vallon étroit, plein d'eau murmurante et d'ombrages formant un dôme continu. Là commence Agla, dont on a pu, avant la descente, embrasser l'ensemble des jardins entre la côte et les roches qui soutiennent le plateau de El Monte. L'excursion d'Agla n'offre qu'un intérêt archéologique. M. Tissot prétend que l'ancienne ville de Cotta était sise soit à Agla, soit à Mediouna, au cap Spartel. La route pavée qui conduit de Tanger à Agla, les restes de pavage qu'on trouve sous

les broussailles, d'Agia au cap Spartel, quelques pierres travaillées, des amoncellements de pierres, des restes de murs et des fondations, semblent indiquer que Cotta, vue par Strabon, était à Agla même. Les quelques ruines qui pourraient fournir des indications sérieuses et précises, sont comprises dans les jardins et difficilement abordables.

Un peu au delà d'Agla, d'une pointe aride, l'œil embrasse, dans tous leurs détails, les côtes d'Espagne et du Maroc, de l'Océan à la Méditerranée.

### Ceuta et Tetouan.

Les touristes qui visitent Tanger sans vouloir s'enfoncer dans le Maroc, font généralement l'excursion de Tétouan, remontent de là à Ceuta, s'embarquent dans ce port pour Algéciras d'où ils parcourent la côte espagnole du détroit, San Roque, Tarifa, Ronda, San Fernando et Cadix; ou bien ils se rendent à Gibraltar. Cela est beaucoup plus commode que de prendre Gibraltar pour point de départ, en se rendant d'abord à Algéciras (demi-heure de traversée) d'où les vapeurs postaux espagnols font un service régulier pour Ceuta. Cette dernière ville n'offre pas les ressources de Tanger pour un voyage marocain. Cependant le touriste qui n'est pas embarrassé d'impedimenta peut louer une monture à Ceuta, se rendre en

une journée à Tétouan où il trouvera à l'hôtel, situé au mellah, les moyens de se rendre aisément à Tanger.

Quant à faire le trajet direct de Ceuta à Tanger, ou vice-versâ, nous ne pouvons le conseiller qu'aux touristes intrépides, rompus à la fatigue, excellents cavaliers et pourvus d'une bonne monture. C'est cependant la plus belle excursion que l'on puisse faire au Maroc. Ayant fait nous-même, à cheval, le trajet de Tanger à Ceuta, nous le décrivons pour les touristes qui s'abstiendront de nous imiter.

Deux sentiers, l'un par Alcazar Srir, l'autre qui se détache de la route de Tétouan après le pont du Minzab, peuvent être suivis. Le premier cotoie le détroit ; le second s'en écarte un peu et le perd de vue jusqu'au moment où il rejoint le premier dans le pays Audjerâ, non loin de Djemâa Baïda.

Sans cesse gravissant les montées où le sentier s'efface dans les broussailles ou sur les pierres qui jonchent le terrain, dégringolant les pentes rapides, on traverse un pays absolument désert, tantôt agreste, tantôt sauvage, où rarement l'on rencontre un Arabe. Sept heures d'une marche fatigante conduisent, en s'élevant toujours, au douar de Djemâa Baïda, vrai nid de faucons accroché au flanc d'une montagne et dominant une étroite vallée. Le voyageur qui sera accompagné d'un Moghrazni dormira sur ses deux oreilles dans la petite maison écartée où sont logés les étrangers très clairsemés —

au plus deux ou trois par an — qui font ce trajet. Mais celui qui écrit ces lignes a dû y veiller toute la nuit, le revolver au poing, pour écarter les rôdeurs qui cherchaient à voler ses armes et sa monture.

Essayer de faire en un jour la route de Tanger à Ceuta est s'exposer à entrer dans cette dernière ville avec une bête fourbue ; la distance vraie étant supérieure à cent kilomètres de chemins affreux, souvent périlleux.

De la Djemâa Baïda (départ à six heures du matin) on s'élève encore, par une pente raide et rocailleuse, jusqu'à un petit plateau couvert de fougères et d'herbes folles d'où l'œil retrouve avec plaisir le détroit, dans une échappée au-dessus et au delà d'une plaine toute verte et sillonnée par un cours d'eau, entre la montagne des Singes (Djebel Mousa) dont le pic et la croupe grise se dressent nettement en avant, et les hauteurs qu'on laisse à sa gauche cachant une partie des côtes. Le pays s'embellit, le panorama s'élargit à chaque sommet au fur et à mesure qu'on marche contre l'énorme masse chauve qui semble devoir rendre vaine toute tentative d'escalade. Et cependant, les bêtes traversent un vallon spacieux, s'élèvent péniblement par un sentier à peine tracé, que les chèvres seules semblent pouvoir suivre, jusqu'au sommet du col étroit. Huit heures d'un travail pénible ont conduit à l'unique passage, large d'un mètre, échancrure verticale de 40 mètres, qu'offre la croupe de la seconde colonne

d'Hercule. Mais le touriste ravi est d'un seul coup d'œil largement récompensé de ses fatigues ; il reste enchanté, transporté sur les cimes (sans jeu de mots).

Au delà des collines, fourrées de pins sombres ou de verdure claire, qui descendent insensiblement, par larges gradins, jusqu'à la Méditerranée, au loin émerge un îlot avec les blanches maisons de Ceuta ; tandis qu'à l'ouest tous les sommets des montagnes s'étalent jusqu'à Tanger, cachant une partie du détroit. Sur la terre espagnole, le regard s'enfonce, s'enfonce, se perd dans une brume lointaine qui confond tous les objets et remonte enfin aux cimes neigeuses de la Sierra Nevada, coupant l'azur du ciel inondé de soleil. Au sud-est, le cap Negro tranche la côte marocaine par la masse sombre qu'il pousse dans les flots de la Méditerranée infinie. En arrière, jusqu'au delà de Tétouan, vers le Rif ; au sud-ouest vers le continent et vers l'Océan, un fouillis de pics, de crêtes, d'arêtes, de moutonnements, donnent l'illusion d'un chaos gigantesque, sur les creux et les lignes vives duquel le soleil met des jeux de lumière aussi variés qu'indescriptibles.

Et en même temps un souffle violent, courant par l'étroit col, ploie votre monture en éventail contre la haute muraille de rochers.

Du col, la route descend constamment et devient relativement aisée. Trois heures de bonne marche conduisent aux limites du territoire marocain, sur la mer ; et ensuite, derrière un

mamelon nu, aux portes de Ceuta. Au poste de la première enceinte on exhibe son passeport et l'on dépose ses armes.

Ceuta est assise sur l'étrouite et courte langue de terre qui réunit au continent un petit mamelon isolé dans les flots. A 20 milles au nord, le rocher de Gibraltar ou Mons Calpe (en arabe Djebel Tarik, d'où Gibraltar) dresse sa crête menaçante, souvent couronnée de nuages, à laquelle fait face la montagne des Singes ou Djebel Mousa qui domine la ville. Ce sont les deux Colonnes d'Hercule, à l'extrémité est du détroit.

Ceuta (en arabe Septa) est ville épiscopale d'Afrique. C'est l'ancienne Eptadelphos des Grecs, la Semptem frates des Romains, d'où en arabe Septa, en espagnol Ceuta. Elle appartient à l'Espagne depuis la révolution de Portugal de 1640, à qui elle est dévolue par le traité de Lisbonne en 1668. Elle leur vient donc des Portugais, lesquels la tenaient depuis sa conquête par Don Juan Ier après un siège de six ans. En 1697, elle eut à soutenir contre les Maures, pendant de longues années, un siège vigoureux. Elle avait auparavant subi la domination de tous les conquérants du Maroc. A Tanger, mais surtout à Ceuta, s'embarquaient pour la guerre sainte en Espagne les Emirs du Maroc : c'est de ce port, avec des flottes et des armées nombreuses, que partirent Yousef ben Tachefyn et El Mansour, les vainqueurs de Zallacca et d'Alarcos. Elle fut toujours le dernier



boulevard des dynasties renversées contre les usurpateurs victorieux. Elle a donc subi de nombreux sièges, mais qui n'offrent aujourd'hui aucun intérêt.

De nos jours, c'est une ville proprette, petite: garnison, et bagne. Elle est protégée du côté de terre par trois enceintes, très fortes, qu'on traverse sur des ponts levis, des chaussées spacieuses en passant de nombreuses voûtes. Du côté de la mer, il n'y a aucune fortification; mais le mamelon est inaccessible par là. Les quelques canons du 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles qui s'étaient sur le port ne servent qu'à tirer des salves et le coup de canon journalier qui, le matin, marque l'ouverture des portes et, le soir, leur fermeture, ou l'évasion éventuelle de galériens.

La ville s'étend sur l'étroite et courte langue de terre plate qui relie le mamelon à la terre ferme, puis monte en pente peu rapide jusqu'au flanc du mamelon sur lequel s'élèvent des prisons.

Le port est presque sans mouvement; les barques de pêcheurs et le steamer faisant le service régulier d'Algéciras, et quelques petits vapeurs de Gibraltar en sont tous les éléments.

La place du Gouvernement, le palais du gouverneur, une rue principale, quelques ruelles et le tour de la ville par les fortifications; on a vu Ceuta, on connaît la ville, pleine de chasseurs à cheval, de soldats d'infanterie et de forçats. Il est curieux d'observer ces derniers.

Les libérés, sous surveillance, travaillent en

ville. Les prisonniers travaillant isolément en ville sont distingués par leur costume et un numéro apparent sur le bras gauche. Les autres prisonniers sont conduits par groupes aux ateliers de la ville où ils sont employés à divers travaux ; le soir, ils sont réintégrés dans les prisons.

Des factionnaires émaillent toute la ville, placés au coin des rues, l'arme au pied, en surveillance.

Dans les cellules et les prisons des trois enceintes fortifiées, sont relégués les forçats à la chaîne qu'on aperçoit quelquefois prenant le frais devant les portes, à l'heure du préau.

Une garde maure portant un costume semblable à celui des zouaves complète la garnison de la place.

Un poste militaire surveille l'extrémité du territoire espagnol hors ville, faisant face à un poste marocain commandé par un caïd.

Le voyageur ne doit pas oublier qu'il faut un permis du gouverneur pour séjourner plus de 24 heures à Ceuta, où l'on n'entre pas sans présenter ses papiers d'identité.

De Ceuta à Tétouan, 36 kilomètres. Le chemin longe la plage jusqu'au mont Negron qu'il gravit par un col très bas et couvert d'arbres. Du sommet du col, le voyageur découvre l'immense plaine du Rio Martil, fermée par le Djebel Beni Hozmar au sud, et à l'ouest par les pentes du Djebel Darsa à l'extrémité duquel s'étage Tétouan.

Toute la route est pittoresque, gaie ; le voyage est assez agréable. Pour le chasseur, il l'est énormément ; car il rencontre deux petits lacs où les sarcelles, les canards sauvages sont par milliers. Pour ma part, j'y ai tiré dans une masse compacte de volatiles dont le nombre était incalculable au coup d'œil.

En partant de Ceuta à 6 heures du matin, avec une bonne mule, on fait le trajet en 5 ou 6 heures, coupées par une halte pour le déjeuner, et un arrêt aux lacs pour le malheur de quelques poules d'eau ou sarcelles.

La traversée de la plaine du Rio Martil est splendide, entre les 5 et 6 heures du soir, quand le soleil s'abaisse derrière les crêtes de l'ouest. L'arrivée à Tétouan est d'un effet charmant ; la ville, dans le col, se présente de la façon la plus pittoresque, dominée par le mont de la Citadelle et entourée de jardins verdoyants. On y pénètre par la porte de l'est qu'il faut atteindre avant le coucher du soleil, qui marque — comme dans toutes les autres villes — la fermeture des portes. En arrivant trop tard, on serait forcé de camper hors ville.

### Tétouan.

Quoiqu'il y ait à peine 49 kilomètres de Tanger à Tétouan, la route se fait généralement en deux jours. Cela procure au guide l'occasion

de prolonger les dépenses de son client, et au touriste celle de camper sous une tente, pendant une nuit, au Fondak qui marque à peu près la moitié du chemin et le point culminant de la route. Pour ce voyage, le soldat de la légation est un luxe inutile. Les Messieurs qui ne sont pas accompagnés de dames peuvent le supprimer et faire tranquillement, sans autres armes que leur cravache et un revolver de poche, le chemin en seul jour. Le chasseur peut camper au Fondak où il doit arriver de bonne heure. Le site n'a rien de particulier; il est simplement agreste; mais les environs, quoique déjà fort battus, sent encore assez giboyeux: ibis, perdrix, poules de Carthage, lapin, lièvre, sanglier, et, selon les saisons, bécassine, bécasse, guêpier (vulgo chasseur d'Afrique), la caille. De vanneaux, point; environs montagneux, en partie pelés, partie fourrés de buissons et de taillis.

La première partie de la route est agréable, aisée, sauf en arrivant au Fondak. La seconde partie est plus accidentée. Elle se fait cependant rapidement le second jour, de façon à être rendu à Tétouan avant les dix heures du matin. A 15 kilomètres de la ville, on trouve les oliviers sous lesquels fut signée la paix après la campagne de 1860. Cinq kilomètres plus loin, on rencontre le pont de *Buceja*, dont le nom est resté à la bataille qui commença à cet endroit et mit fin à la campagne par la victoire complète des Espagnols sur la cavalerie de Sid Abbas.

Tétouan est située sur l'extrême pente méridionale du Djebel Darsa qui termine vers le Riff la chaîne des collines d'Angera s'étendant par la région de Ceuta jusqu'au cap Malabat, près Tanger. Sous la crête, en position très forte, la Casbah domine la ville, dont elle est séparée par un ravin où l'on voit les ruines des maisons que les Espagnols détruisirent, en 1859-1860, en faisant rouler des blocs de rochers du haut de la montagne.

C'est le côté nord ; la ville, de ce côté, est en pente très légère, tandis que plus au sud elle s'abaisse vers les jardins ainsi qu'à l'est, la partie ouest étant presque plane.

Quatre portes sont fixées aux quatre points cardinaux dans les murailles bastionnées au système maure qui enserrent toute la ville : au nord la porte de la Casbah, au sud celle des Jardins, à l'est la porte de Ceuta, à l'ouest celle de Tanger.

Tétouan est une ville d'un cachet foncièrement marocain. L'Européen de passage est charmé de n'y pas trouver les aspects disparates de Tanger, une paix, une tranquillité délicieuses dans un cadre *sui generis*, dans un paysage verdoyant, pittoresque et attirant. C'est la résidence favorite de quelques peintres étrangers qui brossent là leurs études ou leurs tableaux pendant une partie de l'année et composent, avec les membres de la mission militaire espagnole et les RR. PP. Franciscains, toute la colonie étrangère.

La ville est pleine de "Koubbas" (chapelles à dôme) ou "santons" vénérés, qui donnent à Tétouan un certain renom de sainteté. La grande mosquée est immense, magnifique; mais ce que le touriste visitera avec plaisir, ce sont les maisons privées des riches Maures, presque tous descendants des fugitifs d'Espagne, où il retrouvera le goût architectural et décoratif des Arabes d'Andalousie. Citons les maisons de Jetif, Haatar, de Bricha, de Le badi, Abd-el-Tif, le palais du gouverneur, le palais Ersini, la maison de l'ancien comte de Ripperda, dans la partie est de la ville, ministre espagnol renégat qui aida les Maures contre son propre pays.

Il serait intéressant de visiter le cimetière des *Moujaladin* (vaillants défenseurs); mais l'accès en est très difficile, étant prohibé aux Infidèles. On prétend qu'il est antérieur à la venue des Arabes au Moghreb el Aksa. On sait que les inscriptions y font complètement défaut; mais on prétend que des fouilles en cet endroit amèneraient d'importantes découvertes archéologiques. Ce cimetière est situé un peu à l'est et en dessous de la Casbah, sur le flanc de la colline.

Pour le touriste sérieux, Tétouan vaut mieux qu'un passage rapide. A notre sens, chaque rue est une curiosité, tant dans la ville maure que dans le mellah ou quartier des juifs. A chaque heure de la journée, le spectacle change — la couleur locale restant toujours pure de tout ton

étranger ou discordant. En flânant de ci et de là, tout en observant de droite et de gauche les Riffains qui viennent faire leurs achats, les passants de divers types, les enfants indigènes et les artisans travaillant dans leurs échoppes, on découvre des motifs curieux dans une vieille façade, une porte mauresque remarquable avec décoration à demi effacée dans le frontispice qui la surmonte.

On voit au travail les Jaabin, ou fabricants de fusils indigènes pour lesquels Tétouan est réputée dans le Moghreb; les Terrazîn, brodeurs en or, dont l'industrie est florissante et renommée. On se fera montrer les tisserands en soie et en laine, les savetiers fabricants de babouches, etc. . . .

Les promenades et les excursions ne manquent pas autour de la ville. Une assez bonne route conduit au fort de Martil, sur la Méditerranée, qui fut bombardé en 1859-1860 et défendu vaillamment contre les Espagnols par les Maures aidés d'officiers anglais. C'est le port de Tétouan dont il est éloigné de quatre kilomètres. A mi-chemin, dans la plaine, la tour Quelali s'élève entre des arbres formant un bouquet élevé. Ce fut la première étape des Espagnols et leur deuxième victoire.

Le Rio Martil, ou Oued el Jelou (Rivière douce) traverse la plaine et va se jeter dans la mer au fort, après avoir arrosé les jardins de l'étroite vallée entre Tétouan et le Djebel de Beni Hozmar qui ferme la plaine. C'est un

usage consacré des touristes de faire l'ascension de cette montagne réputée pour sa flore, sa chasse et les singes qui s'y délectaient avant la campagne de 1859 60 qui les effraya par son bruit guerrier et les fit émigrer vers le Riff, dans une atmosphère moins orageuse. Il en reste quelques-uns seulement.

Un panorama splendide récompense de ses fatigues, ou de celles de sa mule, le touriste qui s'est hissé jusqu'au sommet, accompagné de vivres, bouteilles, fusils ou filets et boîtes de naturaliste.

Vers la ville, le flanc de la montagne dévale presque à pic dans la gorge profonde et sombre sur les jardins et la rivière; au-dessus de la verdure des orangers monte la ville toute blanche, avec ses *Koubbas* et ses minarets, par la citadelle et la côte du mont. La plaine couverte de buissons verts, sombre et coupée par le fil d'argent du Rio, s'étale entre les monts teints en gris, en noir ou en blanc, et la mer bleue, jusqu'au Negron (monte Negro) qui la ferme au nord d'un épais trait foncé. Puis au delà, le fouillis des montagnes vers Ceuta et Tanger, la croupe grise et la crête claire du Djebel Mousa. Vers l'est, court la côte du Riff frangée de l'écume argentée moutonnant sur les flots sombres, bordée de collines élevées et boisées, court vers l'horizon où elle se fond dans les eaux. Vers le Riff, un fouillis de montagnes coupées de vides, et de tous côtés des sommets et des creux, de la verdure et des rocs luisants



comme l'acier, aussi loin que peut aller le regard.

Il y a là de quoi satisfaire tous les goûts ; chasseur, botaniste, excursionniste, paysagiste, peuvent faire dans ces montagnes des courses aussi agréables que fructueuses. On y trouve la plupart des spécimens de la flore alpestre du Maroc. Le gibier à poil et à plume est assez abondant, les points de vue variés et superbes, les excursions émouvantes ou charmantes.

Tout le pays qui s'étend vers le Riff offre un terrain splendide de chasse et d'excursion. Mais Chechaouan, la ville fanatique, barre le passage au voyageur qui tenterait de pénétrer sur ces terres inhospitalières. Seul M. de Foucauld, officier français, a relevé cet itinéraire et la hauteur de la montagne du même nom. Un jeune anglais, M. Harris, a pénétré à Chechaouan en courant de grands risques et en devant revêtir le costume de son guide indigène.

Le climat de Tétouan est agréable, les environs bien cultivés, et les nombreux jardins fournissent le meilleur raisin et les meilleurs melons connus.

Les communications par mer entre Tétouan et Gibraltar ne sont pas régulières. De petits voiliers et de petits vapeurs — quand le *levante* le permet — font le service d'importation et d'exportation. Le petit port de Martil exporte les produits du sol — surtout les fruits — et les produits de l'industrie de Tétouan, et intro-

duit les marchandises d'Europe venant en transit par Gibraltar.

Tétouan fait un commerce assez important avec l'intérieur du Maroc et fournit principalement le pays du Riff.

**NOTICE HISTORIQUE.**— C'est l'ancienne Tetavean des Amazirgues, la Tagath des Romains; elle est d'une très haute antiquité. Elle fut plusieurs fois détruite et reconstruite pendant les guerres intestines qui suivirent l'occupation arabe et la fondation de l'empire des Chérifs marocains par Edriss.

Vers l'an 1310, sous les Mérinides, elle était complètement dépeuplée. A cette date, l'émir Abou Thabou Amer, voulant faire le siège de Ceuta, ordonna la reconstruction de Tétouan pour en faire sa base d'opérations. L'œuvre fut continuée par son successeur Abou er Releg Soliman qui la mena rapidement à bien. La ville prit un essor considérable par son commerce et son industrie et l'audace de ses pirates qui désolèrent les côtes d'Espagne. Aussi en l'an 1400, une escadre castillane, envoyée par Henri III, força l'entrée du Rio Martil, coula les tartanes des forbans et détruisit la ville de fond en comble.

Quand les Maures furent chassés de Grenade, une partie d'entre eux, sous la direction du vaillant Sidi el Mandri, le dernier défenseur des derniers rois maures d'Andalousie, obtint de rebâtir la ville et de s'y établir. On trouve au-

jourd'hui parmi les habitants les noms de Aragon, Bargasch, Torres, Medina, etc., dont l'origine est évidente.

On rapporte à cette époque l'origine du mot *Tétouan* qui viendrait du cri : "Tet Tagüen" (Ouvre les yeux) lancé par la vigie signalant les incursions des Riffains pendant l'édification de la ville.

Les Maures de Tétouan firent une guerre de guerrillas aux Portugais de Ceuta, armèrent des tartanes de pirates et développèrent rapidement leur commerce. Mais en 1564, Dn. Alvarez de Bazan, envoyé par Philippe II, força le Rio Martil, en obstrua l'entrée après avoir détruit toute la flottille des pirates.

Depuis ce désastre, Tétouan perdit de son importance et souffrit encore de guerres intestines, surtout à la mort de Mouley Ismaël. Muley Soliman l'embellit et fit construire la magnifique mosquée qui existe encore de nos jours.

En 1860, Tétouan fut prise par les troupes espagnoles du général Prim.

N'oublions pas de dire, en terminant la visite de Tétouan, que les femmes de cette ville sont réputées des plus aimables de tout le Maroc ; que c'est là une cause qui fit pendant longtemps écarter les étrangers de cette gentille ville.

### Arzila.

A quarante kilomètres S.-S.-O. de Tanger,

s'élève, au bord de la mer, la ville ruinée qui se nomme Arzila, l'antique Zilia des Amazirgues ou Berbères, la Julia Constanca Zilis des Romains.

Peu de villes ont été aussi souvent saccagées et détruites, réédifiées et réduites de nouveau.

C'est aujourd'hui une bourgade où règne un silence de mort parmi les ruines éparses, restes des vicissitudes et des guerres qui ont désolé le pays. Du côté de la mer, elle possède un mur de défense armé de quatre batteries avec des canons qui s'en vont en rouille. Le port est fermé, obstrué, inutilisé. Dans la ville même, rien de remarquable, sauf les écussons aux armes portugaises qui s'étaient encore au-dessus des nombreuses portes de maisons. Une seule construction sort un peu du commun : celle qui est située à l'écart sur la route de Larache.

La population est d'environ un millier d'âmes, dont 600 juifs et quelques Espagnols.

Depuis l'Océan et la montagne Rouge, s'étend une grande plaine très fertile, agréable en été, inondée en hiver.

Généralement on ne s'arrête pas à Arzila qui n'offre d'autre intérêt que la recherche de l'ancienne Zilis que M. Tissot place en avant de la ville actuelle, sur les bords de la mer, où l'on voit des murs très anciens qui au premier aspect paraissent être de la roche.

En passant au milieu de ces ruines, l'histoire d'Arzila revient forcément à la mémoire, et c'est à peu près le seul sujet intéressant qu'on

rencontre pour se distraire l'esprit sur la route uniforme de Larache.

On ne peut assurer d'une façon certaine que l'origine d'Arzila remonte aux Amazirgues ou Berbères. Cette opinion n'est qu'une grande probabilité. Il est certain qu'elle a appartenu aux Romains et aux Goths, après avoir été sous les dominations phénicienne et grecque.

En 713 vinrent les Arabes en changer les maîtres. Arzila subit alors la domination des califes de Cordoue jusqu'en 936, époque à laquelle les Anglais, paraît-il, vinrent s'emparer de la ville qu'ils furent ensuite obligés d'abandonner. Ils mirent à feu la malheureuse cité dont ils ne laissèrent qu'un monceau de ruines. Par ordre du calife de Cordoue, Ben Ali, la ville fut reconstruite à grands frais et ravagée par une épidémie terrible. En 1471, Alphonse V l'Africain, roi de Portugal, désirant venger la défaite de son frère et de ses oncles devant Ceuta, et la mort, dans une prison de Fez, de D. Fernandez, un de ceux-ci, résolut la conquête de l'Afrique et commença par Arzila qu'il enleva d'assaut et saccagea, faisant prisonniers des parents et des femmes du Sultan, entre autres le fils de celui-ci, Mohamed, qui succéda à son père après une longue captivité en Portugal.

Arzila est, avec Mazagan, la ville où les Portugais déployèrent le plus d'héroïsme. Attaquée par le Sultan Mohamed avec des forces immensément supérieures, la vaillante garnison

d'Arzila, où l'on citait les Contiño, les Mascareñas, etc., résista jusqu'à la dernière extrémité et fut enfin sauvée par la flottille envoyée de Gibraltar par le roi Ferdinand le Catholique et le gouverneur portugais de Tanger.

Un second siège eut lieu la même année 1505 ; la ville fut sauvée des Maures par l'héroïsme de ses défenseurs et le passage de l'escadre de Sequerra se rendant aux Indes.

L'occupation d'Arzila par les Portugais fit des environs une continuelle lutte de géants où une poignée d'hommes de ces valeureux Portugais tinrent en échec pendant un siècle des milliers et des milliers d'assaillants et engraisèrent de leur sang les plaines des alentours.

La ville fut enfin enlevée par surprise, et les Maures en restèrent maîtres jusqu'à ce que leur caïd livra la ville au gouverneur portugais de Tanger.

Les Portugais la perdirent définitivement après la fameuse bataille d'Alcazar Kebir.

Depuis ce temps, la ville, ruinée par tant de guerres et les dissensions intestines du Maroc, perdit son importance. Son port fut bouché par ordre des Sultans.

Elle est morte, bien morte, et ne laisse au voyageur que la triste impression d'un passé dont la trace n'est marquée que par des monceaux de décombres, la ruine et la désolation.

En terminant, disons que l'archéologue pourra faire dans les environs de fructueuses recherches. Il y a un dolmen non loin de là, et les ruines

de Zilis n'ont jamais été fouillées. Nous le renvoyons aux ouvrages de M. Tissot et de Cuevas, ces détails n'ayant que peu d'intérêt pour le commun des mortels.

### Larache.

Larache est une ville pittoresque située sur la rive gauche de l'Oued Kous (Lucus, ancien Lixa ou Lixus) et l'Océan, où l'ouverture du fleuve, en s'élargissant, forme un port naturel, rendu très dangereux par une barre. La ville gravit la pente qui s'élève du port et rejoint un plateau soutenu sur l'Océan par une haute falaise de rochers à pic.

Du port une route s'élève vers les murs de la ville qu'on passe sous une porte après laquelle on trouve les bâtiments de la douane. La rue, ressemblant un peu à l'artère principale de Tanger, s'élève ensuite pour rejoindre la partie de la ville s'étalant sur le plateau vers le sud et la mer. Là se trouve le Soko intérieur réputé le plus beau de tout le Maroc. Vaste, allongé, assez propre, il est bordé sur ses quatre faces par des centaines d'arcades appuyées sur des piliers de pierre.

Il y a là une porte vieux style maure avec arabesques et décorations anciennes. Elle mérite une visite, si l'on passe à Larache.

La porte du Sud donne accès au Soko extérieur dont il n'y a rien à dire.

Larache est aujourd'hui une ville déchuë de son ancienne importance ; son commerce maritime est entravé par la barre qui fait considérer son port comme le plus dangereux de la côte marocaine : son importance est donc amoindrie par les conditions du port, mais reste considérable. Un vapeur de la Compagnie Paquet, construit spécialement pour passer les barres de Larache et de Rabat, y touche deux fois par mois, venant de Gibraltar et Tanger ou vice versa. Chaque année, vers le printemps, les barques de pêche, espagnoles et portugaises, s'y donnent rendez-vous pour leur campagne et forment une vraie flottille. En draguant une passe dans la barre et avec quelques travaux de maçonnerie, ce port deviendrait vite florissant et enlèverait même à Tanger une forte part du commerce de transit.

La population est d'environ 9.000 habitants dont 1500 israélites et un nombre très restreint d'Européens, y compris les vice-consuls des nations étrangères.

Comme curiosités, il n'y a guère que le Soko intérieur avec ses élégantes et nombreuses arcades et la porte déjà mentionnée ; quelques façades de maisons portant des inscriptions portugaises et espagnoles, entre autres la façade de la maison d'Espagne et les fortifications.

Celles-ci enserrent toute la ville d'après un plan bien compris pour la défense ; elles sont



flanquées de quelques tours dans le genre de celles de Tanger. Des inscriptions espagnoles sont gravées sur les murailles ; entre autres, on en lit une sur la porte de la Marine, portant la date de 1618.

Vers la mer et le fleuve, la ville est défendue par un château-fort ou Casbah et deux batteries rasantes à fleur d'eau, armées de deux canons gros calibre, une tour armée de pièces anciennes. Le front de la ville est défendu à l'ouest par une demi-lune. A l'est, sur les bords du Kous, se voient les restes de l'ancien arsenal des Maures. Tout cela est antique et ne résisterait pas dix minutes au feu d'un cuirassé moderne ; le débarquement, par contre, serait moins facile que la destruction des défenses.

Si Larache n'est plus qu'une petite ville sans importance commerciale, sa position et les environs en font un séjour délicieux. La position et le climat, les alentours sont si beaux, que divers auteurs ont cru y reconnaître le jardin des Hespérides. Les Arabes l'appellent El Araïch, jardin des plaisirs, ou El Araïch Beni A'ghros, vignoble de la tribu des Beni Aros. Les fouillis d'orangers, les beaux jardins pleins de verdure, en font un endroit plein de gaieté et de fraîcheur.

Les environs sont fertiles, giboyeux. Pour les personnes qui voudraient d'amples détails pour l'archéologie de Larache, nous les renvoyons aux ouvrages de M. Tissot et de M. de Cuevas.

Ces détails n'ont aucun trait saillant bien intéressant pour la plupart des touristes.

L'histoire de Larache n'est pas connue dans les temps anciens. On sait seulement que cette ville fut fondée par les premiers habitants du pays, les Amazirgues. On sait aussi qu'elle fut possédée par les Phéniciens, les Grecs, puis les Romains.

Elle resta au pouvoir des califes de Cordoue longtemps après la fondation du royaume des Edrissides et supporta ensuite divers sièges pendant les troubles qui précédèrent ou suivirent les changements de dynasties et même de souverains.

En 1504, les Portugais s'en emparèrent par surprise ; mais leur domination y fut de courte durée. Retournée aux Maures, ses fortifications furent augmentées et la Casbah fut construite. En 1610, après la mort de Muley Hamed, pendant l'anarchie qui désola le pays, Muley Cheik offrit Larache au roi Philippe III d'Espagne, en échange d'un appui effectif pour le placer sur le trône du Maroc. Le 21 novembre 1610, elle fut occupée par les troupes envoyées d'Espagne. La ville fut alors embellie et ses fortifications améliorées et complétées, ce qui est constaté par l'inscription d'une porte que nous avons déjà mentionnée.

Au commencement de l'année 1610, Muley Ismaël, appuyé par un corps expéditionnaire composé de troupes de terre et de vaisseaux envoyé par le très catholique Louis XIV, assiégea

inutilement Larache. La même année, après un siège sanglant, Muley Ismaël prit Larache le 11 novembre. Depuis cette époque, Larache est restée aux rois du Maroc. Il n'y a à citer que le bombardement de 1765 par la France et celui de 1830 par les Autrichiens., expéditions qui ne furent pas heureuses pour les agresseurs. Les Autrichiens abandonnèrent à terre des armes et un canon qui est encore parmi l'artillerie de la capitale de l'Hespérie.

Pendant la guerre hispano-marocaine de 1860, Larache fut bombardée sans résultat par une escadre espagnole.

Quand Larache possédait un port non ensablé et obstrué par les limons chassés en hiver par le fleuve, la piraterie avait là une base d'opérations excellente. On construisait et réparait les tartanes dans l'arsenal déjà cité. Aujourd'hui on n'aperçoit plus que les carcasses de quelques vaisseaux enfoncés dans les sables du port.

### Mehedia,

*dite aussi* MAMORA.

Ville ruinée, un village sale, abandonné, dans une situation splendide, habité par 4 ou 500 musulmans aussi arriérés que les montagnards des plus inaccessibles contrées de l'Atlas.

La ville — il faudrait dire les ruines — occupe une colline sur la rive gauche de l'embou-

chure de l'Oued Sebou, le principal fleuve du Maroc. Une faible muraille enserre le village d'où la colline descend presque à pic sur le fleuve; elle est garnie de vieux canons hors d'usage abandonnés par les Portugais et les Espagnols qui ont successivement occupé ce poste important.

Son origine ne remonte pas à une date bien ancienne; car elle doit son existence aux œuvres de défense que fit élever à cet endroit l'Emir Yacoub el Mansour qui avait apprécié toute la valeur stratégique de la position.

Le 23 juin 1515, l'expédition ordonnée par le roi D. Manuel de Portugal força l'entrée du fleuve et attaqua la ville qui fut secourue à temps par l'armée du Sultan et parvint ainsi à repousser les assaillants. Mais ceux-ci cependant furent plus heureux dans un second assaut qui leur livra la place.

Cinq ans après, les conquérants furent chassés par les Maures, après une défaite qui coûta fort cher aux Portugais. En 1644, Philippe III d'Espagne envoya contre Mehedia une expédition avec le fameux maître d'artillerie D. Cristobal Lechuga qui enleva la ville sans coup férir. Abd el Malek l'assiégea sans résultat en 1630; mais en 1681, Muley Ismaël réussit à en déloger la garnison espagnole. L'histoire de Mehedia se termine à cette date.

Le voyageur qui passe dans cet endroit désert ne peut s'empêcher de trouver étrange l'abandon complet d'une position si avanta-

geuse. Le pays est en effet fertile et riant ; le fleuve offre dans son embouchure, profonde et sans écueils, un port naturel où pourraient entrer les plus gros vaisseaux ; il est en outre navigable sur un très long parcours et, à l'aide de peu de travaux, le serait jusqu'à Fez. Il est vrai qu'une barre s'est formée à l'entrée du Sebou ; mais elle ne constitue pas un obstacle bien sérieux.

La richesse du pays, l'artère du Sebou qui traverse le centre de l'empire, le Gharb si plantureux, le voisinage de la forêt de Mamora, vaste étendue de 60 à 80 kilom. carrés, pleine d'essences précieuses et d'une faune et d'une flore presque inconnues, devraient faire de Mehedia une place commerciale de premier ordre.

A Mehedia il n'y a pas un seul juif : cela veut dire qu'il ne s'y fait aucun commerce.

## Salé.

Salé, la fameuse ville des pirates, est située sur la rive droite et à l'embouchure du Rio Bou Regrag et sur l'Océan. C'est une ville moyenne d'environ 15.000 habitants dont environ 300 juifs seulement. Les rues en sont étroites, sales et tortueuses, n'offrant rien de remarquable en fait de monuments, sauf quelques vieilles maisons arabes. Ce qui reste des fortifications est

sans intérêt, sauf, sur le fleuve, les restes des arsenaux des pirates et de leurs magasins.

Cette ville qui a possédé autrefois une certaine splendeur, aux jours prospères où elle formait une république, est complètement déchue depuis que Muley Soliman abolit la piraterie.

Ses habitants sont les plus fanatiques de la côte ; et les voyageurs européens y sont encore trop souvent accueillis à coups de pierres avec quantité de malédictions. Les Salentins prétendent que leur ville est pour eux et non pour les Nesrana (chrétiens).

Quand on a passé une heure dans Salé, on a hâte de quitter cette ville de sauvages et de rentrer à Rabat sur l'autre rive du fleuve, au moyen des bacs du gouvernement (euphémisme!)

Quelques mots d'histoire. — Salé était nommée Sala par les Romains ; et par les Arabes, qui l'appelaient aussi Sala, Bu R'gh'ba (père de la forêt) à cause de la verdure et des arbres qui l'entouraient. Son origine est absolument incertaine ; on peut aussi bien attribuer sa fondation aux Berbères qu'aux Carthaginois ou aux Romains. Ces diverses opinions sont toutes soutenables et rejetables, car aucun document ne vient plaider pour ou contre, les annales écrites de Salé étant un mythe, soit qu'elles aient été perdues ou détruites, soit qu'elles n'aient pas été écrites.

Le "Rudh-el-Kartas" dit que Salé était déjà une ville ancienne lorsque Muley Edriss

fit la conquête du Maroc et s'empara de Salé qui fut avec Chellah sa première conquête. Mais elle redevint bientôt indépendante pour être soumise à divers intervalles, jusqu'à l'époque où elle fut complètement et pour toujours assujettie par le Sultan Zeidan, en 1648, avec l'aide de la flotte anglaise de Charles I<sup>er</sup>.

En 1260 de J.-C., une expédition espagnole s'était emparée de Salé, mais ne put s'y maintenir que 14 jours, d'après le Rudh-el-Kartas. Le Sultan Yacoub Ben Abd el Hakk (mérinide) fit alors entourer la ville de murailles très fortes en se servant de ce qui existait déjà.

Peu avant la guerre de Tétouan, une escadre française vint mouiller devant Salé pour bombarder la ville dont les pirates avaient encore osé attaquer et dévaliser un navire de commerce français. Le bombardement n'eut pas lieu parce que le commandant se trouva à court de vivres et de munitions ; il jugea prudent de lever l'ancre pour ne pas s'exposer à un affront si le gouverneur de Salé refusait de payer l'indemnité que le Maghrzen disait avoir versée entre les mains de ce fonctionnaire qui cherchait à leurrer les Français.

Tandis que l'expédition française partait à la faveur d'un brouillard, le gouverneur envoyait une barque lui porter la rançon exigée. Grand fut l'étonnement des Maures, quand le brouillard dissipé, ils ne virent plus trace de la flotte ennemie. Ils attribuèrent naturellement le miracle à saint Chabouri, patron de Salé ; selon

eux, celui-ci aurait pendant la nuit coulé les ennemis au fond de la mer.

### Rabat.

En l'année 592 de l'hégire, Salé, toujours disposée à secouer le joug que divers Sultans parvinrent à lui imposer d'une façon éphémère, livra une grande bataille au fameux conquérant Yacoub al Mansour (Almanzor, dans les histoires européennes). Les Salentins furent battus et réduits à l'obéissance. La bataille eut lieu sur la rive gauche de l'Oued Bou Regrag, en face de Salé. C'est à cet endroit que le vainqueur ordonna d'édifier une nouvelle ville qui était destinée dans sa pensée à supplanter Salé, ville turbulente et insoumise, et à devenir un grand port de commerce et un arsenal maritime de premier ordre. Telle est l'explication la plus probable de l'édification, d'un seul jet, de cette ville qui coûta des sommes folles à Al Mansour et menaça de mettre à sec le Trésor du conquérant.

Pendant qu'Almanzor battait la chrétienté à Alarcos, Rabat s'édifiait.

La ville est située partie sur la rive gauche de l'Oued Bou Regrag, partie sur l'Océan ; ses deux faces principales sont donc le nord et l'ouest. Partant des berges assez élevées du fleuve et de la mer, elle s'étale largement sur



un plateau avec des rues larges, mieux pavées que celles de Tanger, une sorte de régularité, qui en font, après Mogador, la plus belle ville du Maroc.

Si la ville elle même n'offre rien de remarquable comme monuments ou maisons particulières, en revanche il faut considérer le système de défense de cette place comme le meilleur des cités marocaines : une double enceinte est constituée par deux murailles fort bien construites, coupées de cinq portes et de tours carrées bien espacées. Diverses batteries complètent le système ; mais les embrasures en sont tellement rapprochées, que deux pièces de canon sur trois ne pourraient être utilisées. Ceci pour le côté de la terre. Du côté de la mer, de forts bastions reliés par des courtines bien construites sont armés de batteries qui croisent leurs feux avec ceux de Salé. La terrible barre qui bouche l'entrée du port formé par l'embouchure du fleuve, contribuerait à rendre ces deux villes difficilement attaquables par une escadre, si leur armement était à hauteur des progrès de l'artillerie moderne.

A propos de cette barre, rappelons, d'après les auteurs portugais, que c'est en 1755, lors du terrible tremblement de terre de Lisbonne, que les côtes marocaines éprouvèrent des bouleversements qui soulevèrent les barres et les roches qui rendent si périlleuse l'entrée des ports.

Entre les deux murailles mentionnées, se

trouvent les magnifiques palais des Sultans du Maroc, qui passent toujours par Rabat pour se rendre de Fez à Maroc, circonstance qui oblige cette ville à être la mieux entretenue de tout l'empire. Un des palais est situé près de la mer, l'autre au S. E. On dit — nous ne l'avons pas vu — que ces demeures impériales renferment tout ce que les Sultans du Maroc ont pu rassembler de plus riche et de plus précieux, pendant plusieurs générations.

Le long du fleuve, à deux kilomètres de Rabat, s'élève, sur une éminence, la fameuse tour Hassan que les navigateurs aperçoivent de fort loin en mer.

Bâtie sur le modèle de la Giralda de Séville, elle contient comme celle ci, en guise d'escalier, une rampe assez douce qui permet de monter à cheval jusqu'au sommet élevé de 65 mètres au-dessus du sol. C'est une splendide pièce d'architecture ; malheureusement les portes d'accès en sont aujourd'hui bouchées et un des angles extérieurs a été endommagé par un long sillon de foudre. Ainsi que la Giralda et la Ketoubia de Maroc, on en attribue la construction à Guever, architecte maure de Séville, désigné à cet effet par Almanzor.

Plus de trois cents colonnes de marbre, fûts ou chapiteaux, gisent aux alentours, brisées ou entières, et témoignent de la grandeur de la mosquée dont on avait commencé les travaux.

A deux kilomètres au delà de la tour Hassan, se trouvent les ruines de Chellah (ou Sella, en

arabe) qui fut, d'après M. Chenier, consul français à Saffi, puis à Rabat en 1767, la capitale des Carthaginois sur les côtes mauritaniennes de l'Océan. Le Roudh-el-Kartas lui attribue également une origine fort ancienne et dit que quelques jours après sa proclamation comme Iman par les tribus d'Ouaraba, Muley Edriss I<sup>er</sup> s'empara de la ville de Chellah qui fut sa première conquête.

Au commencement de ce siècle, les anciennes et hautes murailles de Chellah se dressaient encore presque intactes. Aujourd'hui il n'y a plus que des vestiges de cette ville si ancienne; des pierres, des restes de murailles parmi les fontaines et les sources qui jaillissent sous la verdure et les arbres fruitiers au feuillage épais.

Chellah renferme les tombeaux de la plupart des Sultans Mérinides. On dit aussi qu'il y a là les restes du "Sultan noir," ce qui est incompréhensible, aucune histoire, aucun document ne parlant de ce Sultan noir.

Sous terre existent des citernes et des caves vastes et bien voûtées, en excellent état de conservation. (I)

Il y a peu d'années encore, Chellah, réputée sainte, était inabordable pour les Européens, tout comme Salé, la ville des pirates. Aujourd'hui le touriste qui veut voir de vieux murs et des pierres éparses, peut y aller en toute sécurité, accompagné toutefois d'un indigène.

(I) Elles ont été mises à jour fouillées et photographées par Mr. de Lamartinière, archéologue français.

Le pays autour de Rabat est délicieux, plein d'arbres, de verdure et d'eau, qui forment un immense jardin naturel si enchanteur, qu'Ali Bey, qui avait vécu en Europe, disait qu'il préférerait les environs de Rabat aux plus beaux jardins qu'il avait vus dans ses voyages.

Le climat est excellent.

Il ne manque à Rabat qu'une bonne entrée pour les navires, le draguage de la barre qui empêche l'accès du port aux navires de tonnage moyen, pour devenir ce qu'elle fut autrefois : une ville prospère faisant le plus grand commerce d'importation et d'exportation des côtes marocaines.

Mogador et ensuite Santa-Cruz lui ont enlevé la plus grande partie du commerce, qui a fini par se concentrer à Mogador.

Aujourd'hui deux navires, vapeurs de peu de tirant, sont destinés expressément au service entre les ports de Tanger, Larache et Rabat. Ces petits steamers passent facilement sur les barres des deux derniers ports, mais sont parfois bloqués dans ces ports pendant plusieurs jours avant de pouvoir sortir. Ce sont "La Mosselle," de la Compagnie N. Paquet et Cie (Navigation marocaine), et le "Timbo," de la maison Forwood Brothers et Cie, de Londres ; nous apprenons que ce dernier va cesser ses voyages.

Population : 35.000 habitants, dont 3.000 juifs et 150 Européens.

Nous pensons qu'il serait fastidieux pour nos

ecteurs, comme pour nous, de suivre une description détaillée des rues et des marchés de ces villes. Le touriste visite en courant les ports de la côte et n'a nul souci de détails inutiles.

Aussi nous bornons nous à donner le caractère général et les indications historiques et archéologiques qui ont de la valeur.

Rabat avec Salé formèrent pendant longtemps une république indépendante qui faisait un important commerce avec Gênes, le Portugal, la Hollande, l'Angleterre et la France. Sidi Mohamed, en 1770, réduisit complètement les deux villes, si souvent révoltées; et là se termine leur histoire commune.

### Fedala.

A 60 kilomètres de Rabat, sur la côte et la route de Casablanca, se trouve le port comblé de Fedala (ou Afdala) avec les restes d'une ville qui fut autrefois florissante. Le nom arabe serait Firdh'Allah, ou grâce de Dieu, soit encore un nom d'origine berbère. Les origines de cette ville sont inconnues.

Fedala est située à l'entrée des immenses plaines de Dukala; aussi pendant longtemps fût elle le centre d'exportation des grains pour les fertiles provinces d'Abda et de Dukala et le siège de la Compagnie madrilène des "Cinco Gremiores Mayores" qui avait obtenu des pris

vilèges spéciaux des Sultans du Maroc. Elle avait le monopole de l'exportation des grains de ce port et de celui de Casablanca, et en 1789 ce privilège fut étendu au port de Mazagan.

Mais depuis lors le port de Fedala, par suite de son ensablement, la concurrence de ses rivaux de la côte, perdit peu à peu toute son ancienne splendeur et finit par n'être plus qu'un misérable hameau habité aujourd'hui par un millier d'individus déguenillés et affamés.

Un bout de muraille, avec une porte unique, une tour et un ancien palais du Sultan sont les seuls vestiges d'une antique opulence. On voit dans le village les ruines d'un vaste édifice qui n'a jamais été terminé et qui fut commencé par la Compagnie espagnole d'exportation. Au sud de la ville, on remarque sur la droite les ruines d'un palais construit en 1746.

En passant à travers ces maisons délabrées, il reste au voyageur le souvenir de Fedala par cette pensée que "le Maroc est la terre des ruines."

## Casablanca.

Casablanca marque la moitié du chemin de Tanger à Mogador. C'est une ville commerçante située sur une petite baie fermée à l'ouest.

La ville a une grande étendue, parce que les murailles renferment des terrains cultivés ; ses

rues sont mieux pavées que celles de Tanger, mieux alignées, avec un grand nombre de maisons arabes et européennes d'assez belle apparence.

Située dans la province de Dukala, c'est vers elle que convergent aujourd'hui les produits de cette riche province destinés à l'exportation. Le commerce y est donc assez considérable, augmente tous les ans, ainsi que la population qui comprend un nombre relativement grand d'Européens et environ 1800 israélites. Il suffirait de faire sauter quelques rocs et de construire un beau môle pour que Casablanca devînt un port de grande importance.

Casablanca, qui signifie en espagnol Maison Blanche, est traduit en arabe Dar el Baïda; c'est l'ancienne Anfa ou Anafé, d'origine berbère selon les uns, d'origine romaine selon d'autres.

Cette ville fut très prospère jusqu'en 1498, date de sa conquête par les Portugais qui éprouvèrent une vigoureuse résistance et finirent par détruire complètement la ville.

En 1515, ils pensèrent à édifier une ville nouvelle, à laquelle ils donnèrent le nom de Casa-Branca, soit Maison Blanche, nom qui lui est resté parmi les Arabes par la traduction en Dar el Baïda. Mais après le tremblement de terre de 1755, qui ruina complètement la ville, ils l'abandonnèrent volontairement. Les Maures se mirent à la reconstruire et depuis lors en sont restés constamment les possesseurs.

La Compagnie espagnole des "Cinco Gremios

Mayores " avait à Casablanca d'immenses magasins de grains, comme nous l'avons dit en parlant de Fedala. La colonie espagnole, les agents de la Compagnie et les habitants de la ville, grâce aux greniers de la Compagnie, put résister à l'attaque des Arabes et des Berbères qui voulaient piller la ville en 1790, à l'occasion de la mort du sultan Sidi Mohamed. Son successeur, Muley Yezid, l'ordre rétablit, fit indemniser tous les Européens de Casablanca et les remercia, par une lettre autographe, de leur belle conduite.

En 1863. les consuls étrangers de Casablanca parvinrent à rétablir l'accord entre le caïd Ben Méchid et ses administrés révoltés contre son autorité, quand déjà les deux partis ennemis allaient en venir aux mains. Il est vrai que des navires de guerre, un espagnol, un anglais et un portugais, appuyaient l'intervention des consuls des diverses nations.

La campagne de Casablanca est magnifique, riche et fertile. Les fruits de tous genres y abondent; on trouve dans les parties incultes du pays un artichaut sauvage bien plus en chair et meilleur que l'artichaut cultivé avec tant de soins en Europe. La chasse est abondante dans les environs et contribue à faire de la ville un séjour assez agréable, quoique d'une grande monotonie.

Le port est desservi par les bateaux des Compagnies Paquet, Forwood et de la Compagnie Transatlantique espagnole.



Le climat de Casablanca a la réputation d'être fiévreux. Il est de fait que chaque été, les fièvres y font des apparitions dangereuses. Mais bien des Européens qui vivent là en sont exempts et prétendent rester indemnes parce qu'ils ne font pas d'excès de fruits.

### Azimour.

A environ un kilomètre de l'Océan et sur l'embouchure du fleuve Oum er-Rbia, s'élève la ville déchue d'Azimour, entièrement peuplée d'arabes et de juifs. Sans une maison remarquable, sans une ruine archéologique, c'est, avec Salé, la ville la plus fanatique de la côte et rarement un Européen y met les pieds.

Nous n'avons donc à relater sur cette ville peu intéressante que quelques notes historiques. Elle est la capitale de la province de Dukala ; son origine est berbère, car il paraît certain qu'elle a été construite par les Amazirgues qui lui donnèrent le nom de Azamor, qui, dans leur langue, signifie *Olives*. Elle subit la domination des Grecs, puis des Romains qui l'appelaient Asama, de même que le fleuve qui arrose la hauteur sur laquelle elle est assise.

Les Arabes la possédèrent ensuite jusqu'en 1513, époque à laquelle elle fut prise d'assaut par les Portugais, sous le règne du roi D. Manuel.

P. Mariana, dans son Histoire d'Espagne, raconte à ce propos une perfidie arabe qu'il est bon de reproduire ici.

Le prince Zeyam, cousin du roi de Fez, ne jouissant d'aucun crédit parmi les populations et voulant devenir maître d'Azimour, trouva un plan d'une astuce incroyable. Il envoya dire au roi Don Manuel de Portugal que, pour des raisons à lui particulières, il lui livrerait la place, pourvu qu'on envoyât une force capable de tenir garnison et de résister au roi de Fez, si celui-ci voulait la reprendre. D. Manuel accepta, envoya une expédition de 2.000 fantassins et 400 cavaliers occuper Azimour dont la position était précieuse à cause de la fertilité des pays voisins. Mais quand, en 1508, les Portugais arrivèrent devant la ville qu'ils croyaient occuper sans peine, Zeyam souleva la population, excita la garnison, prêcha qu'il fallait mourir sous les ruines des maisons avant de rendre la ville aux chiens de chrétiens.

Cette conduite lui rallia toutes les sympathies au point de le rendre maître de la ville, but qu'il voulait atteindre. Les Portugais furent obligés de s'en aller, après avoir éprouvé quelques pertes, et ne revinrent qu'en 1515 avec 20.000 hommes qui enlevèrent la ville d'assaut.

Après 27 années d'occupation, ils en furent délogés par le Sultan Mohamed, en 1540, mais le gouverneur portugais de Mazagan harcela sans relâche les Maures d'Azimour et finit par les en chasser. Sous D. Juan III, elle fut aban-

donnée par la garnison portugaise qui se retira à Mazagan.

Aujourd'hui ce n'est plus qu'une ville sans port ; toutes les transactions commerciales d'Azimour se font à Mazagan.

Les Arabes appellent aussi Azimour, Muley Boussaï, nom du patron de la ville.

Population : 10.000 habitants, dont un tiers d'israélites.

### Mazagan.

Mazagan est située dans la partie sud de la baie que forme au nord la pointe avancée du cap Azimour. C'est une des plus jolies villes de la côte marocaine ; elle ressemble à une ville forte portugaise du moyen âge. En y arrivant et au dessus de l'unique porte qui y donne accès a travers les hautes murailles des fortifications, on voit l'inscription suivante (I) qui résume l'impression qui produit Mazagan sur le touriste :

— "Ceci sont les armes de LUIS DE LOUVEIRO  
 " qui a construit cette forteresse le 1er. août  
 " 1541 par ordre du roi Don Juan III et la  
 " gouverna avec le titre ds Capitaine Major.  
 " Il resta dans ce poste sept années et pendant  
 " ce temps prit sur les maures la ville d'Azimour.

(I) En portugais.

“mour avant de finir les fortifications de Mazagan.”

“Mazagan fut construit sur l'ordre du Roi Don Manuel et consistait à l'origine en un fort ayant quatre tours.”

“De 1510 à 1541 elle fut commandée par LUIS DE AZAMBUJA ; la dernière année étant celle de la date de l'achèvement de la nouvelle forteresse. L'ancien fort fut transformé en citerne, avec un fond en mortier, supportée par 73 piliers. Des quatre tours on fit quatre magasins de grains, qui sont encore en ce moment employés dans ce but.”

“Le premier fort était défendu par 200 hommes d'infanterie et 31 de cavalerie. La garnison faisait usage d'une porte située du côté sud-est, en face de laquelle on éleva une tour appelé du “Saint-Esprit”. Contre la tour on construisit un bâtiment bas qui sert aujourd'hui d'atelier de maréchal-ferrant. Cela fut construit par ordre du gouverneur *Don Gonzales Continho*.”

“Cette inscription a été faite en commémoration de la pose de la pierre de fondation par *Don Luis de Loureiro*.”

La place primitive fut construite sur une roche avec cinq tours pour la défendre : au sud-ouest, sur la porte principale, celle du Gouverneur ou des Généraux ; à l'ouest, celle de San Antonio ; au nord celle de Saint Sébastien ; vers la mer celle de l'Ange ; celle du Saint-Esprit au sud. Les murailles avaient 1500 pas

de tour et la place était fortement garnie d'artillerie ; un fossé les entourait, rempli par la mer. Un canal partait de la plage, traversait l'enceinte ; de sorte que les barques de faible tonnage pouvaient entrer dans la place. Il y avait trois portes à pont-levis ; Les Portugais manquant d'eau devaient s'approvisionner au *puits du Duc*, loin de la ville ; ce puits fournit encore aujourd'hui de l'eau à Mazagan et aux douars voisins. Pour parer aux eventualités d'un siège, on construisit une immense citerne qui est encore de nos jours la principale curiosité de la ville. Elle est carrée, chaque côté étant soutenu par six arches de sept mètres d'ouverture,

Il y avait naturellement de nombreuses églises dont quelques unes subsistent et sont transformées intérieurement en maisons d'habitation.

Comme les indigènes de la ville voisine de Tit menaçaient continuellement la place et faisaient de continuelles excursions sur les terres des Portugais, ceux ci résolurent de tempérer l'ardeur de leurs voisins. Tit est une ville très ancienne située à 10 kilomètres de Mazagan.

Des auteurs portugais en attribuent la fondation à l'Empereur Titus qui la bâtit sur une petite éminence près de la mer.

Don Gonzalo Continho qui la visita en 1625, dit qu'alors Tit avait encore de bonnes murailles garnies de tours, des bastions nombreux, quatre petites portes et que l'enceinte conte-

nait des arcs et des piliers fort bien travaillés, lesquels devaient être les restes d'un temple de grandes dimensions. Une porte donnait sur la mer, avec un môle et une tour très forte pour la défendre. Les portugais de Mazagan ont rapporté avoir vu à Tit des tombeaux avec des caractères déjà peu lisibles mais qu'on reconnaissait n'être pas de l'alphabet arabe.

Lors de la fondation de Mazagan Tit portait encore toutes les traces d'une ville très ancienne et florissante. Sa population était encore considérable et fut passée au fil de l'épée par la garnison de Mazagan qui voulait détruire ce repaire d'ennemis acharnés.

L'expédition de Tit et les cruautés inutiles des Portugais soulevèrent toutes les tribus de la contrée ; les combats devinrent quotidiens jusqu'à ce que Don Rodrigo de Castro, gouverneur de Saffi en 1537, négociait une trêve avec le sultan Ahmed ben Mohamed. Celle-ci dura une vingtaine d'années et donna quelque répit aux places d'Azemour, Mazagan et Saffi.

Ce fut le sultan Abdallah qui rouvrit les hostilités. Une armée commandée par son fils Mouley Mohamed el Abd (le nègre qui périt à Alcazar-Kébir en combattant à côté de Don Sébastian), bloqua Mazagan le 4 mars 1692. Elle était forte de 150.000 combattants et de 24 pièces d'artillerie ; la place de Mazagan contenait 2600 hommes pour sa défense. Deux assauts furent repoussés et l'ennemi leva le siège.

En avril 1581 Philippe II d'Espagne devenait roi de Portugal; Mazagan fut jointe à sa couronne ainsi que les autres possessions africaines. En 1663 le traité de Lisbonne rendit aux Portugais, avec leur autonomie, toutes leurs possessions d'Afrique sauf Ceuta.

En 1755, Mazagan fut cruellement éprouvée par le tremblement de terre de Lisbonne.

La guerre était de tous temps l'état normal des gens de Mazagan. Mais sous le règne du sultan Mouley Mohamed les escarmouches continuelles se changèrent en attaque sérieuse. Le sultan attaqua Mazagan en janvier 1769; avec 100,000 hommes et une formidable artillerie. La valeur portugaise eût raison du nombre des maures.

Ici se place un fait unique dans l'histoire.

Au moment où des milliers de bombes ennemies, éventraient les maisons de Mazagan, une flotte portugaise apparut en mer à la vue des défenseurs. Ce fut un moment d'allégresse dans la ville et de rage dans le camp marocain.

Mais cette flotte apportait de Lisbonne l'ordre d'abandonner la place et d'en ramener en Portugal la garnison et les habitants. On ne saurait décrire la stupeur des vaillants défenseurs; soldats et civils protestèrent contre les ordres royaux et jurèrent de mourir sous les décombres de la cité.

Le Roi Don José I, conseillé par Pombal, avait résolu l'abandon de cette possession, à

cause des frais énormes qu'elle coûtait et des nombreuses difficultés qui nécessitaient alors la réunion de toutes les forces portugaises pour la défense des colonies plus importantes.

Le gouverneur général de Mazagan faillit être assassiné par l'émeute des défenseurs de Mazagan. Enfin, les personnages influents de la ville parvinrent à rétablir l'ordre en promettant des compensations au Portugal.

Le gouverneur, Don Dionisio Gregorio de Mello Castro y Mendoza fit part au Sultan des ordres du Roi de Portugal et les hostilités cessèrent aussitôt. Le 11 mars 1769 Mazagan fut abandonnée aux maures par la population et la garnison que s'embarquèrent sur la flotte, après avoir détruit armes et munitions, tué le bétail et coupé les jambes des chevanx.

Un forgeron, abandonné par mégarde dans la ville, mit le feu aux poudres lors de l'entrée des maures en ville et en fit périr un bon nombre.

Après 260 années d'occupation, ce point de la côte, arrosé du meilleur sang portugais, retournait à ses premiers maîtres par un lâche abandon du Roi de Portugal.

Disons en passant que les habitants de Mazagan furent maltraités dans leur patrie et finirent par être envoyés au Brésil où ils fondèrent dans la province de Grao-Para, la Villa nova de Mazagan où ils emportèrent les annales de leur chère cité africaine.

La ville resta naturellement en bien mau-



vais état lors de leur départ. Aussi le sultan, voyant que de tout Mazagan il ne restait guère que les murailles, la fit reconstruire et dès lors elle porte le nom de *Djdida*, (la nouvelle).

Ici se termine l'histoire de cette possession portugaise sur la côte africaine.

N'est-il pas regrettable que tant de sang généreux ait été perdu inutilement ? Que ne serait pas aujourd'hui le Maroc si l'on avait su alors en préparer l'avenir ?

Aujourd'hui, Mazagan avec ses hautes et longues murailles, ressemble bien à une ville portugaise du moyen âge; le château dit "de l'*Inquisition*", vers la mer, les constructions anciennes, la citerne, les écussons sur diverses portes rappellent la gloire de ses maîtres.

Mais la ville est sale, malpropre; en dehors de sont élevés, des magasins et des douars qui la prolongent considérablement.

Il s'y fait un commerce important d'exportation et d'importation.

Les environs sont assez monotones et le climat n'est pas réputé des meilleurs de la côte.

---

## Saffi.

Saffi (en arabe Asfi) est située au pied de collines convergentes et la côte de l'Atlantique.

Sa position au fond d'une demi entonnoir,

fait que la ville et les environs sont souvent inondés par les pluies de l'hiver.

La rue de Rabat où se tiennent tous les magasins est la voie principale de Saffi. Le reste ne vaut pas une mention.

La ville est entourée de murailles percées de trois portes : celle de la marine, celle de Rabat et une qui conduit à la campagne.

On voit encore les restes d'une église édifiée par les Portugais ; des couronnes royales portugaises sur la porte de la marine ; des fragments d'armes et des croix dans la forte muraille qui sépare la ville du rivage.

Dans le quartier appelé "Rabat" sont les restes d'un palais en ruines avec une splendide vue sur la mer. Les appartements démontrent l'ancienne magnificence de cette demeure ; on y remarque un vaste *patio* pavé en mosaïque de couleur et un *mirador* très élégant. En dehors de ce quartier on trouve les ruines des anciennes murailles de Saffi.

Le touriste visitera surtout les ruines qu'on désigne sous le nom de Palais du Sultan. C'est un splendide édifice avec diverses cours intérieures (*patios*). Autour de la première galerie on visitera trois salons d'un style arabe admirable. Dans une seconde cour immense s'élève une petite mosquée. De là on passe à d'autres appartements d'où un escalier conduit à l'étage supérieur. Il s'y trouve, à demi conservé, l'appartement dit "de la sultane" que la légende veut avoir été construit sur les plans d'une

favorite chrétienne qui se fit là une demeure somptueuse. La façade principale est ornée et surmontée de tours carrées. La façade qui donne vers la campagne et sur les murailles d'enceinte est garnie d'une forte batterie de canons.

Tous ces édifices sont aujourd'hui habités par les pigeons et les cigognes.

Le touriste cherchera aussi à visiter la maison Ben Homar qui est très remarquable.

Saffi peut réclamer le titre de la ville "la plus sale de la côte marocaine". Les rues sont étroites, irrégulières et deviennent impraticables en hiver. Cela nous dispense d'en parler longuement.

Le climat y est sain en hiver, un peu fiévreux en été. Les environs sont fertiles agréables, assez bien cultivés. 9000 habitants dont 1500 israélites et 100 européens.

L'ancrage de Saffi est exécration. Cependant cette ville, à cause de sa bonne position comme capitale de la province d'Abda et son voisinage de Marakesh (Morocco), fait un commerce assez considérable d'exportation. Les vapeurs des compagnies Paquet, Forwood, Trasatlantica Española y touchent assez souvent et à peu près régulièrement, sauf en hiver à cause des gros temps de mer.

*Notice historique.* Marmol, dans sa "Descriptio Africoe," dit qu'Ammon, capitaine des Carthaginois est le fondateur de Saffi qui porta le nom de Sophia et qu'elle devint une des plus

florissantes parmi les villes libio-phéniciennes de la côte africaine. On sait peu de chose de son histoire jusqu'au moment de la prise des portugais. Les arabes qui s'y étaient établis vivaient dans une indépendance complète sans reconnaître les sultans du Moghréb.

En 1507 les portugais s'en emparèrent et fortifièrent la ville. En 1510 ils y furent attaqués par les arabes réunis des pays voisins et dont le nombre était si grand que la faible garnison de Saffi dirigée par le gouverneur Ataïde eût succombé malgré une héroïque résistance, sans l'arrivée de secours venus des îles Madère.

Malgré des luttes continuelles avec les Arabes, les Portugais restèrent maîtres de Saffi jusqu'en 1730 et en firent une ville de grande importance commerciale. Quand ils abandonnèrent la ville dont la défense devenait trop coûteuse et périlleuse, ils se retirèrent à Mazagan en emportant tout ce qu'il y avait de transportable et jusqu'aux cloches des églises dont l'une existe encore à Mazagan.

Mouley Mohamed Cheïk, fit réédifier la ville détruite par les portugais et la réoccupa. C'est lui qui fit restaurer le grand palais de la sultane dont nous avons déjà parlé.

En 1767, le comte de Beugnon s'établit à Saffi en qualité de consul de France. Le consulat fut ensuite transporté à Salé, par Louis XV, avec Mr. de Chenier qui a écrit, sur le

Maroc, un livre qu'on peut, encore de nos jours, consulter avec fruit.

## Mogador.

Nous arrivons au dernier port du Moghreb, Mogador, au delà duquel commence la côte du Sous ou Moghreb el-Aksa.

Mogador est bâtie sur une masse rocheuse qui s'avance dans la mer au point de former une île lors des grandes marées. C'est la ville la mieux construite du Maroc, elle est faite d'après un plan régulier, avec des quartiers bien distincts et bien alignés, de façon que quand les portes intérieures sont ouvertes, on voit d'un bout de la ville à l'autre. Les quatre quartiers qui forment Mogador sont : le Mellah, quartier israélite ; la Medina, quartier maure ; la Casbah vieille (vieja) où résident les Européens et la Casbah nueva habitée par des juifs et des européens.

Le Mellah est un immense quartier de vilaines rues sales et étroites, complètement séparé du reste de la ville. Il y a là environ cinq mille israélites, de race berbère, les plus sales de la création. Ils sont gouvernés par un cheik et un rabbin qui dépendent du gouverneur de la ville. Cette juridiction ne s'étend pas aux israélites vivant hors du Mellah.

La Medina est la cité maure, on n'y trouve

que peu de familles européennes, car les indigènes sont très hostiles à ce voisinage dans leur quartier. Dans ce quartier se trouvent la plupart des magasins; c'est le centre des affaires; il y a divers sokos et surtout la fameuse Kaise-ria ornée d'une élégante colonnade, dans sa partie est.

Sur le flanc de la Medina, est celui de la Casbah vieille avec la population européenne, les maisons consulaires des puissances étrangères, la maison du Pacha, la prison et autres édifices appartenant au gouvernement.

Le dernier quartier, Casbah nueva est d'une physonomie plus hétérogène que les autres; il ne date guère que de l'année 1865, époque à laquelle le sultan régnant ordonna d'augmenter l'étendue de la ville, devenue trop étroite pour ses habitants.

Les bâtiments de la marine sont grands et bien construits, les meilleurs de tout l'Empire. Diverses places et la régularité des rues donnent à Mogador une physonomie semi-européenne à laquelle le voyageur n'est pas habitué au Maroc.

Les fortifications et le plan de la ville ont été dressés par Mr. Cornut, ingénieur français, captif, qui dirigea les travaux d'édification de la ville construite par la main d'oeuvre de nombreux prisonniers chrétiens. Les murailles d'enceinte sans être bien fortes, sont assez bonnes et garnies, de distance en distance, d'excellentes batteries auxquelles il ne manque que de

bons canons; l'une donne sur la campagne, l'autre sur la plage, puis il en existe une troisième sur la porte de Ducala, les autres donnant sur la mer. De petits bastions protègent les cinq portes de la ville: de Ducala, de Maroc, du Lion ou de la plage, de la marine; une dernière porte s'ouvre sur la mer.

Les fortifications du port sont indépendantes de la ville.

Une place remarquable est celle qui s'étend devant le Palais du sultan, édifice inhabité et détérioré, qu'on trouve en allant vers la porte de la marine. A peu de distance, est le môle formé d'un pont fortifié, de l'est à l'ouest, comprenant une porte qu'on ferme la nuit avec des chaînes. A son extrémité, le môle a deux réduits fortifiés, tandis qu'au sud se prolonge la batterie de la mer jusqu'en face de l'île. Au nord existe un îlot avec une batterie circulaire, enclouée par les marins français en 1844, avec citerne, poudrière et magasins.

La rade de Mogador est divisée en deux parties: celle du Nord abritée par l'île de Mogador, masse rocheuse de 900 mètres de long sur 350 de large. Sa distance de la plage est de 700 mètres et son élévation 107 pieds au dessus du niveau de la mer. Elle contient des batteries, sans canons depuis 1844, époque de sa prise par l'escadre française.

Aujourd'hui elle sert de prison, de lazaret et de lieu de quarantaine aux pèlerins revenant de la Mecque.

La seconde partie de la baie est celle au sud de l'île, peu fréquentée comme ancrage. Sur la pointe sablonneuse que la plage forme au nord, se trouvent les ruines du "Castillo Portugais" (Château fort). C'est ce château appelé Mogador par les fondateurs, qui donna le nom à la ville qui s'appelle en arabe Soueïra (l'image, le modèle ou la belle.)

A peu de distance du château fort vient déboucher la rivière Gorhed dont les eaux alimentent Mogador au moyen d'un acqueduc.

Mogador a été fondée par le sultan Mohamed en 1760. Pour enlever le trafic européen aux négociants indigènes de Santa Cruz refusant de payer les impôts et n'étant pas très convaincu de l'utilité et de la facilité d'une expédition dans ces régions éloignées, le sultan choisit sur la côte de l'Océan le point où s'élève aujourd'hui Mogador dont il confia la construction à Mr. Cornut, ingénieur français. En 10 années la ville était terminée. Au moyen de promesses de privilèges, le sultan y attira les principaux négociants de Santa Cruz qui dès lors perdit chaque jour en importance.

L'histoire de Mogador ne comprend que le bombardement de 1844 et la prise de l'île et de la ville par les marins français. On voit encore aujourd'hui sur le sable, au pied des murailles, des bombes envoyées contre elles par les canons de la flotte.

A quelque distance de Mogador et à droite de l'acqueduc, on trouve, sur une dune, le sanc-



tuaire de Sid Mogdul, petit édifice qui n'offre rien de remarquable. On veut que la corruption de ce mot ait formé le nom de Mogador donné par les Portugais à leur château-fort.

Les environs de la ville sont sablonneux ; il faut faire une demi-heure de route pour trouver des jardins et les premiers arganiers qu'on aperçoit au Maroc.

Après Tanger c'est le port de Mogador qui a le mouvement maritime et commercial le plus important de la côte marocaine. C'est ce que le voyageur constatera aisément par les tableaux de statistique où il trouvera le détail du trafic et des articles qui le composent. Il est destiné à s'accroître considérablement.

La population est composée de 19 à 20 mille âmes dont 8000 israélites et 2000 chrétiens.

## LES TROIS CAPITALES.

### Fez.

Fez (en arabe Fas) est assise sur l'Oued (rivière du même nom) qui se jette dans le fleuve Sébou à 4 kilomètres au nord de la ville. Elle s'étale sur la dernière croupe des monts Cherarda et sur le mont Sathor que sépare la rivière des perles des anciens, l'Oued Fez de nos jours.

A proprement parler, ce sont deux villes différentes ayant chacune leur gouverneur : Fez *Balia* ou Fez Vieux est sur la rive droite de l'Oued avec une faible partie sur la rive gauche, tandis que Fez *Djedid* ou Fez nouveau occupe, sur la rive droite et à l'est, le mont Sathor.

Le coup d'oeil général de cet ensemble, vu soit des monts Cherarda, soit à quelque distance, en arrivant de Méquinez, de Tanger ou de Tlemcen, est vraiment superbe : un amas de hautes maisons blanches à terrasses s'élevant des deux côtés de l'oued avec une vaste ceinture de vert, formée par les arbres des nombreux jardins. Mais comme dans toutes les villes du Moghreb et la plupart des pays musulmans, le côté poétique disparaît dès qu'on pénètre dans la ville dont les rues étroites, tortueuses et généralement assez mal entretenues, ne conservent un côté pittoresque de couleur locale que pour le voyageur tout frais émoulu d'Europe.

Cependant, on trouve à Fez ce que ne possède nulle autre ville du Maroc : de grands jardins, splendides de verdure, mais mal soignés, avec de l'eau courante qui alimente aussi toutes les maisons par mille canaux divers. Mais pour jouir du seul agrément que possède la principale capitale du Moghreb, il faut pénétrer dans les intérieurs en fréquentant la société indigène. C'est la seule façon d'y faire, et du reste dans tout le Maroc comme dans l'univers entier, un voyage dont l'unique résultat n'est pas d'avoir vu des figures noires, jaunes ou blanches, et

des tas de pierres qui ressemblent beaucoup à tout ce qu'on a déjà vu ailleurs.

Fez Djedid et Fez el Bali sont réunis par une vaste enceinte de murailles percées de diverses portes ; elles sont divisées en quartiers ou *homâ* qu'il importe peu de faire connaître au voyageur qui ne doit pas y séjourner grand temps.

Les deux villes sont séparées par un morceau de vallée, appelé Bou Djeloud, le père des peaux, espace non habité où l'on voit les réservoirs de grains du sultan et, tout près de la ville, le lieu dit "parc aux bestiaux du sultan." Il existe près de là deux ponts, sur la rivière, à 200 mètres l'un de l'autre avec deux réduits bien construits.

Sur le bas à 200 mètres à gauche, se trouve le palais des femmes du sultan avec un vaste jardin plein de verdure.

Quand on a traversé un pont avec porte, on rencontre une seconde porte avec une machine à eau dite Er Rhaâ. De ce point on va vers deux portes dont l'une conduit tout droit vers le palais du sultan et le Mah'ákma ou Mechouar ; la seconde conduit dans Fez Djedid, aux maisons basses, tandis que dans Fez el Bali elles sont généralement très élevées.

De la seconde porte, une rue assez large se dirige sur le Mellah qui est séparé de Fez Djedid par une enceinte percée d'une seconde porte vers le sud-est.

De ce même côté, vers le sud est, sur une pente à environ 4 kilomètres de distance, se

trouve la résidence d'été de S. M. Ch. On peut la visiter.

Tout près de ce palais, se trouvent des sources donnant naissance à une rivière dont les eaux sont captées par un aqueduc qui les conduit au Mah' akma ou palais du sultan dont nous avons parlé à Fez Djedid.

L'Oued Fez entre dans la ville par des grilles près Bab el Hadid.

Fez el Bali est construit une partie en terrain plan ou à peu près, une partie en montée. On y trouve le quartier sacré de la Kaïsseria avec la fameuse mosquée de Mouley Edriss, vénéré par tous les musulmans. La Kaïsseria est le quartier des bazars ; pittoresque, à lui seul il vaut mieux que toute la ville.

Il est bon de prévenir les voyageurs qu'ils ne devront jamais s'y aventurer seuls ou en costume européen<sup>o</sup>; les Feziens de ce quartier sont encore plus fanatiques que ceux des autres et sont assez hostiles aux étrangers.

La mosquée el Andalouis se trouve également dans ce quartier, mais sur l'autre rive. Elle est moins célèbre que l'autre quoique grandement vénérée. Nous reparlerons de ces mosquées fameuses en relatant l'histoire de la ville.

Le touriste devra chercher à pénétrer dans diverses maisons renommées pour leur beauté intérieure. La plus célèbre est celle de Hadj Hamed el Marakshi.

Il est impossible de préciser le nombre d'ha-

bitants que contient Fez ; les gens les mieux renseignés varient dans leur appréciations de 100 à 150000. Des indigènes nous ont affirmé qu'il y a 300000 habitants ; mais c'est là une exagération. Nous adoptons, pour bien des raisons, le chiffre de 100000 âmes dont 2000 algériens et 4000 israélites.

Fez, quoique bien déchue de sa splendeur passée, fait encore un grand commerce et reste la ville la plus industrielle de l'ouest africain.

Elle fabrique des tissus de laine et de soie renommés, des haïks, des tarbouches, des draps, des cuirs, de la vaisselle, des armes blanches et des armes à feu, etc. Elle fait un grand commerce avec le Soudan par Taflet, le Sous, Tlemcen, Tanger et les villes de la côte qui lui envoient les produits européens qu'elle expédie vers les oasis du désert.

C'est la capitale où séjourne d'habitude le sultan actuel au retour de ses expéditions. Aussi y trouve-t-on une nombreuse population de fonctionnaires du Maghzen, aïmins, pachas, caïds, cheïks, indigènes qui ont à voir le sultan ou qui sont appelés à Fez pour des affaires d'ordre intérieur et du gouvernement.

*Histoire de Fez.* — Mouley Edriss II, fils de Mouley Edriss le Hosseïnte fondateur de la dynastie et premier Inan des tribus d'Ouaraba, résolut de fonder une ville qui serait la capitale du royaume créé par son père. Il acheta pour 7500 onces (valant 0,15) à la tribu des Zeneta,

l'emplacement, inculte à cette époque, mais plein d'eau et de verdure, où s'élève aujourd'hui Fez. Là vivaient alors des païens, des juifs et des chrétiens qui ne connaissaient que vaguement l'Islam introduit au Maroc depuis peu de temps.

Le premier jeudi du mois de Raby el Aouel, l'an 192 de l'Hegire, (3 février 808 de J. C) il en jetait les premiers fondements en commençant par le tracé des murailles d'enceinte de de l'Adoua el Andalous (rive nord). Un an après dans les premiers jours de Raby el Tsâni, il entreprit les murs de l'Adoua el Kairaouyn (rive sud est) qui prit son nom de gens de Cairouan, venus s'y établir.

Bien des légendes courent sur l'étimologie du mot Fas. Nous croyons intéressant pour nos lecteurs d'en faire connaître les principales d'après les historiens arabes.

L'ouvrage "El Istebzar fi adjeib el Amçar" (considérations sur les merveilles des grandes villes) dit qu'en creusant les fondations des murs d'enceinte, les compagnons d'Edriss trouvèrent une hache (Fas en arabe) d'or du poids de soixante livres qu'on porta à Edriss lequel voulut donner à la ville nouvelle le nom de l'instrument découvert.

Le même ouvrage raconte aussi qu'une troupe de cavaliers de Fers (cavaliers de la Perse) arrivèrent sur le lieu au commencement des travaux et furent ensevelis sous un éboulement; en mémoire on aurait donné à la ville le nom

de Fers d'où Fez ; qu'il s'élevait à cet endroit l'ancienne ville de Sef d'où vient celui de la nouvelle Fez.

L'historien El Bernoussy qui rapporte cette dernière, affirme qu'un juif en creusant les fondements de sa maison près d'un pont de Ghrzilâ, sur un lieu de la ville encore couvert de chênes, de tamarins etc, trouva une idole de marbre représentant une jeune fille sur la poitrine de laquelle étaient gravés ces mots en caractères antiques : "En ce lieu consacré aujourd'hui à la prière, étaient jadis des thermes florissants qui furent détruits après mille ans d'existence".

Selon "Edraïs Ben Ismael Abou Mimouna", le Prophète aurait fait la prédiction suivante :

"Il s'élèvera dans l'occident une ville nommée Fes (Fez) qui sera la plus distinguée des villes du Moghreb."

L'historien "Abou Ghrâleb" raconte l'histoire d'un vieux solitaire chrétien de 150 ans : "Il vint trouver les travailleurs dirigés par Edriss et leur dit qu'il y avait autrefois sur cet emplacement une ville qui se nommait Sef et qui avait été détruite depuis 1700 ans. Mais qu'il viendrait un fils de l'Orient qui la rebâtirait, que la nouvelle ville serait la plus grande et la plus magnifique de l'occident, que cet homme s'appellerait Edriss.

Cela suffit pour le merveilleux. Edriss fit élever de suite une mosquée à Djemâa el Chiak ; puis il s'établit à El Kermouda, fit élever la

mosquée el Cheyaâ et sa maison Dar-el Kytoun près de l'Aït Kesseria et à côté de la mosquée.

Ces noms se retrouvent encore facilement aujourd'hui et peuvent être de quelque utilité pour les voyageurs ; c'est ce que nous engage à ne pas trop restreindre la notice historique sur la principale ville du Maroc et qui est de beaucoup la plus intéressante.

Abd-el-Malek Ourak rapporte que tout près de l'endroit où travaillaient les gens d'Edriss, se tenait, dans un fourré, un nègre appelé "Ghalou" qui était la terreur de la contrée pour son audace, sa force et ses crimes.

On fit une expédition contre lui et le prit vivant. Edris le fit pendre à un arbre remplacé maintenant par une fontaine appelée Aïn Ghalou.

Fez s'agrandit et s'embellit rapidement sous les Edrissides. Il vint là s'établir des gens de l'Orient et du Nord attirés par la renommée de ce royaume nouveau. Les juifs d'Andalousie furent autorisés à s'établir depuis Aghlen jusqu'à Hisn Saroun moyennant une djezia de 30000 dinars par an.

L'eau de l'oued des perles (oued Fez) était renommée pour sa légèreté, ses qualités médicinales et aphrodisiaques. Un vrai paradis Fez d'alors; tandis qu'aujourd'hui nous devons prévenir les voyageurs allant à Fez qu'ils ne doivent pas oublier un bon filtre et du cognac s'ils veulent éviter les coliques, la diarrhée, la dyssenterie. Nous affirmons qu'en deux années



nous n'avons vu personne revenir de Fez—s'ils n'étaient munis de ce que nous recommandons vivement—sans subir ensuite un mois ou deux de dérangements de l'estomac ou du ventre.

L'Oued Fez roulait alors des perles, fait qui n'est pas facile à vérifier aujourd'hui.

Les environs de la ville étaient couverts de superbes jardins où l'on récoltait les meilleurs fruits de la création. Les terres, si bien arrosées par les mille canaux de la rivière, étaient d'une fertilité extraordinaire. Près de Bab el Cherky (est) en 1291 de J. C., les semailles faites le 15 avril donnèrent leur récolte en fin mai. Le climat, les fleurs, les fruits, les fontaines, les puits, la verdure et la douceur des habitants faisaient de Fez une ville de réputation unique dans tout l'Islam. A Merdj Kertha hors ville, les arbres produisaient alors deux fois par an. Les environs fournissaient du bois de cèdre ; aujourd'hui tout est pelé—il y avait de 4 kilomètres hors ville, les beaux bains de Khaoulla avec des eaux d'une chaleur extraordinaire, les thermes de Ouachuena et de Aly Yacoub.

Il y avait des sources salines qui donnaient du sel de diverses couleurs ; enfin il serait trop long de raconter tout ce que Fez avait alors de beau, de bon, de magnifique, tandis qu'aujourd'hui il est difficile d'écrire sur cette ville plus de deux pages intéressantes au même point de vue.

Quand les Zeneta renversèrent les Edrissi-

des, ils réunirent les deux rives jusqu'ici séparées par des murailles, dans une seule enceinte. On fit un grillage pour la rivière qui entrainait à Bab el Hadid et sortait à Bab Rouméla.

Fez atteignit sa plus grande splendeur sous les Almohades, avec El Mansour et ses successeurs. Il est curieux de citer ici le manuscrit du cheik el Kouykiry (Inspecteur de la ville sous le règne de El Nasser l'Almohade) : 785 mosquées ou chapelles, 42 diars Loudh'ou (cassins avec fontaines pour ablutions) 80 Skyats, 93 bains publics, 472 moulins, 89,236 maisons, 19,041 nesrya, (chambres pour les étrangers) 467 fondaks, 9082 boutiques, deux Kaïsseria (bazar couvert) 3064 fabriques, 117 lavoirs publics, 86 tanneries, 116 teintureries, 12 établissements pour le cuivre, 136 fours à pain.

Fez contenait de nombreuses écoles, de vastes bibliothèques qui renfermaient des manuscrits précieux. De là sortirent les Avicenne (Abou-Sena), Saharales, Abou Othman, Gueber, etc.

On dit qu'il existait là un manuscrit tout entier des œuvres de Tite-Live.

A la chute des Almohades, la grandeur de Fez alla diminuant, quoique les Mérinides reprissent comme capitale cette ville que la dynastie précédente avait délaissée pour Maroc qu'elle fonda.

Mais comme les habitants de Fez étaient toujours prêts à la révolte, que les Almohades avaient dû en faire le siège pendant sept ans ;

que, du reste, cette ville était toujours la ville turbulente la première soulevée contre ses princesses et la dernière soumise, les Mérinides décidèrent d'édifier une nouvelle ville sur le mont Sathor en face de l'ancienne qui serait dominée.

Et c'est ainsi que le Sultan Abou Yousef Abd el Hak fonda Fez Djedid en 674 de l'hégire (1276 de J. C.)

Dès la chute des Mérinides commença pour le Moghreb une série de révolutions et d'années malheureuses qui introduisirent l'anarchie domptée jusqu'alors, mais non sans peine, par les dynasties précédentes au prix de luttes sanglantes. La décadence de Fez et du Moghreb commença ; aujourd'hui elle est complète. Cela suffit pour résumer l'histoire du Maroc depuis 1415 jusqu'à nos jours, la défaite du roi Sébastien de Portugal à la bataille d'Alcazar Kebir, la bataille d'Isly, gagnée sur Abd er Rhaman par le maréchal Bugeaud, le bombardement de Tanger et de Mogador, la guerre de Tétouan étant les seuls faits saillants et qui ouvrirent le pays à l'Europe contemporaine. Mais Fez ne se relèvera que quand l'industrie européenne aura pénétré dans l'intérieur du Moghreb.

*Mosquées.* — Nous ne ferons pas leur histoire détaillée qui est trop longue pour figurer dans ce guide. On trouvera dans Roudh el Kharta les annales de Fez et des deux mosquées El Andalous et Kairaouyn ou El Cheunfa, appelée Mouley Edriss.

Pour donner une idée de sa splendeur nous dirons seulement qu'elle fut fondée en 859 de J.-C., soit le 1<sup>er</sup> de Ramadam 245 de l'hégire.

Elle contenait 270 colonnes formant 16 nefs de 21 arches, en longueur comme en largeur. Il s'y plaçait 840 fidèles par nef, soit 16440, 560 devant les colonnes, 2700 dans la cour, 6000 dans les galeries et le vestibule : total 22.700 personnes.

La cour (Sehan), pavée en 1131, comprenait 11 arcades, 52.000 briques, 20 rangs de 206 briques et 8.000 pour le tour des arcades. Le bassin avec jet d'eau était un chef-d'œuvre (daté de 1222).

Il avait fallu 467.300 tuiles pour couvrir le temple. Il y avait sept grandes portes et deux petites pour les femmes. Celle de El Quabla avait deux splendides battants en cuivre rouge.

La Mestouda (Sacrarium) avait une voûte en marbre ; on y renfermait les immenses quantités d'offrandes des fidèles, qui furent une fois volées.

Le grand Skyat et le Dar er Loudh'ou étaient des merveilles de luxe.

Le minaret était surmonté d'une coupole d'or et d'azur, un vrai chef-d'œuvre, et le Mirhab (niche vers la Mecque) était tellement brillant qu'on fut obligé de le blanchir à la chaux parce qu'il distrayait les fidèles.

En construisant cette mosquée on mit à jour une voûte très ancienne dont on ne peut fixer

l'origine. Elle couvrait une source d'eau vive dans laquelle vivait une énorme tortue.

La mosquée El Andalous n'était ni aussi grande ni aussi belle, quoique pleine de merveilles.

Aujourd'hui Fez attend une régénération : sa magnifique situation à l'extrémité du Gharb, près du Sebou et sur une rivière, sa position au centre de l'empire et sur la route de Tlemcen, de Tafilet, de l'Atlas, de la côte, de Tanger et du Riff peut faire espérer un grand avenir pour cette ville privilégiée.

## Mequinez.

Les immenses plaines qui s'allongent depuis l'Océan Atlantique, à l'ouest, jusqu'en arrière de Fez, à l'est, le long de l'Oued Sebou, s'appelle le Gharb. Le Saïs est la partie du Gharb dans laquelle s'élèvent les villes de Fez et de Méquinez qui se trouve à l'O.-S.-O. et à peu près à neuf heures de marche de la première.

Le Saïs est borné au nord par les monts Ouinta, Zerhoum, Terrats et Zalar ; au sud, par les monts El Behalil et Beni M'Tir. L'Oued Bet l'arrose au sud et parallèlement au Sebou dont il est peu éloigné.

Méquinez s'appelait autrefois Selda, au temps des Amazirgues qui la fondèrent. Mais la ville des Amazirgues passa au pouvoir des Edris-

sides, descendus de Zerhouh (Ouaraba), et fut capitale du premier royaume jusqu'à ce que le troisième Edrisside se fut complètement fixé à Fez.

Les Almoravides résistèrent pendant sept années dans Méquinez aux efforts des Almohades qui les y assiégeaient. Enfin la ville fut prise par Abd el Moumen, les Almoravides furent en partie chassés à jamais, en partie passés au fil de l'épée. Mais de la ville il ne restait que des décombres dont on voit encore aujourd'hui des traces suffisantes pour en attester la grandeur. Cela se passait en 545 de l'hégire (1150 de J.-C.)

On construisit près des ruines de l'ancienne ville une nouvelle Méquinez (en arabe Miknas ou Miknasa) qui fut successivement embellie. La forte et magnifique Casbah qu'on y voit de nos jours fut construite par ordre de l'Emir Abou Yousef Ben Abd el Hak (Mérinide) en 674 (1276 de J.-C.) Mais c'est Mouley Ismaël qui fit de Méquinez la plus belle ville du Maroc; il y établit sa garde noire dont il reste encore aujourd'hui une descendance de 9.000 nègres. Le palais d'Ismaël est encore aujourd'hui la seule chose remarquable de Méquinez, avec les ruines dont nous avons parlé. Ce palais immense occupe la moitié de la ville et renferme de splendides jardins dans lesquels s'élève une sorte de forteresse qui passe pour renfermer les trésors des Sultans. On dit que ceux-ci avaient l'habitude de préposer à la garde

de ces richesses des esclaves auxquels on crevait ensuite les yeux, ou qu'on murait dans les souterrains, ou qu'on tuait. Ce doit être une légende basée sur les cruautés de Mouley Ismaël.

Les rues de Méquinez sont plus belles que celles de Fez, l'architecture des portes et de quelques édifices est assez curieuse; les murailles, assez fortes, sont garnies de batteries destinées à repousser les Guerouan et les Zemor qui pillent les environs dès que le Sultan est éloigné du Gharb.

Les environs de la ville sont pleins d'oliviers sur une grande étendue: ce qui donne au pays un aspect gai et fait nommer Méquinez: Ez-Zeituna (des oliviers). Les premières plantations en furent ordonnées par Mouley Ismaël sous le règne duquel, disent les historiens arabes, on en plaça plus de deux cent mille dans la plaine.

On peut compter qu'il y a dans Méquinez 40.000 habitants dont 9.000 nègres, 5.000 juifs et 2.000 berbères ou Chleuhs.

De Méquinez on a devant soi, au nord, le fameux mont Zerhoun où se trouve une mosquée sacrée dite de Mouley Edriss, le fondateur du royaume edrisside. Le massif est plein de verdure et de villages, riches, bien construits, possédant de belles maisons. C'est une excursion à faire. On y trouvera aussi les ruines dites des "Pharaons" qui démontrent l'existence d'une ville puissante et de haute antiquité. Elles ont été reconnues par M. Tissot dont les

études sont continuées en ce moment par M. le vicomte de Lamartinière.

Les femmes de Méquinez jouissent d'une grande réputation de beauté et les hommes en passent pour être, avec ceux de Tétouan, les plus intelligents et les plus jaloux du Maroc.

Le Sultan ne séjourne guère qu'un mois par an à Méquinez.

Nous n'avons cité de l'histoire de Méquinez que le siège de sept ans par les Almohades parce que toutes les luttes intestines qui ont si souvent troublé Fez, Méquinez et Maroc demanderaient des volumes qui ne seraient que de peu d'intérêt pour le voyageur. Il est arrivé que Fez eut deux sultans qui se faisaient la guerre pendant qu'un autre se faisait proclamer à Méquinez ou à Maroc ou ailleurs.

## Maroc.

Dans la province des "Rehamna," à sept kilomètres sur la rive gauche de l'Oued Tensift, s'élève la ville de Maroc, au milieu d'une plaine immense bornée au sud par l'Atlas dont les cimes neigeuses s'aperçoivent au loin. Marakech (nom arabe de Maroc) se trouve à trois jours et demi de Mogador et de Mazagan et deux et demi de Saffi.

La ville occupe un immense espace compris entre des murailles qui ont plus de sept kilo-



mètres de développement. Ces murailles, très hautes, sont flanquées de tours carrées, de cent en cent mètres à peu près de distance. Elles sont percées de sept portes : celle du nord, Bab el Khemis, celle de Doukala vers le nord-est, Bab Robb, Bab Kh'mat, Bab Aïlan, Bab Debaâ, Bab Rîmâ.

De nombreux jardins et des ruines se trouvent entre les murailles de la ville proprement dite qui comprend également des jardins. Au centre, se trouve la Kaiseria, quartier couvert des marchands autour duquel se trouvent les petites boutiques indigènes ; puis le quartier de la Ketoubia (des librairies), souvenir des nombreuses librairies qui existaient à Maroc pendant le règne de Abou Yousef. A côté, se trouve la fameuse mosquée du même nom avec la tour, et minaret, semblable à celle de Séville et de Rabat ; elle a 220 pieds de hauteur. En outre de celle-ci, on trouve encore les mosquées Beni Yousef, Moazzin et Sidi Abou Labbas qui sont les seules remarquables.

A la porte du nord ou Bab el Khemis se tient le marché hebdomadaire du jeudi ; à une courte distance se trouve le lieu des abattoirs, aussi infect et aussi peu européen que possible. Près la porte de Doukala est le village des lépreux appelé Hara, dont les habitants ne peuvent entrer dans la ville aux portes de laquelle ils se placent pour mendier.

Entre Bab Khemis et Bab Debaâ on voit une porte qui a été murée ; puis vient Bab Robb.

C'est près de Bab Debaâ ou Porte de la Tannerie qu'on voit en pleine activité l'industrie qui a valu au cuir marocain (maroquin) sa réputation universelle. On y emploie la cochenille et l'écorce de grenade.

On trouve ensuite Bab Aïlan et Bab Kh'mat près de laquelle est l'entrée du Mellah, par Riad Zeitoun el Djedid (le nouveau verger d'oliviers).

Sur l'autre côté du Mellah, on accède, par une nouvelle porte (Bab Rîmâ), au palais du Sultan et à la Casbah, puis on atteint Bab el Hamar (Rouge).

Le palais, situé au sud de la cité, est immense et en aussi mauvais état que toutes les demeures impériales du Maroc ; il occupe avec les jardins de la mosquée un kilomètre carré de superficie. Cette mosquée est célèbre par les trois boules d'or qu'on dit surmonter la coupole, chose difficile à vérifier parce que l'infidèle n'y est pas admis.

Les plantations de palmiers qui s'étendent au sud de Maroc sont considérables et égayent les environs.

Maroc a été fondée en 454 par l'Emir Yousef Ben Tachefyn, successeur d'El Mah'di, le fondateur de la dynastie des Almohades, donc par le vainqueur de Zalacca qui en fit sa capitale. Fez ne redevint capitale que par les Mérinides. En 526 de l'hégire, son fils Aly ben Yousef en bâtit les murs d'enceinte. Marrakech (Maroc) atteignit toute sa splendeur sous le règne de

Abou Yousef El Mansour ben Yousef ben Abd el Moumen ben Aly el Roumy qui embellit Maroc avec le produit du butin fait en Espagne et fit creuser les citernes.

Les divers événements qu'a subis Maroc, comme Fez et Méquinez, par dissensions intestines, n'offrent pas grand intérêt. Elle a suivi le sort des autres villes dégénérées du Maroc.

Le commerce de Maroc avec le Sous, le Tafilet et les villes de Mazagan, Saffi, Mogador est encore assez important, mais moindre que celui de Fez. C'est une ville d'avenir avec l'élément européen, quand il pourra s'y fixer. La population est évaluée à 60.000 âmes, gens du Sous, arabes, nègres, israélites; pas de chrétiens.

Le Sultan y réside assez peu; il passe quelquefois une année sans y mettre les pieds. C'est un frère du Sultan qui commande à Maroc, un autre à Tafilet, un autre à Fez.

## PETITES VILLES DU MAROC.

### Terga

dans le Riff, avec petit port sur la Méditerranée; population, 3.000 pêcheurs; commerce de poisson salé avec les Riffains. La tribu voisine est celle de Chergui (ou de l'Est), pays difficilement abordable.

### Velez de la Gomera.

L'antique *Parietina* et l'*Acra* de *Ptolémée* ; appelée ensuite *Belis*, puis *Badis*, et actuellement *Velez de la Gomera*, depuis l'occupation de ce point par un *préside* espagnol. Située entre deux hautes montagnes, 500 maisons, et port sur la *Méditerranée*. Sur l'île voisine appelée *Peñon* sont un *château-fort*, des *prisons* au haut d'une roche. Pris par *Pierre de Maranio* en 1506, fut perdu, puis reconquis sous *Philippe II*.

### Helles.

Port de mer du *Riff*, près de la *Gomera* ; pays boisé de *pin maritime* odorant et de *cèdres* de *Phénicie*.

### Chechaouen.

Capitale du *Riff*, à une journée Est de *Tétouan* ; un *pacha* y réside. Ville propre, habitants *industriels*, mais *fanatiques* et qu'il est *dangereux* de visiter chez eux. Pays environnant très fertile et bien arrosé. Décrit par de *Foucauld* qui l'a visité.

## Alhucema.

C'est le *Hadjer el Naser* du Roudh el Kartas. On donne diverses significations à ces mots arabes, mais aucune ne nous paraît exacte. Baie vaste et belle contenant une île où se trouve le "presidio" espagnol d'Alhucemas. Sur le rivage, petite ville indigène de 600 âmes. Embouchure de la rivière Nacor. Sur les bords du fleuve et sur une hauteur on trouve des ruines très anciennes ; ce lieu se nomme Mézeanna.

## Melilla.

Cité très ancienne qui a porté successivement, avant son nom actuel, ceux de Ras eddir, Rousadir, Roussadirum ; fut capitale de la province du Gart, avec un petit port dans la baie des Entrefolcos (Entre-fourches) à peu de distance au sud du cap des Trois Fourches. 3.000 habitants ; pays fertile produisant miel et contenant d'abondantes mines de fer. La ville actuelle très forte, presidio avec troupes ; ville militaire, petite. Remarquable baie à l'est, qui a été fréquentée par les Vénitiens pour faire le commerce avec Fez.

Dans les environs se trouvent les ruines de Cateza, sur le faite du cap Metagonium des anciens.

## Kalat el Oued.

Petite forteresse sur l'Oued Moulouya, à 15 milles de son embouchure : avec maison du caïd, sans intérêt que sa position.

## Oudjda.

Petite ville propre et entourée de jardins, capitale de la province d'Oudjda, située entre le désert d'Angued et l'Algérie. 600 habitants, pays fertile et plein de verdure. — Gouverneur du Sultan.

## Debdou.

(*Extrait de RECONNAISSANCE AU MAROC, par le vicomte de Foucault*).

Debdou est située dans une position délicieuse, au pied du flanc droit de la vallée, qui s'élève en muraille perpendiculaire à 80 mètres au-dessus du fond ; il forme une haute paroi de roche jaune, avec tons dorés, que de longues haies rayent de leur feuillage sombre. Au sommet se trouve un plateau avec une vieille forteresse dressant avec majesté, au bord du précipice, ses tours croulantes et son haut minaret. Au delà du plateau, une succession de murailles

à pic et de talus escarpés s'élève jusqu'au faite du flanc. Là, à 500 m. au-dessus de Debdou, se dessine une longue crête couronnée d'arbres, la Gada. Des ruisseaux se précipitant du sommet de la montagne bondissent en hautes cascades le long de ces parois abruptes et en revêtent la surface de leurs mailles d'argent. Rien ne peut exprimer la fraîcheur de ce tableau.

Debdou est entourée de jardins superbes : vignes, oliviers, figuiers, grenadiers, pêcheurs, y forment auprès de la ville de profonds bosquets qui s'étendent en ligne sombre au delà de l'oued. Le reste de la vallée est couvert de champs d'orge et de blé se prolongeant sur les premières pentes des flancs.

La bourgade se compose d'environ 400 maisons construites en pisé ; elles ont la disposition ordinaire : petite cour intérieure, rez de-chaussée et premier étage ; comme à Tlemcen, bon nombre de cours et de rez de chaussée sont au-dessous du niveau du sol. Les rues sont étroites, mais non à l'excès comme dans les qçars. Point de mur d'enceinte. La localité est alimentée par un grand nombre de sources dont les eaux sont délicieuses et restent fraîches en été ; l'une d'elles jaillit à la partie basse de Debdou, à la limite des jardins. Le voisinage en est abondamment pourvu : Kasbah Debdou, la vieille forteresse qui domine la ville, en possède plusieurs dans son enceinte.

Debdou est soumise au Sultan ainsi que les villages de la vallée ; la population de ces di-

vers points est comprise sous le nom d'Ahel Debdou. Point de caïd, point de cheïk, point de dépositaire de l'autorité ; le pays se gouverne à sa guise, et tous les ans, le caïd de Taza, de qui relève le district, ou un de ses lieutenants, y fait une tournée, règle les différends et perçoit l'impôt. La population de Debdou présente un fait curieux, les israélites en forment les trois quarts ; sur environ 2.000 habitants ils sont au nombre de 1500. C'est la seule localité du Maroc où le nombre des juifs dépasse celui des musulmans.

Debdou est le premier point que je rencontre faisant un commerce régulier avec l'Algérie ; un va-et-vient continu existe entre cette petite ville et Tlemcen ; — il en sera de même désormais des centres par lesquels je passerai : Casbah et Oudjda, — quatre journées de Lalla Maghrnia.

Debdou et le massif de montagnes qui porte son nom nourrissent de grands troupeaux de chèvres, des vaches et d'excellents mulets dont la race est renommée.

(De Debdou à Lalla Maghrnia, quatre jours de marche).

### Taza.

A trois journées Est de Fez, sur la route, d'Oudjda à Tlemcen. Ancienne capitale de la



province de Hiâna, mais aujourd'hui tenue sous le joug de la tribu berbère (tamazirt) des Riata insoumis. Le Sultan du Maroc y tient un caïd et une centaine de moghraznis qui n'ont qu'une autorité nominale et vivent sur le dos des habitants qui sont eux-mêmes pressurés par les montagnards Riata.

La ville est située sur un plateau rocheux élevé de 80 mètres au dessus de la rivière Taza qui en baigne le pied ouest. La ville est entourée de murs en pisé très bas. Rues commodes, eau fraîche, jardins délicieux dont parlent Ali Bey (1808) et de Foucauld (1886). 5.000 habitants dont 200 juifs; commerce réduit avec l'Algérie et Fez; pas d'industrie.

Les Riata ont défait l'armée du Sultan en 1873, près de Taza, au lieu dit de l'Oued Bou Djerba, et lors du voyage à Oudjda, qu'on n'a plus refait depuis cette époque.

(On croit que Taza est l'antique Babba).

### Al Cazar Kebir.

Nom qui signifie: le grand palais. S'élève sur la rive droite, à 1500 m., de l'Oued Kous (Lucus), dans une vaste plaine fermée au sud-est par le Djebel Sarsar qui sépare le bassin du Sebou (le Gharb) de celui de Kous. Ville ouverte, ruinée, aux maisons non blanchies et couvertes en tuiles; il y a environ 6.000 habi-

tants dont un millier de jaifs, et chaque maison a son nid de cigognes qui font bon ménage avec la population, car les indigènes ne tuent jamais cet oiseau qu'ils respectent.

La position d'Alcazar est à tous points de vue d'une importance extrême; au croisement des routes de Tanger, Tétouan, Fez, Ouazan, Méquinez et Larache, avec un sentier vers Méhedja. Plaine vaste et fertile entourée de montagnes, arrosée par l'Oued M'khazen, l'Oued Ouarour et l'Oued Kous.

Les jardins d'orangers entourent Alcazar d'une vaste ceinture d'orangers. Plusieurs routes romaines et portugaises, pavées, avec ponts sur les marais.

Non loin d'Alcazar, au pont en ruines appelé El Kantara, sur le Rio Mouh'asan, le roi Sébastien de Portugal fut tué et son armée mise en déroute par les Marocains, en 1578, dans la bataille dite des Trois-Rois: le roi de Portugal (Sébastien), le Muluque et Mohamed Chérif qui périrent tous.

### Ouazan.

D'Alcazar à Ouazan, huit heures de cheval; direction du sud, puis ouest par dessus le Djebel Sarsar. Ouazan doit sa célébrité à la famille edrisside des Chérifs d'Ouazan dont le chef actuel est Mouley Abd es Salam el Ouazani qui

vit généralement à Tanger. Il est marié à une Anglaise, devenue, par son mariage, S. A la Chérifa d'Ouazan. Le fils aîné, successeur futur, Mohamed Larbi, vit constamment à Ouazan qui forme un territoire indépendant ; c'est aussi la Zaouïa, c'est à dire lieu sacré, privilégié, où personne ne peut toucher aux réfugiés sans le consentement de Sid Abd es Salem.

Jolie position sur les dernières pentes du Djebel Sarsar et une plaine ; pays fertile, boisé en partie, giboyeux. Visité par un grand nombre de touristes français et anglais.

Le bétail d'Ouazan est renommé ainsi que l'olive et la vigne. — Industrie nulle.

## Sefrou.

A six heures au sud-est de Fez, sur la route de Tafilet. Sefrou se trouve dans un fond fermant vallée en pente douce qui continue le territoire de Fez et commence celui des Ait Youssi, dont le Djebel du même nom ferme l'horizon de Sefrou.

La ville dépend du gouvernement de Fez qui y tient un caïd.

Elle est traversée par l'Oued Gaigo, petit affluent de gauche de l'Oued Sebou ; divers petits ponts mettent en communication les deux parties de la ville qui est la plus belle et la plus propre du Maroc, quoique petite. Les maisons

y sont construites en briques, blanchies à la chaux, et à terrasses garnies de treilles de vigne.

De magnifiques jardins noient cette jolie bourgade dans une mer de verdure et d'arbres fruitiers.

Les forêts du Djebel Aït Youssi fournissent des quantités considérables de bois de cèdre.

Sefrou fait un grand commerce ; elle envoie, ainsi que Zerhoun et le village de Behalil (à demi heure de Sefrou), ses fruits délicieux au marché de Fez qui en reçoit aussi le miel, les peaux, le bétail, etc. des tribus berbères des Beni M'Guil, Aït Youssi, Tschegrouschen, etc. C'est aussi la grande route des caravanes de et vers le Tafilet, le Touiat, le Soudan le Fezzan et le pays des Touaregs.

Quelquefois les peaux et les laines sont envoyées directement de Sefrou à Tanger, en transit pour Marseille et Londres.

### Tafilet.

Sur le versant sud-est de l'Atlas, à 15 jours de marche de Fez, se trouve Tafilet, qui fut capitale du royaume du même nom, comme Fez du royaume de Fez, Marrèc du royaume de Maroc.

C'est, plutôt qu'une ville, une réunion de petits bourgs, une douzaine, compris dans une enceinte fortifiée formée de hautes murailles flanquées de tours carrées. A sa gauche, est le château dit "Cassar," habité exclusivement par les Chérifs ou descendants de Mahomet, qui sont fort nombreux.

La ville est peuplée de 10.000 âmes, en général des Amazirgues qui se livrent à l'industrie du cuir de Tafilet, au commerce de dattes et au transit ou à l'échange des marchandises apportées par caravanes de Fez ou du Soudan (antimoine, plomb, cuirs, soieries, lainages, lainnes, poudre, balles, armes, etc.)

La ville est traversée par l'Oued Zis qui descend du Djebel Aoulou, mais qui se perd dans le désert après avoir fécondé tout le pays de Tafilet et ses nombreux dattiers dont les fruits sont universellement renommés.

L'oasis comprend 365 Ksours ou villages.

Un pont est jeté sur la rivière dans la ville même.

Le Tafilet est commandé, pour le Sultan, par son frère Mouley Rechid ; mais l'autorité impériale est plus apparente que réelle.

René Caillée a fait un voyage au Tafilet : son livre donne des détails que ne comporte pas le plan de notre ouvrage.

## ITINÉRAIRES.

### *De Tanger à Tétouan :*

48.750 mètres, en ligne droite.

Route développée : 58 kilom. 840 m. — Direction générale : S.-E.

10 heures de mule. — On couche généralement au Fondak, à 35 kilom. de Tanger.

Points principaux : Benian, Fondak, Pont de Ouad Ras. — Caractère général : Bonne piste, moutonnements. Le défilé du Fondak est mauvais passage.

### *De Tanger à Fez :*

De Tanger à la Gharbia : Sept heures à mule ; 33 kilomètres.

Direction : Sud. — Pistes montueuses jusqu'à Aïn Dahlia, plaine jusqu'au Mh'arhar, gué dit el Kaouadji, second gué de l'oued, puis passage de l'Akba el Hamra (montagne Rouge) en laissant à 2 kilom. à gauche la ferme de Médiar. De la montagne Rouge, plaine jusqu'au plateau de Souk el Had ou de la Gharbia. De la Gharbia, trois pistes pour Fez : par l'ouest de Beurriane, par Arzila et par Larache.

Étapes : Beurriane, Alcazar, El Habassi et Caïd Embarek, Souk el Arbaâ, Oulad Djemaâ et Caïd Cherarda ; Fez.

Pour le voyageur, qui a sa tente et ses bêtes,

il fait la route en 5 ou 8 jours au plus, à son gré ; en bonne saison, on peut la faire en cinq étapes ou en six jours marqués chacun par une halte aux lieux que nous indiquons.

*De Tanger à Alcazar*, direction Sud ; *d'Alcazar à Fez*, Sud-Est. — Distance : 199 kilom. — Rivières Kous, Oued M'harhar, Oued M'kha-zen, Kous, Oued Rât, Oued Ouerra à Mechra el Bacha, Oued Sebou à Hadjra ech Gheurfa (Ben Daouda).

*De Tanger à Larache*, 60 kilomètres. — Direction, S. S. E.

Par la Gharbia et Arzila. D'Arzila, le chemin suit la plage ; on passe l'Oued Kous au pied de Larache, sur des espèces de barcasses.

*De Larache à Alcazar*. — Direction, O. S. O. Bonne piste. — Distance : 33 kilom. — On passe l'Oued Kous 20 minutes avant d'entrer à Alcazar.

*De Larache à Rabat*. — Direction S. S. O, en suivant la côte.

Le premier jour, on traverse une plaine pittoresque, celle de l'Oued el Clonge, rivière qui a un gué, puis une espèce de forêt d'où l'on va sur le rivage. Il faut coucher dans un des douars de la route, à la tombée du jour. Grande journée de marche. — Deuxième journée : on côtoie les lagunes dites Ras ed Dacuara, semées d'îlots, et l'on aperçoit, le soir, Mehedia et la forêt de Mamora ; 115 kilom. de Larache. En avant de Mehedia, on passe l'embouchure du Sebou.

De Mehedia, dite aussi Mamora, jusqu'à Salé-Rabat, il y a à faire 35 kilomètres, en suivant le rivage. A un kilomètre en avant de Salé, on rencontre le vieil aqueduc d'origine romaine, de remarquable construction.

*De Rabat à Méquinez.*

Deux sentiers :

1<sup>o</sup> Par la forêt de Mamora, en direction E.-N.-E., El Kantara (pont), Caïd Bou Selam, marabout Laïto, d'où l'on rejoint la route de Fez, au Caïd Embarek. Pour Méquinez, on prend plus au sud, par les monts Cherarda, puis une piste qui se dirige droit au sud sur Méquinez. 149 kilomètres. 3 jours ou 4, selon la saison ; 2 jours sans impedimenta.

2<sup>o</sup> Par les Zemmour et les Guerouan, 115 kilomètres. — Direction Ouest, par Fquermimen, El H'oumissatt, Aïn Larma. En prenant cette dernière route, il faudra avoir des Zettats (1) chez les tribus à traverser.

*De Rabat à Casablanca.*

Direction S.-O., en suivant la côte. Pays désert, sauvage et assuré par des postes nommés Casbahs et aussi Nzâlas (caravansérails) ; le

(1) Guide et protecteur qui s'engage, moyennant une somme à débattre, à faire arriver le voyageur en toute sécurité hors du territoire de sa tribu.



premier est Tanara, à 10 kilom. de Rabat; le second à Srera (ou Djedida), à 25 kilom.; puis Inff, avec embouchure d'une rivière, Oued Inff ou Oued Afdala ou Fedala, à trois kilomètres en avant de Fedala, impossible à passer à haute marée. — *De Fedala à Casablanca*, 24 kilom. — *De Rabat à Casablanca*, 92 kilom.

A 2 kilomètres de Fedala, vers Casablanca, on passe Oued Dir (Oued el Hallach, ou encore Oued el Kantara) sur un beau pont de quatre arches, le seul sur la côte de Tanger à l'Oued Noun. Nous ne savons à qui en attribuer la construction.

*De Casablanca à Azemour et à Mazagan.*

On suit la côte en traversant des plaines fertiles. Chemin souvent accidenté et parfois pittoresque. 75 kilomètres jusqu'à Azemour. On couche à une sorte de Kasbah située au delà de mi-chemin, contre une petite forêt. — On arrive de bonne heure à Azemour d'où il reste à faire 12 kilom. pour atteindre Mazagan en suivant le fond de la baie.

On passe, en avant d'Azemour, l'embouchure de l'Oued Oum er R'biâ.

*De Mazagan à Saffi.*

Direction S. O., le long de la côte, dans les Doukala et les Abda. — Distance, 128 kilom. faits en trois journées de 10 heures. Chemin

accidenté. Diverses Nzalas ou donars. On trouvera en avant de Saffi les ruines d'une ancienne ville "Ouahdia," excellente situation pour un port facile et sûr.

*De Saffi à Mogador (Souëira).*

Distance : 100 kilom. — Direction : S. O. On suit généralement la plage ; il y a cependant un chemin, un peu plus long, par l'intérieur. Deux points assez difficiles : Djerf el Houdi qu'il faut passer ou contourner quand la marée est haute — ensuite une grande plaine — et Djerf el Gharaba d'où l'on va à la plage que l'on suit jusqu'au Rio Tensift, en avant duquel on trouve les vestiges de l'ancienne Casbah de Zouira Kedima et le marabout de Ertnana. A marée basse, l'Oued Tensift se passe à gué. Le soir on arrive, après avoir toujours suivi la plage, à Nzla de Sidi Ysaac où l'on couche. A environ 6 kilom.  $\frac{1}{2}$  de cette Nzala on trouve le marabout de Sidi Abdallah ; depuis le Tensift on a à gauche le massif du Djebel Hadid (monts de Fer) dont un sommet est vénéré pour le marabout de Sidi Salah. A 17 kilom. de Mogador on passe un cap à 2 kilom. duquel se voit la Zaouia de Mouley Bou Zerekton avec un village misérable.

*De Mogador à Maroc.*

Il y a deux routes : celle du Maghrzen, peu

fréquentée par les "arrieros" et les voyageurs ; celle ordinaire, plus au nord de la première. —

Direction : E. O. ou O.-E.

Bonne route en plaine, de Maroc à mi-chemin ; le reste un peu accidenté, mais sans difficultés sérieuses.

Route du Maghrzen :

De Maroc à Aguefaït.....	23 kilom.
D'Aguefaït à Medjal (par Frouga)	37 —
De Medjal à Ras el Aïn.....	24 —
De Ras el Aïn à Tiazzat.....	35 —
De Tiazzat à Souk el Tleta el Hanchen.....	24 —
De Tleta el Hanchen à Sidi Zeit..	22 —
De Sidi Zeit à Mogador.....	16 —

181 kilom.

La route ordinaire : passe à Sidi El Ayet, Bar Sedra, El Mezoudia (Nzlu), Hank el Djemel, Sidi Moktar, Aïn Oumaât, Souk Tleta. — Beaucoup de Nzalas. Excellente route.

*De Mazagan à Maroc.*

Direction générale : N. N. O. — S. S. O. —

Le chemin gravit insensiblement une série de plateaux pour atteindre Maroc (450 mètres au-dessus du niveau de la mer). Bonne route, sans obstacles sérieux. Sol bon ; pas de torrents à franchir. Plaines fertiles de Doukala et pays de Reh'amna. Eau sur tout le parcours (1).

(1) On verra sur ces routes des puits très profonds dont l'eau est remontée d'une façon spéciale.

Nous décomposons la route de la façon suivante; le voyageur allongera ou diminuera ses journées à son gré :

De Mazagan à Sidi Brahim (par el Fers).....	23	kilom.
De Sidi Brahim à la Koubaâ O'Zeïd (par Souk el Arbaâ Sidi Heddou)	28	—
Des Beni Zeïd à M'Tal (par Souk Tleta Ben Hous).....	30	—
De M'Tal à Smira (par le Djebel Fatnassa).....	33	—
De Smira (ou Smouira) à Ech Cherig (par le pays Heuz).....	24	—
De Cherig à El Kantara (par Soui nïa et le Djebelet).....	42	—
De El Kantara à Maroc.....	6	—

soit 186 kilom.

qu'on peut décomposer de diverses autres façons en couchant dans les Nzalas qui sont nombreuses et sûres.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

## ANNEXES

**POLITIQUE.** — Notre Exposé de la situation politique a été écrit au mois d'avril 1888. Depuis cette époque, l'Allemagne a fait à l'Espagne, au sujet du Maroc, des offres qui ont fini, non sans peine, par être repoussées par le gouvernement de la Régente. La triple alliance n'en continue pas moins ses agissements, collectivement ou isolément — surtout l'Allemagne et l'Italie — à la Cour chériffienne. L'Espagne y reste maintenant avec sa politique des mains libres, sans abandonner ce qu'elle appelle "ses droits séculaires" qui ne sont, en somme, que de légitimes prétentions.

Tout le reste de l'exposé est resté vrai.

\*  
\* \*

**GÉOGRAPHIE.** — Pour l'étude approfondie du système orographique, étudier les ouvrages des voyageurs René Caillé, Hooker, Ball, Lenz (pas très sûr), Washington, Thompson,

et le meilleur de tous, le vicomte Ch. de Foucault.

Système de Ch. de Foucault :

1<sup>o</sup> Au sud, petit Atlas ; 2<sup>o</sup> grand Atlas ;  
3<sup>o</sup> moyen Atlas ; puis la chaîne d'Oulmess au  
Djebel Riata, par le sud de Mékinez et Sefrou.  
En dernier lieu, sur la Méditerranée, le système  
montagneux du Riff, séparé des précédents par  
la vallée d'Angued, de l'Innaouen, du Saïs ; et  
le Gharb, de Tlemcen à l'Océan.

Parmi les Anciens : Ptolémée et Strabon.



**TABLEAU**  
*du PERSONNEL des Légations, Consulats*  
*et Agences consulaires*  
*des Puissances étrangères représentées au Maroc.*

FRANCE.

TANGER.....	{	MM. Patenôtre, ministre plénipotentiaire A. Boutiron, premier secrétaire. Suisse de Saintclair, secrétaire. L. de La Forest Divonne, attaché. Emile Piat, premier drogman.
		E. Wiet, chancelier, consul honor. H. Benchimol, vice-consul honor. Spiridion Cassianos, secr. de chanc.
TÉTOUAN....	{	M. ben Abd el Latif, agent consulaire.
LARACHE....	{	M. de Laroche, vice-consul.
RABAT.....	{	M. A. Ducors, agent consulaire.
CASABLANCA.	{	M. L. Collomb, vice-consul.
MAZAGAN....	{	M. Joseph Brudo, agent consulaire.
SAFFI.....	{	M. Jacquetty, agent consulaire.
MOGADOR....	{	MM. Lacoste, consul. I. Naggiar, vice-consul.

La France a aussi un agent à Fez, Hadj Hamadi El Ouchdi ; et un autre à Alcazar, Abd es Salam Chaouch.

Cette puissance est en outre chargée, au Maroc, des intérêts de la Suisse française et de la Grèce.



## ESPAGNE.

TANGER.....	MM.	Diosdado, ministre plénipotentiaire. Garcia Jové, secrétaire. T. Piñeyro, id. Comte de Haro, attaché. Cap. Julio Cervera, attaché milit. Docteur F. Ovilo, attaché. Docteur S. Cénarro, id. A. Rinaldi, premier interprète. Tomás Acquaroni, deuxième interp. F. Lozano Muñoz, consul. Rodríguez Díez, vice-consul.
TÉTOUAN....	MM.	J. Morphy, consul. Manuel Barros, vice-consul.
LARACHE....	M.	Téodoro de Cuevas, vice-consul.
RABAT.....	M.	Rafael Acquaroni, vice-consul.
CASABLANCA..	M.	Manuel Navarro, vice-consul.
MAZAGAN....	M.	Carlos Diaz, vice-consul.
SAFFI.....	M.	A. Pita y Carames, vice-consul.
MOGADOR....	MM.	A. Fierro y Cruz, vice-consul. Antonio Aparicio, vice-consul.

L'Espagne a en outre un agent à ARZILA : M. Mesod L. Benshiton. — Cette même puissance a la charge des intérêts russes au Maroc.

## GRANDE-BRETAGNE.

TANGER.....	MM.	Sir W. K. Green, envoyé extraordin. de Vismes de Ponthieu, secrétaire. Herbert White, consul. Manuel J. Novella, interprète.
-------------	-----	---



## GRANDE-BRETAGNE (Suite).

TÉTOUAN....	{	M. Isaac S. Nahon, agent consulaire
LARACHE....	{	M. John Imossi, vice-consul.
RABAT.....	{	M. John Frost, vice-consul.
CASABLANCA..	{	M. Robert Hunter, vice-consul.
MAZAGAN....	{	M. Alfred Redman, vice-consul.
SAFFI.....	{	M. Georges P. Hunot, vice-consul.
MOGADOR....	{	MM. Charles Payton, consul. R. L. N. Johnston, vice-consul.

La Grande-Bretagne est chargée, au Maroc, des intérêts de Danemark et de la Turquie.

## PORTUGAL.

TANGER.....	{	MM. J. D. Colaço, ministre plénipotent E. Rey Colaço, chancelier-drogman
TÉTOUAN....	{	M. Salvador Hesson, vice-consul.
LARACHE....	{	M. A. Guagnino, vice-consul.
RABAT.....	{	M. John Frost, fions. de vice-consul.
CASABLANCA..	{	MM. Firmino Gomez, vice-consul. Isaac M. Nahon, vice-consul hon.
MAZAGAN....	{	M. João Alfaro, vice-consul.

SAFFI..... } M. José Butler, vice-consul.

MOGADOR.... } M. Caetano Bolelli, vicé-consul.

Le Portugal est chargé, au Maroc, des intérêts du Brésil.

## ITALIE.

TANGER..... } MM. R. Cantagalli, ministre plénipotent.  
G. Gentile, premier interprète.  
G. Toledano, deuxième interprète.  
G. Affallo, troisième interprète.  
A. Laredo, interprète.

TÉTOUAN.... } M. E. & M. Mehamed Katib, agent en.

RABAT..... } M. A. Ducors, agent

CASABLANCA. } M. Basilio, Garrasino, agent consulaire

MAZAGAN.... } M. Carlo Morteo, agent consulaire.

SAFFI..... } M. Téodoro Carara, agent,

MOGADOR.... } M. David Serusi.

## AUTRICHE-HONGRIE.

TANGER..... } MM. R. von Ohmucevic, consul général.  
Max. Reisser, chancellier.  
I. A. Abensur, drogman.

TÉTOUAN.... } M. A. Libady, agent consulaire.

LARACHE.... } M. Lewis Fordé, agent consulaire.

RABAT.....	M. H. R. Benatar, agent consulaire.
CASABLANCA.	M. Robert Hunter, agent consulaire.
MAZAGAN....	M. Daniel Madden, agent consulaire.
SAFFI.....	M. F. Kelner, agent consulaire.
MEGADOR...	M. R. Elmaleh, agent consulaire.

## AMÉRIQUE.

TANGER....	MM. W. Reed Lewis, consul général
TETOUAN....	M. I. L. Cohen, agent consulaire.
LARACHE....	M. E. Benatuil, agent consulaire.
RABAT.....	M. H. R. Benatar, agent consulaire.
CASABLANCA.	M. Joseph Roffé, agent consulaire
MAZAGAN...	M. Meyer Cohen, agent consulaire.
SAFFI.....	M. J. Benzacar, agent consulaire.
MEGADOR....	M. Meyer Corcos, agent consulaire.

## ALLEMAGNE.

TANGER . . . . .	} MM. J. von Walthausen, chargé d'aff. Mansour Melhameh, Drogman. A. Rothert, chancelier.
LARACHE. . . . .	M. Lewis Forde, vice-consul.
RABAT. . . . .	M. John Frost, vice-consul
CASABLANCA. . . . .	M. Henrich Fische, vice-consul
MAZAGAN. . . . .	M. J. B. Ansado, vice-consul
MOGADOR. . . . .	M. M. B. Nuscke, vice-consul.

## BELGIQUE

TANGER . . . . .	} MM. Edouard Auspach, ministre plénip. A. J. Sicsú, drogman. M. A. Barugel, chancelier.
TETOUAN. . . . .	M. Isaac Nahon, agent consulaire.
LARACHE. . . . .	M. Clarambaux, agent consulaire.
RABAT. . . . .	M. Emile Sévérac, vice-consul.
MAZAGAN. . . . .	M. J. de Maria, vice consul
SAPFI . . . . .	M. Téodoro Carara, agent consulaire.
MOGADOR. . . . .	M. Charles Payton, vice-consul

## HOLLANDE.

TANGER . . . . .	}	MM. V. E. Cassel, consul général.
TÉTOUAN . . . . .		M. Isaac Nahon, chargé des intérêts.
RABAT . . . . .	}	M. John Frost, agent
CASABLANCA . . . . .		M. Robert Hunter, vice-consul.
MAZAGAN . . . . .	}	M. Alfred Redman, vice-consul.
SAFFI . . . . .		M. George P. Hunot, vice-consul.
MOGADOR . . . . .	}	M. Charles Payton, chargé des intérêts.

## SUÈDE ET NORWÈGE.

TANGER . . . . .	}	MM. V. E. Cassel, consul général
MAZAGAN . . . . .		M. J. J. de Maria, vice-consul
SAFFI . . . . .	}	M. Henry Thompson, vice consul
MOGADOR . . . . .		M. Charles Payton, vice-consul.

# TABLE DE MATIÈRES.

PRÉFACE..... MARC. .

## PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. — LE MAROC : Esquisse historique.....	1
CHAPITRE II. — TRAITÉS.....	7
CHAPITRE III. — EXPOSÉ DE LA SITUATION AU MAROC ET DE LA QUESTION D'OCCIDENT.....	10
CHAPITRE IV. — LE MAROC : Situation économique.....	28
CHAPITRE V. — LE MAROC : Géographie physique.....	37
CHAPITRE VI. — LE MAROC : Géographie politique.....	43
CHAPITRE VII. — LE COMMERCE INTERNATIONAL DU MAROC.....	53

## DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. — RENSEIGNEMENTS :	
Tarifs pour l'embarquement et le débarquement des passagers dans les ports du Maroc.....	71
Tarifs pour les marchandises.....	73
Monnaies.....	73
Poids.....	75
Mesures.....	75
Hôtels, Voyages et Guides-Interprètes.....	76

TABLE DE MATIÈRES.

CHAPITRE II. — VILLES ET ITINÉRAIRES :	
Tanger . . . . .	80
Les excursions aux environs de Tanger . . . . .	101
Cheflaka . . . . .	105
Agla . . . . .	197
Ceuta . . . . .	108
Tétouan . . . . .	115
Arzila . . . . .	123
Larache . . . . .	127
Mehedia (dite aussi Mamora) . . . . .	131
Salé . . . . .	133
Rabat . . . . .	136
Fedala . . . . .	141
Casablanca . . . . .	142
Azemour . . . . .	145
Mazagan . . . . .	147
Saffi . . . . .	153
Mogador . . . . .	157
LES TROIS CAPITALES : Fez . . . . .	161
Méquinez . . . . .	173
Maroc . . . . .	176
PETITES VILLES DU MAROC : Terga . . . . .	179
Velez de la Gomera . . . . .	180
Hellès . . . . .	180
Chechaouen . . . . .	180
Alhucema . . . . .	181
Melilla . . . . .	181
Kalat el Oued . . . . .	182
Oudjda . . . . .	182
Debdou . . . . .	182
Taza . . . . .	184
Al Cazar Kebir . . . . .	185
Ouazan . . . . .	186
Sefrou . . . . .	187
Tafilet . . . . .	189
ITINÉRAIRES . . . . .	
ANNEXES. — Tableau du personnel des . . . . .	
légations, consulats et agences consulaires	
des Puissances étrangères représentées au	
Maroc . . . . .	

*Fin de la table de matières.*



## ERRATA.

Page 7, 3e ligne, au lieu de : „XVe „siècle,“ lire : XVI siècle.

Page 11, 2e ligne, au lieu de : „Tlemeen,“ lire : Tunis

Page 39, 5e ligne, au lieu de : „à Alcazar,“ lire : près d'Alcazar ; 24e ligne, au lieu de : „ville bâtie,“ lire : ville rebâtie.

Page 46, 8e ligne, au lieu de ; „Dakala,“ lire ; Doukala.

Page 49, 12e ligne, au lieu de ; „Khatib,“ lire ; Khâtib.

Page 50, 3e ligne, au lieu de : „achor,“ lire ; achour (prononcez entre „o“ et „ou,“ accent sur la première syllabe).

Page 115, au lieu de ; „Tetouan,“ lire : Tétouan ; (en arabe, prononcer ; Tataouann).

Page 120, 26e ligne, au lieu de : „Djebel Mousa,“ lire ; Djebel Moussa.

Page 145, au lieu de ; „Azimour,“ lire : Azemour.

Page 166, 8e ligne, au lieu de : „Hegire,“ lire ; l'hégire.

Page 166, 17e ligne, au lieu de : „étimologie,“ lire ; étymologie.

Page 180, 8e ligne, au lieu de ; „Maranio,“ lire ; Marañño.

N. B. — Pour l'orthographe française des mots arabes suivants ; Oudjda et non Ouchda ; Doukala et non Dukala ou Ducala ; Zerhoun (avec h aspirée) et non Zeroun ; Mékinez et non Mekhinez ou Mequinez (espagnol) ; en arabe, s'écrit et se prononce ; Mik'nass ; Marrakech et non Marakesh ; Fez (nom généralement adopté), en arabe se prononce Fass.





7A



A: Ob-804

ULB Halle

3/1

001 161 61X



